Caecilie von Rodt

1904

VOYAGE D'UNE SUISSESSE AUTOUR DU MONDE (tome 1)

Amérique, Hawaï Japon

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com



Table des matières

PRÉFACE 4

L'AMÉRIQUE 10

Chapitre 1er New-York 10

Chapitre 2 Les chutes du Niagara 38

Chapitre 3 Dans le parc de Yellowstone 52

Chapitre 4 Chez les Mormons 74

Chapitre 5 La Californie 86

HAWAÏ 110

Chapitre 6 Au pays d'une reine détrônée 110

Chapitre 7 Excursion à l'île Kauaï 134

LE JAPON 152

Chapitre 8 Premières impressions au pays du soleil levant ..152

Chapitre 9 Le Japon moderne 183

Chapitre 10 Dans les montagnes 207

Chapitre 11 Kioto, l'ancienne capitale 231

Chapitre 12 En route pour la Chine 257

LA CHINE 284

Chapitre 13 Au pays fleuri de l'Empire du Milieu 284

Ce livre numérique 309

Voyage d'une Suissesse autour du monde



Rue à Tokio.

Par Mlle Cécile de Rodt.

Préface de Mr A. GOBAT
Directeur de l'Instruction publique du Canton de Berne
Député au Conseil national.

Edition illustrée de plus de 700 gravures



dont environ 200 planches hors texte.

Neuchâtel.
F. Zahn, éditeur.

PRÉFACE

Voici un récit de voyage, d'une longue course à travers les pays lointains, dont on est revenu dans la direction opposée à celle que l'on avait prise en partant. C'est ce que l'on appelle un voyage autour du monde, entreprise toujours intéressante malgré la rapidité avec laquelle on peut l'accomplir. Pour moi l'idéal du tour complet de notre petite planète serait de traverser l'Allemagne du sud au nord, puis la Norvège ; d'ici je passerais par le Spitzberg et le Pôle Nord dans l'Alaska ; ensuite viendrait une longue navigation sur l'Océan pacifique ; je visiterais les îles Hawaï et la Nouvelle-Zélande. Enfin après avoir traversé le Wilkesand et la région du Pôle Sud, je rejoindrais le panorama incomparable des Alpes par l'Afrique, que je traverserais du sud au nord, du Cap de Bonne-Espérance jusqu'à Tunis. Mais ce voyage autour du monde je l'ai bien nommé : L'Idéal ! parce que, hélas ! il est impossible de le faire, pour le moment du moins, les pôles étant encore inaccessibles. Ne désespérons pas cependant. Les chemins de fer polaires auront leur avènement ; car aucun point de la Terre ne peut rester inconnu de l'homme.

En attendant que les ingénieurs aient établi des rails sur la banquise, l'auteur du livre que j'ai l'honneur de vous présenter est allée satisfaire sa curiosité dans la direction de l'ouest. Sa curiosité ! Votre allusion au péché mignon de toute fille d'Eve est peu galante, Monsieur le préfacier. Mille pardons ! Curiosité n'est pas vice ; au contraire. Cette curiosité ? Je la proclame une solide vertu, le commencement de

la sagesse, la philosophie du moi à travers les pays et les nations ignorés. Comme l'ennui naquit au jour de l'uniformité, ainsi l'immobilisation engendre la banalité. Tout vous paraît trivial à la longue, pays, entourage, gens, vous-même. Vous n'échappez à la sensation du vide qu'en vous transportant en pensée hors de votre milieu, pour évoquer des horizons plus vastes, des aspects plus variés. Le voyage est la réalisation du rêve. La locomotive et l'hélice satisfont un besoin très humain, le désir de l'inconnu. Elles sont aussi, dans leur course effrénée, le pondérateur de nos sentiments à l'égard du monde extérieur. Car s'il est permis à tout oiseau de trouver beau le nid qu'il a construit, il importe, quand il s'agit de celui de l'homme, de lui opposer des comparaisons. Nous tomberions dans le chauvinisme, dans l'étroite contemplation du fakir, si nous n'apprenions pas, par l'exploration du monde, que nous nous nourrissons trop souvent de préjugés, que notre pays n'est pas le premier de tous, qu'il existe ailleurs des hommes qui nous valent.

Mais les nécessités de l'existence nous attachent au rivage, et ne voyage pas qui veut. Alors nous prenons le livre ; nous parcourons en imagination les pays visités par d'autres ; nous nous mêlons aux peuples étrangers, étudiant leurs mœurs, leurs vertus et leurs faiblesses ; les institutions lointaines nous deviennent familières. Aussi les récits de voyage sont-ils la lecture la plus instructive et la plus saine, la plus saine parce qu'ils élargissent notre horizon dans la réalité des choses et qu'en dernière analyse la connaissance de l'univers est le triomphe de l'étude. Mieux que tout autre délassement intellectuel, ils instruisent sans fatiguer, aussi bien l'homme mûr et le vieillard, curieux de s'enquérir avant de mourir de pays entrevus parfois en imagination, que l'adolescent. Et l'on quitte le livre l'esprit satisfait, éclairé,

conscient des affinités qui forment la grande idée de l'humanité.

Plus le voyage sera long et varié, plus il éveillera notre curiosité. D'autant que nous autres Suisses nous laissons souvent errer nos regards au-delà de nos frontières. Existe-t-il sous le ciel un pays où ne se trouvent pas plusieurs de nos compatriotes ? Et combien ne caressent pas l'idée de s'envoler un jour pour aller chercher fortune dans le vaste monde ? Aussi maint père de famille qui a vu partir un ou deux de ses enfants, trouvera-t-il dans le récit d'un voyage autour du monde un ami qui lui parlera des absents et le rassurera sur leur sort.

L'auteur de ce livre n'est sans doute pas la première femme qui ait fait le tour du monde ; mais aucune de nos compatriotes n'a encore entrepris de le raconter, œuvre difficile et d'autant plus méritoire, que la voyageuse n'a pas cessé de penser à la Suisse, et que le souvenir de la patrie guide souvent et ses pas et sa plume. Mlle de Rodt n'aurait pu choisir un itinéraire se prêtant mieux à un récit captivant. Les États-Unis par lesquels le voyage commence, après la traversée de la France et de l'Océan, sont un pays connu, il est vrai ; mais on ne se lasse jamais d'envisager la grandeur incomparable des hommes et des choses de ce continent, qui a eu l'inestimable sagesse de ne pas concentrer l'effort national dans le militarisme et qui monte et prospère, tandis que la vieille Europe, déchirée par les ambitions et les rivalités militaires, tombe en décadence. D'ailleurs cet immense territoire n'est pas tellement vulgarisé que l'on ne puisse en faire des descriptions plus ou moins nouvelles. Le pays des Mormons, où nous apprenons comment on crée une religion, le parc de Yellowstone, idée géniale que les Suisses n'ont pas

eue, la Californie aux gigantesques conifères contemporains de Christophe Colomb, fournissent encore à l'observateur des pages inédites. Quittant le Nouveau Monde, nous sommes transportés dans ces îles d'Hawaï, les plus beaux coins de terre qui se trouvent sous la voûte des cieux, où l'influence des femmes ministres ou reines sut, aux temps les plus reculés, fonder une remarquable civilisation païenne et la maintenir jusqu'à ce que les Chinois eussent apporté la lèpre, et l'Europe, l'alcool. Puis viennent le Japon et les Japonais, peuple étrange, peuple étonnant, grand dans sa mièvrerie native, pondéré au point que jamais un de ces petits hommes ou une de ces petites femmes ne prennent de l'humeur, peuple révolutionnaire néanmoins, prêt à jeter pardessus bord, sur l'ordre d'un empereur presque invisible, les antiques coutumes nationales. Et la Chine ! C'est la meilleure partie du livre. Le type du peuple conservateur enraciné, qui se complaît dans l'admiration de ses institutions presque aussi vieilles que le monde – elles remontent à quelque vingt mille années – défile devant nos yeux et nous révèle, dans le cadre immense d'un pays infiniment étendu, aux fleuves larges comme de grands lacs, des mœurs et des coutumes qui nous transportent pour ainsi dire dans une autre planète, où vivrait le produit d'une création mystérieuse et unique. De l'Empire du Milieu qu'habitent les Célestes gouvernés par le fils du Ciel, frère du soleil et de la lune, nous passons dans le royaume de Tchoulalongkorn qui fut l'hôte de la Suisse, puis en Birmanie, aux Indes, où la voyageuse fait la revue de dix villes remarquables, et à l'île de Ceylan, pays ravissant où l'on rêverait de finir ses jours. La Suissesse entreprenante rentra dans ses pénates par la Mer Rouge et l'Égypte.

Elle a voyagé en observatrice attentive, curieuse de voir partout où elle passe et s'arrête, ce qu'il y a de plus remar-

quable ; en philosophe aussi, dont la bonne humeur ne s'altère ni quand elle trouve mauvais gîte et mauvaise chère, ni lorsqu'un incident quelconque l'oblige à se morfondre dans quelque endroit insignifiant. Le récit est sincère, l'auteur n'ayant voulu raconter que les choses vues et vécues. Pas d'aventures sensationnelles ! Un exposé simple, sans prétention, dans le meilleur sens du terme, mais instructif et plein d'intérêt. Les résumés historiques s'adaptent bien à l'exposé géographique et complètent avantageusement la connaissance des divers pays à travers lesquels le livre nous conduit.

Un ouvrage de ce genre n'atteindrait pas son but, si la gravure ne venait appuyer et éclairer la leçon de choses. L'illustration est tout simplement admirable. L'auteur a rapporté de son voyage une immense collection de vues dont un grand nombre sont inédites. Je puis bien ici divulguer un secret, sans ennuyer ma compatriote qui aime avant tout la vérité : elle a rarement utilisé son kodak. Mais elle eut la chance tout le long de son voyage de trouver des amis ou des compagnons de route qui mettaient avec empressement leurs talents artistiques à sa disposition ; à peine avait-elle admiré quelque paysage pittoresque, que l'instrument se braquait pour elle sur la vue désirée. Ainsi l'humeur liante et l'affabilité, qui sont en route des qualités de tout premier ordre, concourent à la réussite du voyage. Elles procurèrent du reste à Mlle de Rodt l'accès de plusieurs curiosités qu'il n'est pas donné à chacun de visiter.

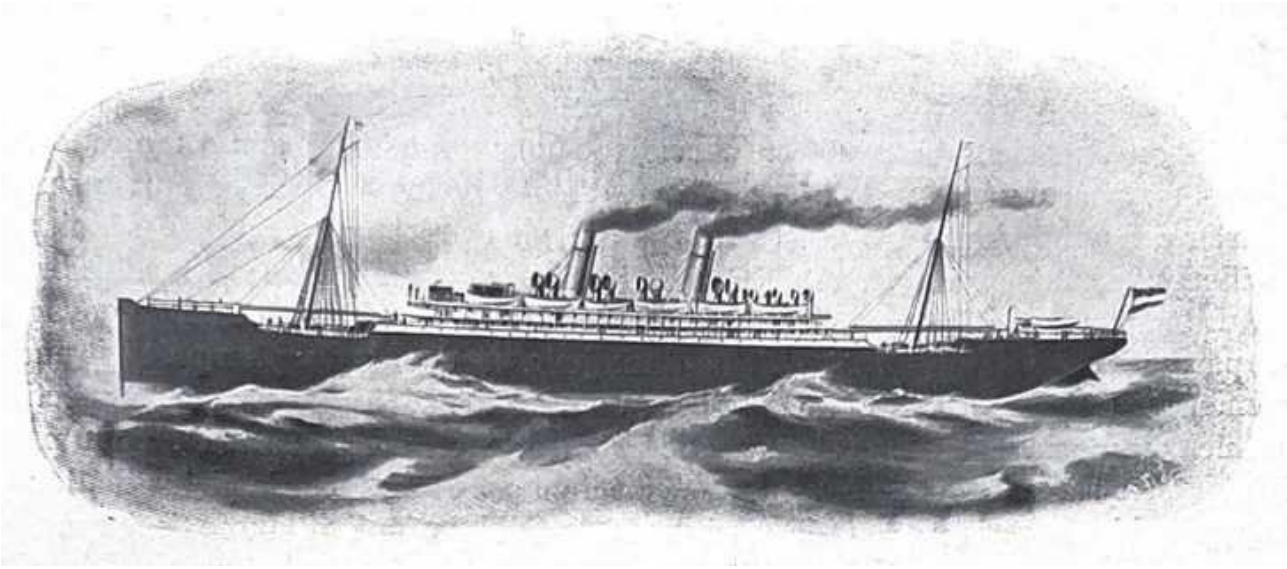
La gravure a merveilleusement reproduit la photographie. Aussi l'illustration du « Voyage d'une Suissesse autour du monde » ne peut-elle que confirmer une fois de plus la ré-

putation de l'éditeur, dont les entreprises littéraires et artistiques embrassant tous les domaines, se suivent coup sur coup et rencontrent toutes le même succès.

Berne, mars 1904.

ALBERT GOBAT.

L'AMÉRIQUE



Chapitre 1er

New-York

Départ de Berne. En route pour Cherbourg. À bord du « Grosse Kurfürst ». Compagnons de voyage. Menus. Le port de New-York. Tracasseries douanières. Histoire de la ville. L'Aquarium. Excursion à Cornwal. Restaurants. Développement de New-York. Le Musée central. Les Américaines. Politesse des Américains. Brooklyn. Départ pour le Niagara. Une jeune compagne de voyage.

Le 30 mai 1901 ! Jour attendu depuis longtemps ! Jour à la fois désiré et redouté ! J'allais entreprendre, seule, un voyage qui devait me conduire tout autour du monde. N'était-il pas naturel, l'heure du départ approchant, que je

me sentisse prise d'une invincible émotion ? Les avis, les bons conseils, les avertissements ne m'avaient pas été épargnés, cela va sans dire. On avait même cherché par tous les moyens possibles à me faire renoncer à mon projet. Dans mon cercle de connaissances, on envisageait comme une chose téméraire, inouïe, extravagante, qu'une dame osât se hasarder seule, sans protecteur, jusque dans les forêts vierges, plus encore, jusque chez les sauvages. Mais rien ne m'ébranla. – Je partis.

J'ai pris congé de mon foyer ; le train court dans la nuit noire.

— « Vous pensez faire ce grand voyage seule, Mademoiselle de Rodt ? » murmure une voix timide qui me tire de ma rêverie. Une jeune fille est assise vis-à-vis de moi ; on me l'a confiée jusqu'à Paris, où je la remettrai aux personnes qui l'attendent à la gare.

Seule ! Encore ce mot si souvent entendu pendant les dernières semaines ! Seule ! Que de choses ces cinq lettres renferment ! Y a-t-il, en réalité, dans la vie intime de la femme, un moment où elle ne soit pas seule ? Seule avec ses pensées les plus secrètes, avec ses sentiments les meilleurs, ne l'est-on pas le plus souvent ? Donne-t-on aux siens autre chose que la menue monnaie de son « moi », et ne garde-t-on pas pour soi, par timidité, par crainte de n'être pas comprise ou de heurter des opinions contraires, ce qu'on a de plus précieux ? Combien séduisant, d'ailleurs, le roulement rythmé du train qui me berce et me répète : « Libre ! Libre ! » Libre d'aller où je veux, de donner essor à mon irrésistible envie de voyager, de partir pour les pays merveilleux dont je rêve depuis longtemps. Les mers immenses, les pays presque inexplorés, s'ouvrent devant moi en une perspective infinie

comme l'avenir ; les palmiers que balance le vent, les oiseaux au plumage éclatant, les races brunes, noires, jaunes, défilent sous mes regards pleins d'attente. Innombrables surprises que ni la discipline à la Cook, ni une mijaurée de femme de chambre, ni de désagréables compagnons de voyage ne me pourront gâter. L'esprit heureux, le cœur léger, malgré la remarque de ma compagne, je me penche dans la nuit sereine. Les étoiles scintillent, douces lumières qui versent l'oubli et la paix. Alors me reviennent à la mémoire ces paroles du poète :

« Pèlerin, tu me demandes d'où je viens ? Je l'ignore.
Où je vais ? Je ne sais.
Mais je vois le ciel plein d'étoiles,
Et les fils des hommes lever les yeux en haut. »

Je m'installe confortablement dans mon coin et je ferme les yeux. Ma Suisse, adieu !

Nous n'étions qu'en mai, et déjà une chaleur caniculaire régnait à Paris, ma première étape. Les quelques jours que j'y passai, s'écoulèrent rapidement à visiter les galeries de tableaux, le musée de Cluny, le bois de Boulogne, autant de vieilles connaissances. La Sainte Chapelle que je ne connaissais pas, d'un style si pur et de formes si élégantes, me fit une impression plus profonde, plus solennelle, dirai-je, que la Cappella reale, à Palerme. Les rayons du soleil tamisés par les vitraux coloraient de vives couleurs le sol de l'auguste et saint lieu.

Le 2 juin, je me trouvais dans le train du *Norddeutscher Lloyd*, en route pour Cherbourg. J'eus l'occasion, en wagon-restaurant, d'étudier les compagnons de voyage que je devais revoir sur le transatlantique. J'avais pour voisine de table une dame américaine dont le visage jeune encore, en

dépit de sa couronne de cheveux blancs, était éclairé par de grands yeux au regard fin. Nous ne tardâmes pas à faire connaissance ; plus tard, sur le bateau, nous reprîmes avec plaisir les relations entamées en wagon.

L'express traverse comme l'éclair un pays bien cultivé, mais peu habité. Aux abords de Cherbourg, nous tombons dans la cohue d'une foire. La foule bruyante et démonstrative nous hèle au passage et nous crie : « En route pour l'Amérique ! »

Le petit vapeur qui doit nous conduire au *Grosse Kurfürst*, immense bâtiment peint en blanc, de la compagnie allemande, nous attend. Aux sons de la musique du bord et sous les regards curieux des passagers embarqués à Brême, nous montons l'étroit escalier du navire. Sans préliminaire ni formalité aucune, la ville flottante nous reçoit à notre tour.

Après les fatigues et les tracas des préparatifs du départ, je goûtai avec délices la douceur d'un voyage en mer, l'apaisement que donne à l'esprit agité la monotonie des journées à bord et du paysage maritime. Je m'amusais à observer ces compagnons de voyage, si différents de race, de condition, de caractère, réunis pour quelques jours, par le hasard sur l'énorme coque ballottée par les flots. La vie sur un transatlantique n'est pas banale. Non seulement on se sent plus rapproches les uns des autres, mais aussi plus solidaires. La même planche nous sépare tous de l'abîme où un caprice de la mer peut nous précipiter. Involontairement on s'intéresse aux soucis, aux ambitions, aux espérances qui poussent tout ce monde hors de notre vieille Europe et, durant les longues heures d'oisiveté passées sur le pont, on soulève, plus qu'on ne le devrait peut-être, le voile derrière lequel se cache notre vie intime.

Les passagers sont presque tous des Américains et des Allemands ; plusieurs appartiennent à la catégorie des Allemands américanisés, type très sympathique qui allie la bonhomie et la culture germaniques à l'énergie et à la politesse chevaleresques des Américains. À notre coin de table, qui passait avec raison pour le plus gai, on s'amusait beaucoup. Le vin de Champagne coulait chaque soir, et l'on but plus d'une fois à la santé de la voyageuse.

Boire et manger sont les occupations principales sur les vapeurs allemands. Comme la traversée fut magnifique, que la mer ne cessa d'être calme et souriante, les passagers avaient le meilleur appétit. À l'heure des repas, la salle à manger présentait l'aspect gai et animé d'un restaurant de grande ville ; on oubliait absolument que l'on voguait en plein océan.

Le matin, on fait honneur au menu du premier déjeuner, viande, salade, fruits, fromage, œufs et plats sucrés. À onze heures, second déjeuner, bouillon et sandwiches ; chacun mange avec entrain, tandis que la musique du bord joue ses plus jolis airs. L'après-midi, des biscuits décorés avec goût sont servis avec le thé. Le soir, dîner dans toutes les règles.

Mais le *Grosse Kurfürst* n'offre pas des jouissances aux amateurs de bonne chère seulement : le misanthrope et le stoïcien, dédaigneux des plaisirs de la table, y trouvent aussi leur compte. L'aménagement du grand navire est coquet, soigné, luxueux même. Dans le salon, tendu de bleu et de blanc, se trouvent de nombreuses tables à écrire d'une blancheur immaculée. Blanc également le beau piano à queue de Bechstein. Des peintures gracieuses figurant de petits amours alternent sur les parois avec les tentures de soie aux brillantes couleurs. Un portrait du Grand Électeur, à la place

d'honneur, et des tableaux représentant les villes allemandes de l'époque de ce prince, ornent les murs de la salle à manger. L'artiste qui a décoré le fumoir de style mauresque, s'est amusé, pour rompre la monotonie des écussons peints en bordure, à couvrir les parois de scènes humoristiques tirées de la vie des buveurs.

Le *Kurfürst* peut recevoir à son bord 350 passagers de première classe, 250 de seconde et 2400 dans l'entrepont. Sa vitesse moyenne est de 23 kilomètres à l'heure ; il n'appartient donc pas à la catégorie des grands marcheurs.

La dernière nuit fut agitée. Notre *Kurfürst* ronflait, gémissait, sifflait, comme s'il était à bout de forces. Sa tâche allait être terminée. À deux heures, le pilote arrive à bord ; à cinq, un médecin fait son apparition, et, lorsqu'un moment après je monte sur le pont, tous les passagers s'y agitent pêle-mêle. Avec quelle surprise je contemple, au lieu de l'infinie nappe d'eau, de vertes collines parsemées de villas.



Le navire vient de doubler la pointe de Sandy Hook ; nous nous trouvons entre les deux îles Staaten et Long Island, dans le passage des Narrows, qui conduit à la baie de New-York, et ne tardons pas à voir apparaître la cité géante dans la brume du matin. Des deux côtés de la baie, ses filles – Brooklyn et Jersey City – presque aussi colossales qu'elle. À l'arrière-plan, le viaduc de Brooklyn, le plus grand et le plus beau des ponts suspendus, développe sur une longueur

de deux kilomètres environ son énorme tablier que supportent quatre câbles robustes d'acier galvanisé. De puissants piliers, d'une hauteur de 80 mètres, tiennent le pont suspendu à 41 mètres au-dessus de la rivière, de sorte que les navires de haute mâture peuvent y passer. Large de 25 mètres, le viaduc a deux lignes pour les tramways qui transportent de 8 à 10 000 voyageurs par heure, deux chaussées pour les voitures et une plateforme surélevée dominant les autres voies pour les piétons. Cette œuvre gigantesque, merveille de construction hardie, fut commencée en 1870 et ouverte à la circulation en 1883.



Malgré ses dimensions colossales, le pont de Brooklyn ne suffit plus et l'on projette d'en construire trois nouveaux. L'un d'eux était même déjà si avancé que l'on pouvait prévoir son inauguration pour la fin de l'année (1903).

Le brouillard ne me permet que d'entrevoir la statue de la « Liberté éclairant le monde », symbole monumental de l'affranchissement de l'Amérique du Nord. Ce colosse de bronze, œuvre du sculpteur français Bartholdi, s'élève sur l'un des îlots de la rade, l'île Bedlœ ; il a été offert en 1876 par le gouvernement français aux États-Unis à l'occasion du centenaire de l'Indépendance. Le Génie tient dans ses mains

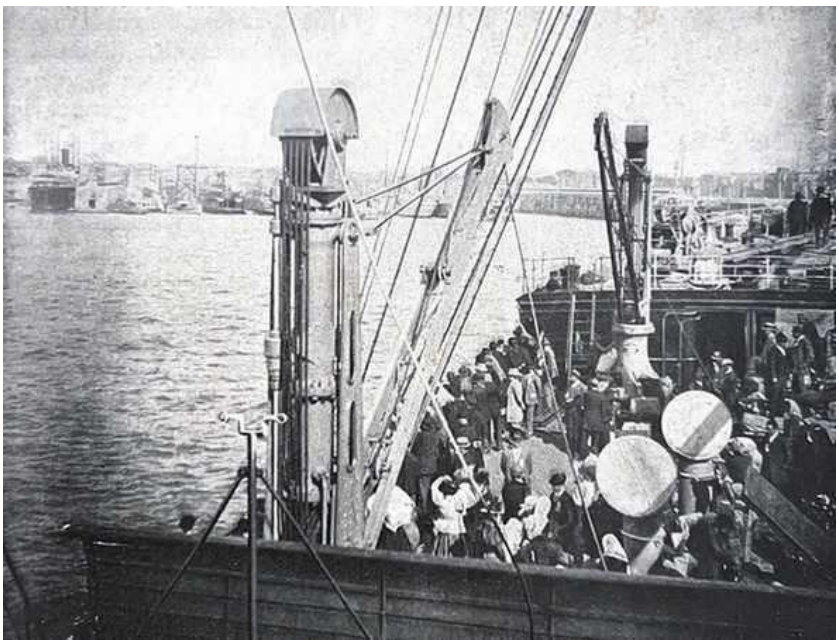
un flambeau d'où partent, de même que de son diadème étoilé, des jets de lumière électrique.



Deux autres îles émergent encore dans cette partie du port : Governor's Island, jadis la résidence du gouverneur de la colonie hollandaise, aujourd'hui fortifiée, et Ellis Island, où les émigrants débarquent et trouvent asile dans un immense édifice.

Le port de New-York est merveilleux. L'heureuse position de la métropole bâtie sur une île entre un bras de la mer, l'East River, et l'embouchure de l'Hudson, non seulement lui assure des communications faciles et des avantages commerciaux incomparables, mais encore la fait paraître d'une grandeur prodigieuse et ajoute beaucoup à sa beauté. Comme un océan de bâtiments, la ville géante s'étend à l'infini en masse compacte. Des navires de toute forme et de tous tonnages, depuis les goélettes, les petits voiliers, les

flottilles de pêcheurs et les trois-mâts, jusqu'aux grands transatlantiques, parcourent les canaux ou stationnent dans la rade. Mais comment jouir de ce spectacle merveilleux quand mille préoccupations assaillent l'esprit des arrivants ? La plupart se demandent avant tout si quelque parent ou quelque ami les attend sur la jetée. Puis il y a les pourboires, question brûlante et d'une grande importance sur les bateaux du *Norddeutscher Lloyd ;* enfin la douane américaine absorbe chacun. Comment échappera-t-on le plus facilement à la horde de ses employés ? Je gage que les casquettes galonnées des douaniers de New-York et de San-Francisco font battre plus fort le cœur des Américains et surtout des Américaines rentrant dans leur pays. Les droits d'entrée sur les articles de luxe sont fabuleusement élevés : la soie, par exemple, paie soixante pour cent de sa valeur. Malheur au voyageur pris en flagrant délit de contrebande !



La question des parents et amis au débarcadère ne me préoccupe pas, car personne ne m'attend. Cette pensée, l'inconnu qui s'ouvre devant moi, m'attriste, me donne un petit frisson de froid et de crainte. Mon voisin de table, un vieux garçon de sens pratique comme tous les Américains,

ne ressent rien de ces émotions. Il rentre d'un voyage en Orient d'où il est censé rapporter de nombreux souvenirs à une bande de neveux et de nièces.

« J'achèterai tout cela à bien meilleur compte à New-York, me dit-il, et j'échapperai ainsi aux tracasseries de la douane. Pourvu qu'aucun des miens n'ait la malencontreuse idée de se trouver au débarquement ! »

Notre *Kurfürst* aborde enfin à Hoboken, un des faubourgs, débarcadère des paquebots allemands. Les traces du grand incendie qui vient de détruire en partie les docks du *Norddeutscher Lloyd* sont encore visibles. Escortée par un de mes compagnons de voyage américains qui désire m'être utile, je mets pour la première fois le pied sur la terre du Nouveau Monde.

On nous fait entrer dans une baraque en planches d'aspect peu confortable. Elle contient deux vastes pièces séparées par une grille. Dans l'une se parque le public, dans l'autre, divisée en nombreux compartiments qui portent chacun une lettre de l'alphabet, s'entassent les bagages. Cette combinaison est fort utile, à condition que chaque voyageur ait pris la précaution d'inscrire son nom sur ses colis.

J'étais justement en train de discuter avec un douanier, lorsque l'oncle des nombreux neveux et nièces me souffla à l'oreille : « Dieu merci, personne n'est là ! » Puis il disparut et avec lui le dernier visage familier. La cité monstre avait englouti notre petite société. Reverrai-je jamais l'un ou l'autre de ceux qui la composaient ? Un bac à vapeur (ferry-boat), puis l'omnibus, me conduisent à l'hôtel Saint-Denis, modeste et vieillot, mais dont la position centrale m'avait paru favorable. Le temps de déballer quelques objets les plus nécessaires, et me voilà dans le tramway, suivant le courant qui se

dirige continuellement vers Broadway, l'artère principale de New-York. La circulation est intense, la hâte de chacun à courir à ses affaires indescriptible, prodigieuse, effrayante presque. Pour rien au monde je ne voudrais vivre dans ce tourbillon.

La ville de New-York, située sur la baie du même nom, est formée par la réunion des cinq bourgs (boroughs) Manhattan, The Bronx, Brooklyn, Queens, Richmond, qui occupent une superficie de 7400 hectares et possèdent une population de 3 500 000 âmes.

Manhattan, fondé en 1624 par des colons hollandais qui nommèrent leur bourg Nieuwe Amsterdam, eut des débuts fort modestes : un petit fort et quatre maisonnettes à l'extrémité sud de l'île. Pour pouvoir élever de nouvelles constructions, on fut obligé de faire sauter, en plusieurs endroits, le sol très rocailleux, composé surtout de gneiss et de calcaire. Manhattan, à l'étroit dans son île longue de 22 kilomètres, large seulement de quatre en moyenne – par places 2½ kilomètres seulement – ne pouvait se développer que du côté du nord. Pour devenir la puissante métropole actuelle, la plus importante du monde après Londres, il fallut que la ville primitive passât l'eau, ou plutôt qu'elle attirât à elle les bourgs qui s'étaient élevés dans son voisinage et qui sont les facteurs principaux de sa grandeur et de son accroissement prodigieux.

Le vieux New-York, la ville basse qui couvre l'extrémité sud de l'île, quoique transformée par des constructions neuves, possède encore des rues irrégulières, étroites, tortueuses, capricieusement enchevêtrées. Ne pouvant s'étendre, elle a poussé en hauteur ; d'énormes constructions de 12, 15, 18 étages et plus, sièges de banques, de magasins,

de comptoirs, ont remplacé les petites maisons basses de la première époque. Car c'est à Manhattan – centre de toutes les transactions commerciales et de toutes les grandes entreprises – que se masse la population commerçante.



La ville haute ressemble à un échiquier ; ses rues rectilignes se croisent symétriquement à angle droit ; disposition monotone, ennuyeuse, mais grâce à laquelle il est extraordinairement facile de s'orienter. Les voies parallèles aux quais, qui vont du sud au nord, portent le nom d'avenues ; celles qui les coupent transversalement se nomment simplement rues (streets). Toutes portent un numéro d'ordre avec l'indication de leur direction. Seules quelques avenues désignées par des lettres de l'alphabet ainsi que les rues de la ville basse dénommées selon la coutume européenne et le vieux Broadway, qui traverse obliquement l'agglomération régulière de la ville, font exception à la règle. Je parcourais

Broadway. Soudain le tram stoppa, arrêté par un cheval gisant sur le sol, un homme grièvement blessé et les débris d'une voiture que la nôtre avait heurtée. En un clin d'œil la voie fut déblayée, et la circulation, interrompue un instant seulement, reprit plus fiévreuse que jamais. Oh ! cruelles nécessités des grandes villes !



Broadway, autrefois la voie la plus large de New-York, en est encore aujourd'hui la plus importante et la plus animée. Longue de 29 kilomètres, elle a un mouvement de circulation très intense, surtout dans la partie la plus rapprochée du port. C'est à chaque heure du jour un torrent de véhicules de toutes sortes, torrent sur lequel on a jeté des ponts pour permettre aux piétons de circuler. À droite et à gauche de cette rue bizarre et bigarrée où les palais de marbre et les bicoques font bon ménage, se trouvent des quartiers misérreux où, dans des logements sordides et malsains, s'entasse

une population privée d'air, de lumière et d'espace. Les Israélites abondent dans ce quartier, surtout dans les rues Chatham et Barter où l'on en compte 80 000, presque tous indigents ; leurs frères plus fortunés ont choisi les beaux quartiers de la ville haute. D'une manière générale les différentes nations sont réparties par quartiers : les Polonais et les Allemands se groupent dans Bowery Street, les Italiens dans Mulberry Street, les Chinois dans Mott Street et les nègres du côté de l'ouest, près des docks.

La plus belle et la plus élégante des rues de New-York est la *Fifth Avenue* qui aligne sur une longueur de 10 kilomètres des édifices somptueux, des palais de marbre, demeures des négociants fortunés et des milliardaires américains.

L'histoire de New-York ne commence qu'au XVIIe siècle. Comme je l'ai dit déjà, l'île Manhattan fut occupée en premier lieu par des Hollandais. Un Westphalien, du nom de Pierre Minuit, l'avait achetée pour eux des Indiens au prix de 60 florins. En 1650 la petite ville de Nieuwe Amsterdam comptait un millier d'habitants qui se livraient à l'agriculture et faisaient le commerce des fourrures avec les Peaux-Rouges.

En 1673 un traité la fit passer entre les mains des Anglais. Le nouveau gouverneur, Sir Edmund Andras, changea son nom en celui de New-York, en l'honneur du duc d'York. En 1786 les troupes anglaises évacuèrent la ville qui devint alors la capitale des États-Unis ; elle le resta jusqu'en 1797.

New-York qui comptait au commencement du siècle 60 000 habitants, a grandi dans des proportions phénoménales, grâce à sa réunion avec les bourgs environnants (en

1887) ; c'est aujourd'hui la cité la plus riche et la plus puissante du Nouveau Monde.

N'ayant pas trouvé mon compatriote à son bureau, je me mis en route pour l'aquarium, une des curiosités de la ville, que les New-yorkais estiment peu, d'ailleurs. Tous ceux, du moins, auxquels j'en parlai, me dirent qu'ils ne le connaissaient pas. Ils avaient visité les aquariums de Naples et de Berlin, mais, pas le leur, qui certes vaut la peine d'être vu. L'entrée en est libre ; on y trouve une collection de la faune marine extrêmement riche et variée. Il y a des poissons-perroquets, des poissons-lune, tous de forme et de couleur superbes, des anémones et des étoiles de mer, des oursins, des serpents de toutes sortes et, dans un grand bassin, des phoques. Je m'arrachai avec peine à ces nombreuses attractions.

M. H. m'accueillit de la manière la plus aimable et insista immédiatement pour que je l'accompagnasse à la campagne, où sa famille séjournait. Cette excursion me permit d'utiliser presque tous les moyens de locomotion que possède New-York, la ville du monde où les communications se font de la manière la plus rapide : les chemins de fer aériens, dont les trains se succèdent à quelques minutes d'intervalle sur des échafaudages à colonnes, à la hauteur du premier étage des maisons, les tramways, les omnibus, le bateau-bac, et finalement un train ordinaire dont la vitesse ferait honte à nos express. Cette ligne, qui dessert une des rives de l'Hudson, nous conduisit à Cornwal, à 80 kilomètres de New-York.

L'Hudson, surnommé le Rhin américain, a des rives d'une beauté merveilleuse et variée à l'infini, qui supportent la comparaison avec les parties les plus célèbres de son

émule d'Europe. Mais tandis que celui-ci, perdu dans les sables des Pays-Bas, achève sans éclat son cours majestueux, l'Hudson, fort et grand jusqu'à son embouchure, donne à la cité bâtie sur ses rives l'aspect grandiose qui la caractérise. Il porte le nom du pilote explorateur Henry Hudson qui, en 1609, le remonta jusqu'à Albany, dans l'espoir de découvrir une voie naturelle à travers le continent. Son principal affluent est le Mohawk ; il communique, en outre, par des canaux avec le Delaware et les lacs Érié, Champlain et Georges. Ce dernier est une des merveilles de l'Amérique du Nord.



On croit que les Mohicans habitaient jadis la rive est et une partie de la rive ouest de l'Hudson, alors que la contrée située au pied de la chaîne des montagnes de Catskill appartenait à la tribu des Leni-Lenaps ou Delawares. Les Iroquois ou Mohaks s'étaient établis au-dessus du Cohœs, cataracte du Mohawk.

Ainsi, dès le premier jour, je me trouvais en plein sur le territoire des Peaux-Rouges, dans cette vallée de la Mohawk où Fenimore Cooper a placé les scènes de ses récits captivants. Je voyais défiler sous mes yeux le théâtre tant de fois

entrevu dans mon imagination des exploits de mes héros favoris, Bas-de-Cuir, Œil-de-Faucon, Uncas.

Mes préventions contre l'Amérique s'étaient évanouies comme par enchantement à la vue du superbe cours d'eau dont le cours inégal trace des méandres capricieux. D'une largeur qui par place lui donne l'aspect d'un lac, l'Hudson est sillonné par une quantité innombrable de bateaux à vapeur, de remorqueurs, de voiliers et de petites embarcations de toutes sortes ; deux voies ferrées font le service des rives. Une ligne harmonieuse de collines verdoyantes ferme l'horizon ; de belles forêts dressent fièrement vers le ciel leurs arbres superbes, et de coquettes maisons de campagne, presque toutes en bois, ajoutent au charme du paysage.

Deux heures de trajet et nous arrivons à Cornwal, à la tombée du jour. Une riante habitation au milieu de prairies m'accueille ; d'aimables hôtes m'y souhaitent la bienvenue. Les heures agréables qui terminèrent ma première journée dans le Nouveau Monde et le repos bienfaisant dont je jouis dans l'hospitalière maison, me furent un présage d'heureux augure pour mon voyage. Nous restâmes dehors jusqu'à minuit. Une brise fraîche agitait les cimes des hauts conifères et, pareilles à des étoiles filantes, des lucioles volaient de branche en branche. Les grillons faisaient entendre leur note grêle et monotone. Lorsque l'aube s'annonça, de légers chants d'oiseaux vinrent seuls troubler la paix exquise du matin.

Le lendemain, de bonne heure, je retournai dans le tourbillon et la fournaise de la grande ville. Vraiment il faisait chaud. Dans le restaurant où l'on me servit un repas bien préparé et pas cher, des éventails électriques répandaient une fraîcheur relative. La tranquillité qui régnait dans cette

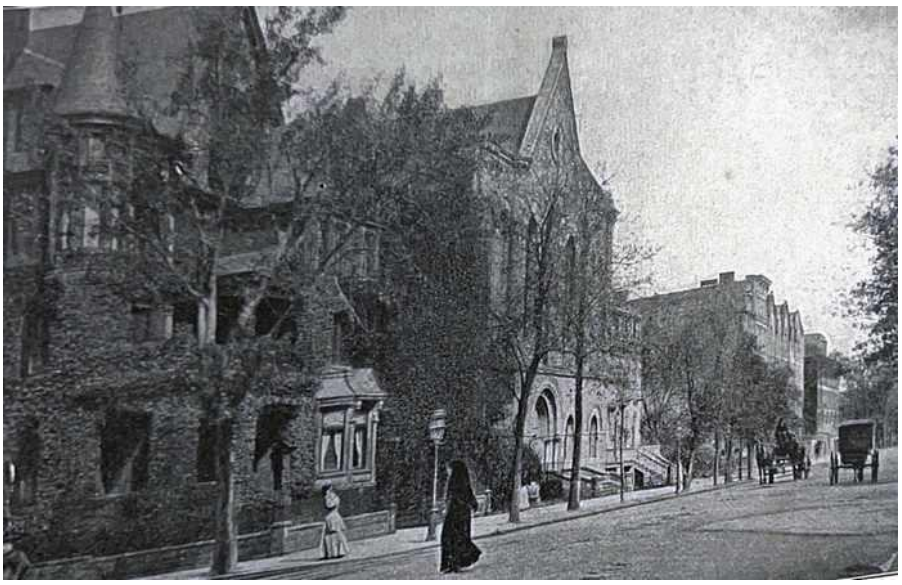
immense salle, dont aucune place n'était libre, me remplit d'étonnement. Personne ne disait mot ; chacun avalait ce qu'on lui apportait, souvent debout, puis s'en allait sans avoir ouvert la bouche… pour parler.

Ce repas du milieu du jour n'a pas d'importance pour les Américains ; car ils ont déjà pris le matin, entre sept et huit heures, un copieux déjeuner, qui commence par des fruits crus, et consiste en poisson, viande, œufs et « hot cakes » (gâteaux chauds). Ce repas substantiel est nécessaire à l'homme d'affaires ; il lui donne les forces indispensables pour affronter les travaux et les tracas de la journée. Nulle part on ne travaille comme en Amérique. Les facultés sont constamment tendues – tout le jour, souvent même la nuit – à la poursuite ardente du dieu dollar.



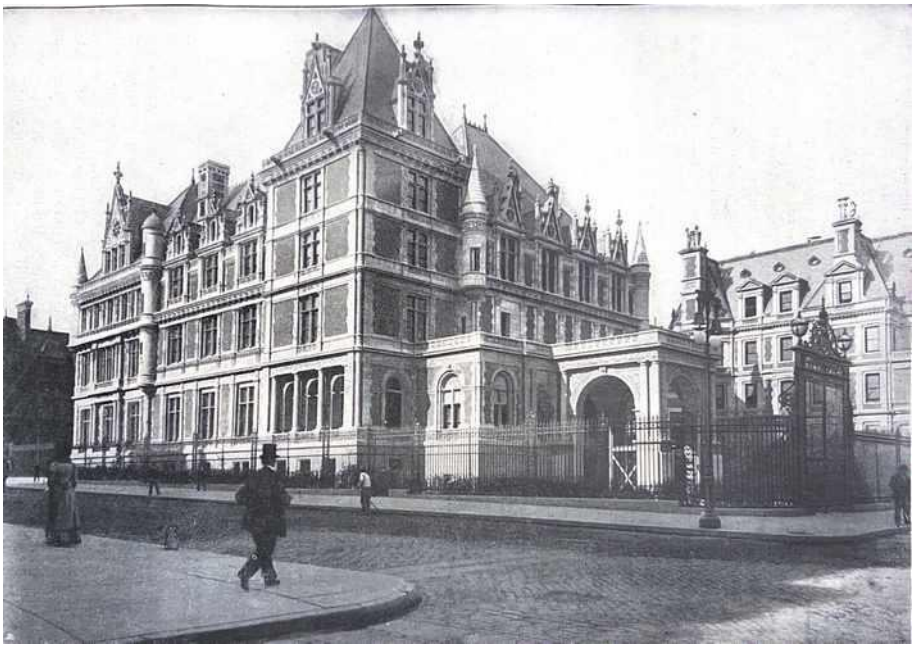
Je parcourus en tramway le plus de rues possible et j'eus maintes fois l'occasion de m'étonner des contrastes qu'offre

New-York, non seulement dans ses différents quartiers, mais aussi dans le style des constructions d'une même rue. Des *skyscrapers*, énormes immeubles de location, des hôtels de quinze étages et plus coudoient de vieilles petites maisons de bois. Ailleurs, une gracieuse église gothique, aux murs tapissés de lierre, vient rompre l'alignement banal des bâtisses modernes, qui sont en général plus remarquables par leurs proportions gigantesques que par l'originalité de leur architecture.



Comme je l'ai dit, la Cinquième Avenue est le quartier aristocratique et riche par excellence. Aucune voie ferrée ne souille la blancheur de son macadam ; aucun sifflet de locomotive ou de tramway n'en vient troubler la paix. Seul un omnibus s'égare parfois entre les équipages élégants et les fringants cavaliers. Vers sa partie inférieure toutefois, la Cinquième Avenue se laisse peu à peu envahir par l'activité commerciale et l'on y compte déjà bon nombre de comptoirs, de magasins et d'hôtels. Parmi ces derniers, le plus connu, le plus grand, le plus beau, est l'hôtel Waldorf-Astoria, monstrueux bâtiment double en briques et en pierre de molasse rouges, de style Renaissance allemande. Je ne hasardai qu'un coup d'œil timide dans son intérieur luxueux

et surchargé. À côté s'élève un palais de marbre blanc, autrefois la demeure de M. A. F. Stewards. Cet édifice est actuellement le siège du club Manhattan, la principale société démocratique de New-York ; il compte 1400 membres.





À partir de la 45e rue, qui croise la Cinquième Avenue, celle-ci n'est plus bordée que de palais et d'hôtels particuliers, construits presque tous dans le style gothique anglais. Le palais Renaissance italienne de Mme V. H. Vanderbilt et celui du club métropolitain, nommé aussi club des million-

naires, rompent agréablement l'uniformité du style. La résidence de Cornelius Vanderbilt, également d'architecture anglaise, se trouve dans la Cinquième Avenue, où l'on voit encore la gare centrale, l'Académie de médecine, l'Université Colombia, la cathédrale de Saint-Patrice, la bibliothèque Lenox, l'Académie nationale de dessin, un arsenal, une École normale, qui compte 1600 élèves, des églises, ainsi que plusieurs autres édifices publics.

Vouloir faire une description sommaire de New-York serait une entreprise audacieuse. La physionomie de cette ville, où les bâtiments croissent comme des champignons pour disparaître souvent aussi vite qu'ils sont venus, change d'une année à l'autre ; la construction du chemin de fer souterrain, le *Rapid Transit*, qui sera ouvert à la circulation à la fin de cette année (1903), en modifie chaque jour l'aspect. Plus tard, la voie se prolongera jusqu'à Brooklyn, en passant sous les eaux de l'East River ; cette entreprise est évaluée à la bagatelle de 8 000 000 de dollars.

La vie fiévreuse de la métropole se lit dans la grandeur et le nombre des constructions en cours. En 1901, on en a fait pour 150 000 000 de dollars et, depuis lors, il n'y a pas eu de ralentissement. Les édifices qui s'élèveront prochainement sont une cathédrale de proportions grandioses, une bibliothèque publique avec de nombreuses succursales, un hôtel des postes, un bâtiment des douanes, une chambre de commerce, une prison ; et je ne parle ni des jardins zoologiques et botaniques avec leur dispendieuse administration, ni des parcs et des jardins publics, ni des établissements de bains gratuits, ni des quais, ni des maisons d'école. En 1901, huit nouvelles maisons d'école ont été élevées dans les districts de Manhattan et de Bronx ; deux autres vont être terminées, tandis que des contrats de construction pour sept

nouveaux établissements scolaires sont déjà conclus. L'un de ces derniers peut recevoir 3400 écoliers. Tous ces bâtiments ont des préaux immenses, ainsi que des places de jeux sur les toits en terrasse.

Descendue près du Parc central, j'entrai dans le Musée métropolitain où je passai quelques heures devant des toiles de l'école moderne, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre de l'art français. J'en connaissais quelques-unes déjà, soit par des photographies, soit par des gravures ; un merveilleux Meissonier : *Napoléon à Friedland*, représentant l'empereur dans toute la force de sa jeunesse ; *Thusnelda dans le cortège triomphal de Germanicus*, de Piloty ; une ravissante *Madone* de Louis Knauss, dans le genre de Murillo ; une *Martyre* de Gabriel Max ; une *Scène de plage*, aux tons sombres, de Gustave Courbet ; le chef-d'œuvre de Rosa Bonheur, *le Marché aux chevaux*, avec de beaux effets de lumière sur les flancs des vigoureuses bêtes.

Le musée renferme aussi de remarquables échantillons ethnographiques chinois et japonais, ainsi qu'une collection très complète d'instruments de musique de toutes les nations.

Je passai le reste de l'après-midi dans le Parc central situé, comme son nom l'indique, au milieu de l'île de Manhattan. Perdu dans cette vaste oasis, on se croirait bien loin du monde, si l'on n'entendait le bruit sourd qui s'élève sans interruption de la cité géante. Ce jardin public, de dimensions colossales, fut ouvert en 1858. C'était jadis une plaine marécageuse, improductive, parsemée de roches nues ; transformée en un des plus beaux parcs du monde, elle est maintenant une retraite paisible où tous, pauvres et riches, petits et grands, peuvent pénétrer librement. D'épais fourrés alternent

avec des clairières ensoleillées ; dans les carrefours se dressent les statues d'hommes célèbres, et sur un monticule on voit un obélisque égyptien offert à la ville de New-York par le Khédive Ismaël Pacha. C'est une des deux *aiguilles* que Cléopâtre fit transporter du temple d'Héliopolis dans son palais d'Alexandrie. Sur de vastes pièces d'eau évoluent des canots légers que remplacent, en hiver, des bandes de patineurs attirés par la surface lisse et brillante. Des écureuils apprivoisés s'ébattent dans la futaie.

La haute société vient se montrer au parc entre cinq et six heures. De gracieuses apparitions, d'élégantes écuyères, de jolies femmes conduisant elles-mêmes, défilent devant mes yeux ravis. Jamais je n'ai vu, en Europe, une telle affluence de belles et robustes jeunes filles. Elles allient le chic parisien à un maintien très décidé et à une liberté d'allures, que l'on rencontre rarement chez les jeunes Européennes en général, et chez les blondes Germaines en particulier. On ne met pas, en Amérique, la jeune fille sous une cloche de verre. Tout au contraire ! Elle s'épanouit librement, comme une plante à laquelle ni l'espace ni le soleil ne font défaut ; mêlée à la société de ses frères et de leurs camarades, elle participe aux mêmes jeux, s'intéresse à leurs études ou à leurs affaires, et lit le plus possible, afin de se mettre à la hauteur d'une conversation intelligente. Elle attend d'être mariée pour s'occuper du ménage et d'ouvrages à l'aiguille. Nullement romanesques, les Américaines ignorent la sentimentalité ; en revanche, elles s'exercent de bonne heure au flirt, où elles déploient une grande habileté.

Elles montrent ainsi d'une manière beaucoup plus ouverte que leurs sœurs d'Europe, dont la coquetterie pour être plus cachée n'en est pas moins éveillée, combien elles tiennent à plaire aux hommes. Et jamais l'Américain n'inter–

prétera mal cette franchise ou n'en abusera, habitué qu'il est, dès sa plus tendre enfance, à considérer la femme comme un être supérieur qui doit être révéré et protégé en même temps, comme étant d'une essence plus délicate. Cette attitude chevaleresque est un des côtés les plus attrayants du caractère américain. Il ne faudrait pas croire que ce soit le privilège exclusif d'une certaine classe ; l'ouvrier le plus humble fait preuve en toute occasion de la même supériorité de sentiments. En présence d'une honnête femme, les discours grossiers, les plaisanteries douteuses s'arrêtent. Le mépris général frapperait celui qui oserait traiter rudement une personne du sexe faible. Un tramway, un omnibus est-il au complet, il va de soi que chaque Américain se lèvera pour offrir sa place à une femme, grande dame ou petite ouvrière. Il lui aidera à monter ou à descendre son bagage et fera son possible pour lui être utile, sans cependant se rendre importun. Un Américain dont j'eus plus tard l'occasion de faire la connaissance, me disait l'impression pénible que lui avait faite en Europe la vue des femmes accomplissant les durs travaux de la campagne. Même la tâche relativement facile du balayage des rues lui paraissait une besogne avilissante pour notre sexe. Que de fois ne s'emporta-t-il pas en voyant un employé de chemin de fer injurier ou empoigner rudement une pauvre coolie, et combien il aimait à prendre la défense de la malheureuse !

Je consacrai la troisième journée à un Américain dont j'avais fait la connaissance à bord du *Grosse Kurfürst*. Il habitait Brooklyn et désirait m'introduire dans sa famille. Il vint me chercher le matin à l'hôtel où je ne devais rentrer que fort tard dans la soirée. Après le lunch, un élégant landau nous promena dans les rues de Brooklyn. Ce faubourg de New-York, le plus grand, est relié à la ville-mère par le magnifique pont dont j'ai parlé déjà. Sur une petite colline se trouve le

Prospect Parc, l'orgueil de Brooklyn, plus petit que le Parc central, mais infiniment plus riche en beautés naturelles. Il possède un grand lac et l'on y jouit d'une vue très étendue sur Brooklyn, New-York et la rade. Le portique d'entrée, un quadrige imité de l'Arc de triomphe du Carrousel, a été érigé en souvenir des soldats tombés pendant la guerre de Sécession.



D'autres jardins publics embellissent la ville de New-York ; tel celui de Riverside, dans l'île de Manhattan, où se trouve le tombeau du général Grant ; la vue sur l'Hudson et les Palisades, longue rangée de roches formant une falaise sur la rive droite de ce fleuve, est merveilleuse. Dans le faubourg de Bronx, une vaste étendue de forêts, de lacs et de rochers, a été transformée en parc. Tous ces jardins, sans parler des cimetières remarquables par leurs beaux ombrages, forment dans la cité houleuse des oasis de paix et de verdure.

Le grand nombre d'édifices religieux que possède Brooklyn justifie son surnom de *Cité des églises,* que l'on pourrait, d'ailleurs, donner à presque toutes les villes américaines. New-York avec ses faubourgs en a mille environ, dont la plus

vaste et la plus belle est la cathédrale de Saint-Patrice, entièrement en marbre blanc. On dit de Brooklyn que New-York y va pour dormir et se faire enterrer ; c'est très juste, car Manhattan étant le centre des affaires, beaucoup de gens que leurs occupations appellent dans cette île pendant la journée, retournent passer la nuit de l'autre côté de l'East River. C'est également à Brooklyn que les habitants de New-York viennent dormir leur dernier sommeil dans les 45 cimetières de la *Cité du repos*.



Nous allâmes terminer la journée à Coney Island, l'extrémité sud-ouest de Long Island. C'est une plage de sable fin, très fréquentée, animée par les baigneurs, les enfants et les chiens qui barbotent dans la mer, et par les innombrables voiles blanches qui, semblables à d'énormes mouettes, glissent doucement sur la nappe bleue. Chaque été, les restaurants et les théâtres regorgent de monde. Les habitants de New-York y viennent par milliers pour goûter un peu de fraîcheur et pour se distraire. Ici encore, j'admirai de ravissants chalets, généralement de style norvégien. Ils ont infiniment de cachet et sont plus gracieux que nos villas de pierre, souvent trop massives à mon goût.

L'île de Staaten, de l'autre côté du détroit des Narrows, est également couverte de maisons de campagne ; les îles de Blackwell, Ward et Randal, situées dans l'East River, entre Manhattan et Long Island, sont exclusivement occupées par les établissements pénitentiaires ou charitables : prisons, maisons de travail, asiles de pauvres ou d'aliénés, hôpitaux, etc.

Le soir, mon hôte charma les derniers instants que je passai dans sa famille, en chantant d'une voix chaude, bien timbrée et avec beaucoup de goût et de sentiment quelques chansons allemandes que j'aimais. Longtemps après, j'entendais résonner encore à mes oreilles les dernières paroles du *Voyageur* de Schubert :

« Où donc es-tu, mon pays bien-aimé ? »

Je les fredonnais le lendemain, tandis que le State Empire m'emmenait avec une vitesse vertigineuse hors de New-York. Il fait 80 kilomètres à l'heure, arrêts compris. C'est le train le plus luxueux que j'eus l'occasion de voir en Amérique. Une petite locomotive à grandes roues traîne le long convoi, qui, malgré l'extrême rapidité de sa marche, glisse sans secousses sur les rails. Comme les barrières et les gardes-voie n'existent pas en Amérique, les arrivées sont signalées devant les gares et les passages à niveau par une grosse cloche que l'on sonne à toute volée sur la locomotive ; elle réveille les échos d'alentour sans cependant incommoder les voyageurs, car ils l'entendent à peine. L'express n'a que des wagons Pullmann de première classe, dans lesquels on peut établir des lits pour la nuit ; un domestique noir est chargé de maintenir l'ordre et de veiller au bien-être des passagers. Sa tâche est aisée ; comme dans les restaurants, personne ne dit mot. Las de la chaleur et des fatigues de la journée, chacun aspire au repos. On n'entend que les

cris monotones des marchands de victuailles qui parcourent les wagons, vendant surtout le « candy », espèce de sucrerie, et les arachides dont les Américains sont très friands.

Une jeune fille était assise en face de moi ; nous fîmes bientôt bonne connaissance ; elle ne tarda pas à causer d'une manière si animée, que nos voisins étonnés se retournaient pour voir qui se permettait de troubler le silence. Elle me raconta qu'elle habitait Genève. « Nous sommes compatriotes alors ! » lui dis-je en plaisantant, car sa Genève à elle n'est pas au bord du Léman. Geneva dans l'État de New-York, à l'extrémité inférieure du lac Seneca, occupe un emplacement analogue à son homonyme en Suisse. La jeune Américaine me fit plus tard par écrit une description fort détaillée de sa ville natale ; c'était un véritable article d'encyclopédie. Elle me demanda d'exactes informations sur Berne, désirant en connaître la position, le nombre des habitants, le genre de gouvernement, la religion qu'on y professe, etc. Cette fillette du Nouveau Monde faisait preuve d'un esprit précoce, singulièrement avide de connaissances. Tout un monde de pensées et de désirs s'agitait dans cette mignonne tête de dix-sept ans, que préoccupaient déjà les problèmes troublants de la vie. Philosophe à sa manière, en même temps que patriote enthousiaste, cette petite Genevoise si différente de ses sœurs du Léman, était très Américaine, mais dans le bon sens du terme.

L'heure de notre séparation frappa trop vite. Je continuai, solitaire, mon voyage du côté du Niagara.

Dans la petite ville de Niagara Falls, où j'arrivai bientôt, j'eus vite fait de trouver un hôtel ; puis, sans perdre un instant, je m'acheminai vers les « grandes eaux ».

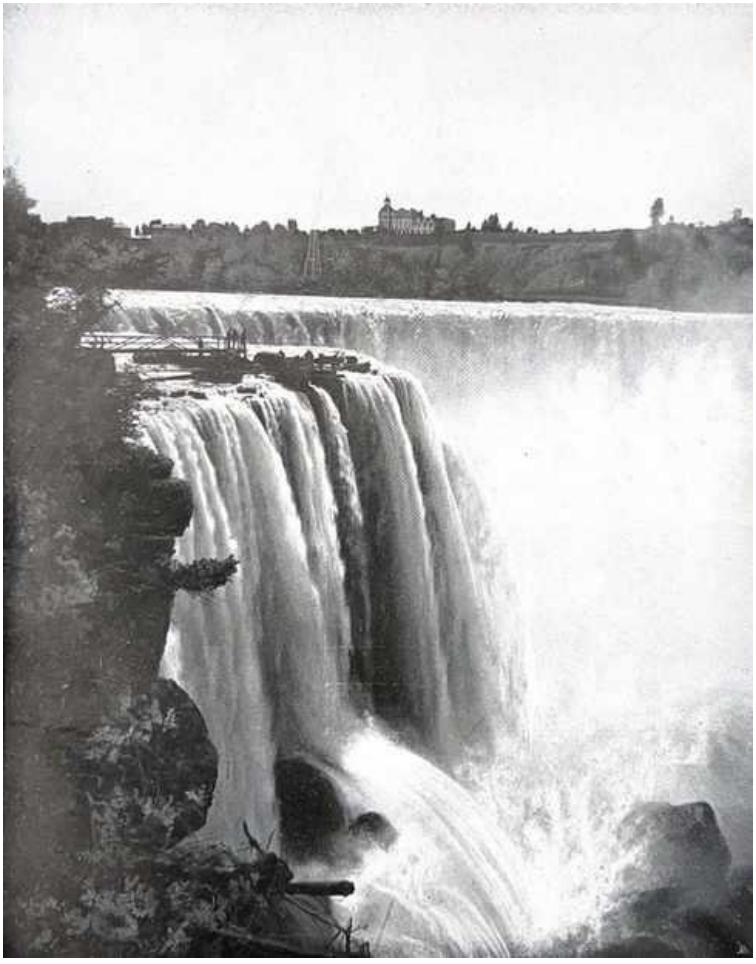
Chapitre 2

Les chutes du Niagara

Première impression. Les cataractes. À bord de la "Fille des Nuées". L'île de la Chèvre. Lewiston. Rapides de Whirlpool. L'exploitation des forces du Niagara. Hôtel Kaltenbach. Départ. Exposition panaméricaine. Sur le "Northland". Les quatre grands lacs. Les enfants américains. Cuisine populaire. Mackinac. Sault Sainte-Marie. Lac Supérieur. Un compatriote.

Je m'étais cent fois représenté le Niagara. Mais combien la réalité dépasse l'imagination. Tout est différent, plus beau, plus surprenant, plus extraordinaire ! De la terrasse de Prospect Point, où je me trouve, le spectacle qu'offre la grande cataracte à l'heure du crépuscule défie toute description. Quatre jours durant, j'ai eu le Niagara sous les yeux. Je l'ai vu à l'aube, ses grandes eaux noyées dans les vapeurs du matin ; dans la lumière triomphale de l'astre du jour, déversant dans l'abîme un torrent d'or en fusion ; pendant les heures lourdes et suffocantes de l'après-midi, où j'entendais sa voix formidable se mêler aux sourds grondements du tonnerre ; je l'ai vu encore resplendissant de la gloire ardente du couchant, rouler ses flots vermeils dans le gouffre immense, agrandi par la pénombre ; et toujours j'ai ressenti avec la même puissance la magie de ce phénomène grandiose. Aucune description, aucune peinture, si vivantes soient-elles, ne peuvent donner une idée de ce tourbillon irrésistible, de cette redoutable avalanche. Est-il possible de définir la beauté d'une symphonie de Beethoven ? La plume ni le pinceau

ne trouveront jamais des termes, des couleurs capables de fixer le chef-d'œuvre sublime de la nature, qu'est le Niagara. Il faut le voir ; à lui seul, il mérite qu'on traverse l'Océan.



Les chutes du Niagara sont formées par la rivière du même nom, qui est le déversoir des lacs Supérieur, Michigan, Huron et Érié, dans le lac Ontario, et la ligne de démarcation entre le Canada et le territoire de l'État de New-York. La différence de niveau entre les deux lacs est de 105 mètres. En amont des grandes cataractes, le fleuve, large d'un kilomètre et demi, se divise en deux bras qui entourent une langue de terre nommée Goat Island, l'île de la Chèvre. Le bras oriental donne naissance à la chute américaine (323 mètres de largeur et 51 mètres de hauteur) ; le bras occidental forme la cataracte canadienne, surnommée Fer à Cheval ; c'est la plus grande, elle est large de 917 mètres, et haute de 48. La

masse d'eau qui se précipite dans le gouffre est évaluée à 425 000 mètres cubes par minute.



Les étrangers ont toutes les facilités pour contempler sous ses différents aspects ce spectacle merveilleux. Un chemin de fer à crémaillère fait descendre les voyageurs sur les bords du fleuve. Là un petit vapeur, portant le nom poétique de *Fille des Nuées*, les attend. On me conduisit d'abord dans une cabine, d'où je sortis affublée d'un manteau et d'un capuchon en toile cirée. Chaque arrivant est accueilli par les rires joyeux des autres passagers, dont aucun, du reste, ne peut se vanter d'avoir grand air dans cet accoutrement grotesque mais indispensable pour affronter les tourbillons de poussière liquide. Le bateau s'approche toujours davantage de l'abîme où l'intarissable Niagara se déverse. Des nuages d'écume argentée nous entourent ; les mille gouttelettes éparpillées dans l'air scintillent comme autant de diamants ; les couleurs de l'arc-en-ciel se jouent sur le voile transparent de l'eau. À cet éblouissement vient se mêler la voix formidable du colosse. Tout se combine pour exercer sur le spec-

tateur une fascination à laquelle il a peine à s'arracher, abîmé qu'il est dans l'extase devant cette manifestation sublime des forces de la nature.

Les plus hardis s'aventurent sur un pont vacillant qui conduit derrière les chutes, jusque dans la *Grotte des vents*. Ici le fracas et le mugissement sont si horribles, que l'on s'explique le nom de *Tonnerre des eaux* que les Indiens ont donné au Niagara.

L'île de la Chèvre, entre les deux chutes, est un frais jardin sillonné d'allées pleines d'ombre où circulent les voitures. Un omnibus à l'usage des touristes en fait le tour. Au sortir de chaque massif, au tournant de chaque chemin, on a des échappées sur la cataracte. Sa voix puissante couvre celle des amoureux qui, abrités dans les nids de verdure de cette oasis, murmurent l'éternel duo. Ne pénétrez pas dans une de ces retraites pour vous y reposer à votre tour ; vous effaroucheriez sûrement un couple qui vient promener son jeune bonheur auprès du Niagara ; car la grande cataracte joue le même rôle que les lacs italiens : c'est le but favori des voyages de noce.

Une promenade qui vaut également la peine d'être faite est celle des gorges du Niagara, jusqu'à la petite ville de Lewiston. Ici la rivière apaisée s'achemine majestueusement du côté du lac Ontario. Mille souvenirs historiques et romanesques se rattachent à cette pittoresque et sauvage vallée creusée par les eaux puissantes. Cooper y a placé les scènes de plusieurs de ses romans. Elle fut le théâtre de combats acharnés et sanglants entre les anciens maîtres du pays, les Indiens, et les envahisseurs de leur territoire. Dans une caverne profonde, nommée *Trou du diable*, découverte en 1678

par La Salle – le premier blanc qui y pénétra – une bande d'Indiens massacra quatre-vingt-dix Anglais et précipita leurs cadavres dans le gouffre. On aperçoit près de Queenstown Height, dans une paisible clairière, le monument élevé à la mémoire du général Brook, tué dans la bataille que se livrèrent, en 1812, les Américains et les Anglais. C'est une très haute colonne avec un socle un peu baroque.

La partie la plus captivante du trajet est celle des Whirlpool Rapids, dont la beauté égale presque celle des grandes chutes. Avant d'arriver aux rapides, la masse d'eau, comme épuisée par les sauts gigantesques qu'elle vient de faire, ne demande plus qu'à terminer paisiblement sa course. Soudain, les hautes parois de la gorge qu'elle traverse, se resserrent ; la rivière se trouve encaissée dans un étroit couloir. Furieuses de cet obstacle, les eaux, semblables à des chevaux emportés, se précipitent dans une course endiablée, et bondissent, impétueuses, contre le mur de granit. Leurs efforts de tant de siècles ne sont pas restés sans effet ; le choc furieux des flots a élargi le passage entre les roches, en y creusant une vaste cavité où la masse écumante s'engouffre pour se livrer à une danse effrénée et sauvage. On reste émerveillé, fasciné, devant la puissance de l'élément liquide ; on ne peut détourner les yeux des flots verdâtres qui bouillonnent et mugissent, apportant sans relâche de nouveaux renforts à cette sarabande folle. Malheur à l'être vivant qu'un mauvais génie pousserait dans l'effroyable remous. Saisi au bond comme une balle, cette proie, jouet des vagues tournoyantes, serait suffoquée avant d'être engloutie et de disparaître à toujours. Les Indiens sont convaincus que le *Tonnerre des eaux* exige chaque année le sacrifice de deux victimes. Les accidents et les suicides qui se répètent dans le Whirlpool accréditent cette superstition.

Les Américains de notre époque ont compris le parti que l'on pouvait tirer du Niagara ; aussi l'industrie s'en est-elle emparée et a-t-elle utilisé sa puissance motrice sans, jusqu'à présent du moins, endommager la beauté des rapides. Un tunnel exécuté à soixante mètres au-dessous de la ville de Niagara Falls, abrite des turbines colossales – fournies, si je ne me trompe, par la célèbre fabrique suisse Escher-Wyss – mises en mouvement par un canal qui détourne une partie minime de l'eau des chutes. On obtient ainsi une force de 120 à 150 000 chevaux qui, ajoutée à celle des conduites établies sur terre, porte à 400 000 chevaux le total des forces motrices du Niagara.

Le bourg de Niagara Falls compte environ 6000 habitants. C'est une sorte de petite ville d'eaux avec des hôtels luxueux et de coquettes villas, qui vit en partie des touristes auxquels elle offre tout ce qu'ils peuvent désirer. Le Prospect Park rivalise de beauté avec le jardin public de la reine Victoria, qui se trouve à l'opposé, sur territoire canadien. Un pont d'acier relie l'Amérique à l'Angleterre. D'un côté, des habits rouges en grand nombre font bonne garde ; de l'autre, un simple gardien en uniforme kaki flâne au bord de l'eau.

Dans l'hôtel allemand que j'ai choisi, la table est abondante et le prix de pension, trois dollars, relativement peu élevé. Quel dommage que les notions de propreté du personnel diffèrent tant des miennes ! Les couverts sont malpropres, les habits des garçons crasseux, tandis qu'à deux pas la voix des grandes eaux évoque la sensation de la blancheur immaculée ! Le mugissement de la cataracte au bruit de laquelle je m'endormais le soir, et la vue d'un superbe cerisier couvert de fruits rouges, devant ma fenêtre, me firent passer sur ces petits inconvénients.

Jusqu'à Buffalo, où je désirais voir l'exposition, il y a une heure de chemin de fer. Le trajet est plus agréable en trolly (tramway électrique) ; c'est cette ligne que je prenais ordinairement. Elle est bordée de charmantes villas et de villages aux noms sonores. Ne se sent-on pas transporté au temps de sa jeunesse et des captivants récits de l'immortel Cooper, en entendant résonner à ses oreilles le nom de Tonavanda ? Hélas ! les Indiens et les buffles ne seront bientôt plus que des légendes. Les deux seuls Peaux-Rouges que je vis faisaient partie de l'exposition. Le chef, paré de tous ses attributs guerriers, tatoué des pieds à la tête, se promenait fièrement avec sa *squaw*. Dans mon enthousiasme, je braquai mon appareil photographique sur le couple. Ma joie fut de courte durée ; car, indignés et furieux, les Indiens se couvrirent le visage en criant : *No, no !* et s'enfuirent comme si le diable en personne était à leurs trousses.



La grande exposition pan-américaine pour laquelle on avait fait une réclame énorme, devait s'ouvrir le 1er mai 1901. Le 16 juin, les différents bâtiments n'étaient garnis que de caisses non déballées. L'oncle Sam, si habile et si pratique, était cette fois à peine à la hauteur des exposants européens coutumiers des retards. Seules la halle des machines électriques, remplie d'ingénieux appareils en mouvement, et la superbe section californienne des fruits et des conserves,

formaient un ensemble achevé. De peinture ou de sculpture, il n'y avait pas trace encore ; or c'était surtout pour les beaux-arts que j'avais fait le voyage.

La quantité et la beauté des pièces d'eau, des jets d'eau, des fontaines, des bassins, des cascades, m'émerveillèrent. L'illumination, qui se faisait chaque soir, était féerique et de beaucoup supérieure aux fontaines lumineuses des dernières expositions de Paris. Ce n'est pas pour rien que le Niagara est proche. Il fournit, rien que pour l'éclairage, une force de 5000 chevaux. Les grandes eaux consistaient en un lac, dans lequel, semblables à des gerbes inclinées, mille jets s'élançaient de tous les côtés. De l'eau, de l'eau partout ! Un fleuve même, avec ses affluents, arrosait l'exposition. C'était un grand canal, dans lequel les bateaux électriques et les gondoles circulaient, et dont mille petits ruisseaux se détachaient dans toutes les directions. Partout des ponts, des statues harmonieusement disposées. Le soir, la tour brillait comme un soleil ; de son faîte, d'immenses projecteurs lançaient leurs rayons lumineux jusque sur les chutes et jusqu'à la frontière canadienne. Avec ses palais étincelants de myriades de lumières et ses fontaines brillamment illuminées, l'exposition, au bord du lac Érié, m'apparut comme le royaume enchanté de quelque magicienne.

La ville de Buffalo, dont le nom fait allusion aux buffles qui paissaient dans la lande solitaire avant l'arrivée des colons, a été bâtie, il y a un siècle, sur la rive orientale du lac Érié, à l'endroit où le Niagara s'en échappe. Grâce à sa position admirable au point de vue du commerce, elle a pris rang aujourd'hui parmi les villes les plus populeuses, les plus importantes des États-Unis. Son trafic par terre et par eau est très considérable. Un beau pont international, jeté sur le Niagara, relie Buffalo à la rive canadienne.

J'avais formé le projet de me rendre, par le plus court chemin, au Parc National de Yellowstone, en passant par les grands lacs. J'évitais ainsi Chicago, la ville du porc. J'ai toujours eu de l'aversion pour ces énormes agglomérations ; elles ne me disent rien du tout. En Amérique moins qu'ailleurs encore ; sorties de terre en peu de temps, elles n'ont point de passé et n'offrent au voyageur ni le charme des vieux quartiers pittoresques pleins de souvenirs, ni les trésors des monuments historiques de nos antiques cités.

Les grands lacs tant vantés me causèrent, je l'avoue, une légère déception. Ils sont plus remarquables par leur étendue et le trafic colossal qui les anime, que par leurs beautés naturelles. Leurs rives, riches en mines de cuivre, de fer, d'argent, d'or, de houille et de pétrole, sont une source inépuisable d'abondance pour les villes industrielles qui s'y sont développées. Communiquant par une multitude de canaux avec d'autres lacs comme avec les fleuves principaux de l'Amérique du Nord, les grands lacs sont certainement un des facteurs les plus importants de la prospérité des États-Unis.

Dans la soirée du 19 juin, je quittais Buffalo sur le vapeur *Northland*, où je pus occuper une cabine spacieuse pourvue d'un bon lit. Ce superbe bateau, lancé depuis peu de temps, reçoit 500 voyageurs à son bord. À huit heures du matin – il est déjà midi et demi à Berne – nous sommes à Cleveland, encore endormi dans la brume matinale et la fumée de ses fabriques. Cette ville, appelée aussi Forest City, à cause de ses rues bordées d'érables, est le port le plus actif du lac Érié et l'une des *Reines de l'Ouest*. Elle possède la plus belle promenade du monde, les *Champs-Élysées des États-Unis*, et dépasse par l'étendue et la magnificence de ses boulevards toutes les villes du Nouveau Monde.

J'admirai la belle couleur et la limpidité extraordinaire des eaux du lac Érié que le Détroit fait communiquer avec le lac Huron. Au moment où nous pénétrons dans ce fleuve, une flottille de bateaux en sort. L'aspect est pittoresque, la lumière favorable ; et chacun de braquer l'inévitable kodak.

Après Détroit, encore une des villes importantes de l'Ouest, où notre navire jeta l'ancre, nous arrivons dans le petit lac Saint-Clair. Sur ses rives verdoyantes, on aperçoit au premier plan le merveilleux parc de Belle-Isle, et sur celles du fleuve Saint-Clair, qui relie les lacs Saint-Clair et Huron, de nombreuses villas cachées dans la verdure et dans les fleurs. Le soir, sous les feux du soleil couchant, l'eau du petit lac devient rouge comme du sang ; pendant une heure nous naviguons sur une nappe de pourpre qui fait, avec le vert sombre des rives, un étrange contraste. Le matin suivant, comme la contrée était peu intéressante, je m'occupai de mes compagnons de route. Les enfants, qui se trouvaient en très grand nombre sur le bateau, captivèrent toute mon attention. Ces petits Américains sont infiniment plus libres d'allures que les enfants de l'ancien monde. On s'étonne d'abord de leur continuel : *Je veux* et *je ne veux pas*. Cette manifestation de la volonté de l'enfant déplaît à nos oreilles et choque nos idées européennes. Cependant, ces expressions, nous les entendons prononcer couramment chez nous par des bouches enfantines, dans lesquelles elles sont bien plus déplacées ; car les petits Européens restent fort longtemps sous la tutelle paternelle. En Amérique, on élève tout autrement les enfants. Dans ce pays où les changements de fortune sont si rapides, où, d'une heure à l'autre, le millionnaire peut devenir pauvre, il faut que chacun travaille. De bonne heure, le jeune garçon s'habitue à penser à son avenir et à la manière dont il se tirera d'affaire, le moment venu. Il entre dans la bataille de la vie, alors que son frère d'Europe

joue encore, et bien avant celui-ci devient homme, dans l'âpre lutte qui se livre autour de lui. C'est ainsi que l'enfant précoce acquiert une indépendance, une sûreté de maintien, une confiance en lui-même, qui forment un contraste complet avec les préjugés de notre vieux continent.

Vers midi, nous voyons poindre les roches blanches de la petite île Mackinac, sorte de parc national en même temps que poste fortifié. Ce coin de terre, d'un aspect romantique, a plus d'une fois changé de maître. Possession française de 1710 à 1761, l'île devint anglaise ensuite et finit par passer entre les mains des Américains en 1815.

Voulant me rendre compte de la manière dont se nourrit la classe ouvrière en Amérique, je pris à Mackinac un repas dans une cuisine populaire. Pour 25 cents (fr. 1,25) on me servit un dîner copieux où même le dessert, *ice cream* et *apple-pie*, ne manquait pas. Glaces et tartes aux pommes sont des mets nationaux. La glace n'étant pas un article de luxe, mais une des exigences de la vie quotidienne aux États-Unis, la première de ces friandises figure sur chaque table, même sur la plus modeste. L'eau glacée est un supplément gratuit dans tous les hôtels et dans les wagons-restaurants. Quant aux *pies*, espèce de gâteaux aux fruits, d'une pâte sèche et coriace, ils flattèrent moins mon palais. Cette cuisine populaire était fréquentée par des ouvriers proprement vêtus, d'une tenue parfaite.

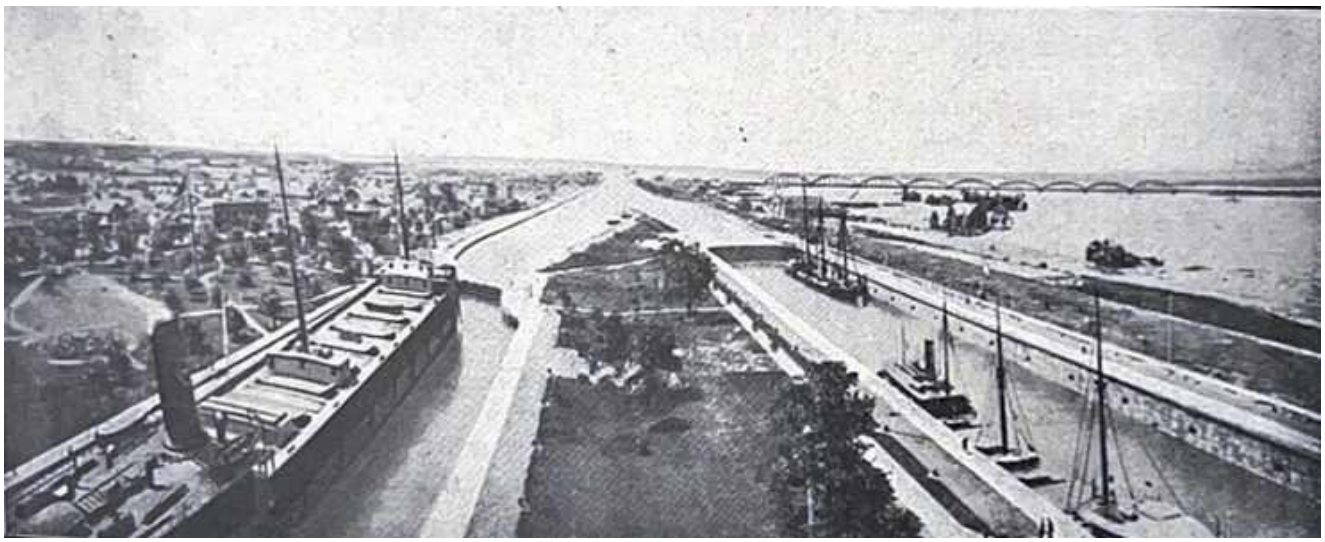
Ici je dus, à mon grand regret, quitter le *Northland* pour un bateau plus petit. Je perdis beaucoup au change ; car le *Miami* n'est certainement pas destiné à recevoir des passagers ; on n'y trouve ni linge, ni soins de propreté. J'appris plus tard qu'à Sault Sainte Marie, station terminus de notre nouveau bateau, la petite vérole régnait si fort, que l'on

n'avait pas voulu courir le risque de prendre à bord les provisions de linge nécessaires pour le voyage.

À mon grand regret encore, car nous faisions la partie la plus captivante du trajet, ce ne fut qu'à la nuit que nous arrivâmes dans le Sault Sainte-Marie ou Soo, comme disent les Américains, pour abréger ce nom qui leur semble trop long. Déjà l'après-midi le paysage des rives avait charmé mes yeux. Nous avions quitté le lac Huron pour entrer, par un temps superbe, dans la rivière Sainte-Marie ; des deux côtés, on n'aperçoit que des arbres ; c'est la forêt vierge, immense, impénétrable, dans toute sa beauté sauvage et primitive. Parci par-là, une maisonnette de pêcheur ou de chasseur s'élève solitaire au bord de l'eau.

Ce soir-là, comme la veille, l'eau refléta les couleurs féeriques du couchant ; puis, la nuit tombée, on vit de tous côtés scintiller des lumières, et l'on entendit des cloches égrener, dans le silence nocturne, leurs notes harmonieuses. Nous rentrons dans le monde habité. Le fleuve s'anime de lueurs mouvantes et de ronflements de cheminées. Une tour hydraulique brillamment éclairée surgit de l'ombre et, parallèle au fleuve que nous remontons, un torrent tenu en respect par des murs élevés, roule en grondant ses flots écumeux. Ce sont les rapides de Sault Sainte-Marie. À l'arrière-plan j'entrevois une chaîne de collines boisées. Des lumières électriques brillent à travers les arbres. Nous sommes dans le Soo, canal qui va nous faire franchir les rapides pour nous conduire au lac Supérieur. La porte devant laquelle notre bateau se trouve, s'ouvre et nous entrons dans un vaste bassin qui paraît presque vide. L'écluse se referme sans bruit ; aussitôt de tous les côtés l'eau arrive en masse. En quelques minutes le canal est rempli ; nous pouvons passer dans un autre bassin. Cet escalier géant aux échelons liquides finit

par hisser notre navire sur le lac Supérieur. Deux autres canaux éclusés complètent celui que nous escaladons ; le plus important des trois a été ouvert en 1855 ; il a 242 mètres de longueur, 30 de largeur, 13 de profondeur et a coûté 5 000 000 dollars.



Le mouvement commercial sur les lacs canadiens est immense. On compte par année jusqu'à 13 440 bateaux avec un rapport de 12 896 980 dollars. Ces chiffres dépassent ceux du trafic du canal de Suez.

La montée d'écluse en écluse où notre bateau glisse lentement et s'arrête par intervalles, la nature enveloppée d'un léger voile de brouillard, ce monde qui s'agite sur la rive, dans l'ombre crépusculaire, tout me paraît un rêve. Les habitants de la petite ville de Sault Sainte-Marie sont massés sur les bords du canal. L'arrivée et le départ des bateaux forment certainement leur principale distraction.

Grâce à l'épidémie de petite vérole nous dûmes nous contenter d'admirer de loin Sault Sainte-Marie. Cette ville double, canadienne au nord, américaine au sud, a été fondée par une mission française en 1641.

Le lendemain matin notre *Miami* se balançait sur les flots troubles du lac Supérieur, où nous eûmes toutes les émotions d'une tempête en mer. Le lac Supérieur, le plus septentrional et le plus étendu des cinq grands lacs, a une superficie double de celle de la Suisse et la profondeur du Léman, 300 mètres ; 200 fleuves et rivières s'y jettent ; mais son alimentation principale se fait par des sources souterraines venues du nord. Ceci explique la température froide, presque glacée, de ses eaux. Celle de l'air égalait celle de l'onde ; il faisait un froid très vif. Le soir un ouragan effroyable s'éleva. J'ai rarement assisté à un déchaînement semblable des éléments. Notre navire dansait sur les flots furieux, et les grandes vagues, impétueuses et acharnées, balayaient le pont.

J'avais fait ce jour-là la connaissance du sommelier en chef du *Miami*, un fils de l'Argovie. Heureux de rencontrer une compatriote – car, me disait-il, les Suisses ne s'égarent pas souvent dans ces parages –, il m'accompagna à minuit à travers les rues sombres de Duluth et ne me quitta que lorsqu'il m'eût vue confortablement installée dans un Pullman.

Chapitre 3

Dans le parc de Yellowstone

Réflexions. Le Mississippi. Galanterie des employés de chemin de fer. À travers la prairie. Indiens. Livingstone. À Cinnabar. Mammoth Hot Springs. Les Terrasses. Mes compagnes de voiture. Laurie Matthew. Norris Geyser Bassin. Faune. Hôtel. Les « pots à couleurs ». Bassin des geysers supérieurs. Le Vieux Fidèle. Fleurs. Nuit fraîche. Le lac de Yellowstone. Volcan de boue. Le grand canyon. Aigles. Ours gris.

À mon avis le folklore est une étude des plus instructives. Les mœurs et les coutumes, l'esprit général des populations, l'apparence extérieure d'une contrée, subissent des modifications si profondes, qu'un pays change pour ainsi dire complètement de physionomie. Si l'on ne fixait pas, au moyen d'enquêtes chorographiques, l'état primitif des territoires ainsi transformés, si le présent perdait entièrement le contact avec le passé, l'histoire de la civilisation se verrait privée d'une quantité de jalons. Plus un pays est intéressant par lui-même et son passé rapproché de nous, plus il importe de fixer ce passé. L'Amérique, membre relativement jeune de la vieille civilisation, vaste continent dont les populations aborigènes méritent assurément de retenir l'attention des historiens et des penseurs, ne pouvait laisser s'effacer, sans préjudice pour son prestige, le souvenir de ce qu'elle était il y a deux ou trois cents ans. Aussi les études ethnologiques y sont-elles poussées plus loin que partout ailleurs. Le Smithsonian Institute dépense, comme on sait, des sommes énormes dans ce but ; il envoie des escouades de chercheurs

dans toute l'Amérique du Nord ; il fait faire de longues et minutieuses enquêtes et publie des volumes admirablement illustrés sur les territoires américains des temps passés. Mais la grande nation a voulu faire mieux encore : elle a mis à part, pour le conserver tel quel, un immense territoire absolument fermé à toutes les entreprises de la civilisation. Le commerce, l'industrie, les chemins de fer, le télégraphe, toutes les merveilleuses inventions des temps modernes, passent autour de lui, mais n'y pénètrent pas. Il est aujourd'hui ce qu'il était il y a cent ans, et dans un siècle il sera ce qu'il est aujourd'hui, avec les seules modifications apportées librement par la nature.

Je faisais ces réflexions en m'en allant dans la direction du Mississippi, et je me disais comme il eût été intéressant de conserver intact un morceau de notre vieille Suisse, avant que l'industrie des étrangers (quel vilain mot !) soit venue substituer la trivialité moderne à la sereine grandeur du pays de nos pères.

Malgré tout le confort des wagons-lits, je dormis mal. Quelque rapides que soient les trains, il y a de nombreuses haltes et chaque fois que la locomotive stoppe on se réveille. J'éprouvai du soulagement à passer la tête, à cinq heures du matin, hors de mon rideau ; la figure épanouie de mon nègre, qui m'offrit ses services pour brosser mes habits, égaya mes pensées matinales.

À Saint-Paul, arrêt de plusieurs heures. Je me réjouissais de voir le Meschacebé des Indiens, le *Père des Eaux ;* je m'acheminai donc par des rues régulières, tirées au cordeau, du côté du fleuve. Son aspect est loin d'être imposant. Nous sommes ici à une petite distance de sa source, et le Mississippi, le plus long des cours d'eau du monde entier, n'est en-

core qu'un torrent dont les eaux peu profondes courent entre une quantité d'îlots. Aujourd'hui il roule des flots gris et mélancoliques comme le ciel, couleur de plomb. Saint-Paul, capitale du Minnesota, est une très grande ville, occupant, sur les deux rives du Mississippi, une superficie à peu près égale à celle de Paris. Lorsqu'elle aura, à l'exemple de New-York, englobé ses voisines, Minneapolis et Saint-Anthony, elle comptera plus de 400 000 habitants.

J'avais l'intention de faire tout d'une traite la distance qui me séparait du parc de Yellowstone ; le long trajet qui m'attendait, après la nuit sans sommeil passée à rouler de Duluth à Saint-Paul, ne m'effrayait pas. Le grand chemin de fer septentrional du Pacifique m'emporta comme l'éclair à travers le Dakota, l'ancien pays des Sioux, riche en bonnes terres, le grenier à blé des États-Unis. Par-ci par-là, on aperçoit un des anciens maîtres de la contrée, qui s'est égaré jusqu'à la station où le train s'arrête. Le contraste entre ce représentant d'un passé qui s'évanouit et la voie ferrée dont, mélancolique, il contemple la ligne sans fin, n'est-il pas poignant ? Ce monstre ronflant, qui lance des jets de fumée, cette machine indispensable aux progrès de la civilisation, ne signifie pour lui qu'envahissement, dévastation, corruption. Aussi lit-on sur le beau visage aux traits fiers et énergiques de ce survivant d'une race, la douloureuse tristesse du souvenir d'un passé qui lui parle d'exploits héroïques, d'indépendance et de chasses prodigieuses.

Chacun hochera la tête d'un air incrédule, en entendant raconter que l'un des plus grands express du monde, le Great Northern Pacific Railway, s'arrête pour repêcher les pauvres voyageurs oubliés en gare. C'est pourtant ce qui m'arriva ; une petite aventure qui aurait pu devenir tragique, finit bien, grâce à la galanterie des employés de chemin de fer. J'ai dit

que, dans le Nouveau Monde, il n'y a ni barrières, ni gardes-voie, ni cloche dans les gares, ni employés annonçant le départ des trains. Ceux-ci filent, sans avertissement, à la minute indiquée.

Notre express s'était arrêté, pour la première fois après 12 heures de trajet ininterrompu, à une petite station où j'étais descendue, laissant dans le wagon mes valises et mon chapeau. Je dégustais tranquillement une tasse de café, lorsque, tout à coup, le long convoi s'ébranla. On se représente ma stupeur. Pétrifiée, je le suivis des yeux, dans un muet désespoir. Une seconde seulement, puis je me mis à crier de toutes mes forces. Oh ! prodige ! le grand chemin de fer septentrional du Pacifique me prit en pitié et s'arrêta. Pénétrée de reconnaissance, je pus grimper dans mon wagon, en même temps qu'un compagnon d'infortune – de fortune plutôt – qui se félicitait de mon étourderie. « Car, me dit-il, pour moi le train ne se serait certainement pas arrêté : mais pour une dame, c'est autre chose ! »

Cet incident montre qu'en Amérique le voyageur ne doit compter que sur sa minutieuse attention, et qu'il lui faut constamment ouvrir l'œil. D'un autre côté, les voyages offrent de grandes facilités, surtout en ce qui concerne les bagages. Chacun a droit au transport gratuit de 75 kilogrammes, sans aucune surtaxe, à moins que les colis ne soient de dimensions trop fortes. Dans les gares d'embarquement, le préposé aux bagages, au lieu d'un récépissé compliqué et long à remplir, vous remet un jeton de zinc portant un numéro ; il en attache un semblable à vos malles. Ce simple procédé rend la compagnie responsable de vos effets. Avant chaque grande station un employé, le *transfer-agent*, parcourt les wagons. On lui remet, avec le jeton, l'adresse de l'endroit et de l'hôtel où l'on descend et, en échange de la

somme de 25 cents (fr. 1,25), vous trouvez vos bagages à l'arrivée.

Quel fut mon désappointement lorsque, après ce long trajet en chemin de fer, parvenue presque au seuil du Parc National, je constatai qu'il me fallait attendre 24 heures avant de pouvoir continuer mon voyage ! Il ne me restait qu'à faire bonne mine à mauvais jeu et à passer à Livingstone, dans une misérable hôtellerie, le reste de la journée et la nuit. Livingstone est une de ces villes-champignons qui, en Amérique, sortent du sol comme par enchantement ; créées pour les besoins du moment, à proximité de l'emplacement à exploiter, elles disparaissent souvent aussi vite qu'elles sont nées. Cette ville, dont les habitants travaillent à l'agriculture ou dans les mines, me parut prospère. Sa population, évaluée à 3000 âmes, vient de tous les pays du monde ; les Suédois et les Finlandais y sont les plus nombreux. Des enfants aux cheveux de lin gambadent pêle-mêle avec les poulains, les agneaux, les chevreaux devant de petites maisons à un étage, toutes bariolées, qui semblent sortir d'une boîte de jouets de Nuremberg. Dans les rues, des poules et des canes mènent gravement promener leur progéniture piaillante et caquetante. On oublie que l'on est dans le Montana, car avec son enceinte de collines verdoyantes et de hautes montagnes neigeuses, Livingstone rappelle étrangement un village de nos vallées suisses. Les Big Belt Mountains ou *Monts de la grande ceinture*, sont des chaînons des Montagnes Rocheuses. La chasse doit y être fructueuse, qu'un Nemrod ait pu entourer son jardin d'une clôture de bois d'élans. Je fis la découverte, dans une prairie, de plusieurs espèces de fleurs très belles que je ne connaissais point et, sur les bords du large et limpide ruisseau qui traverse la petite ville, de quelques oiseaux aquatiques que je voyais pour la première fois. Un surtout, du genre des

merles, aux ailes tachetées d'un rouge ardent, attira mon attention.

Un vent terrible me fit rentrer à l'hôtel que, l'aube venue, je me hâtai de quitter, car mon misérable grabat et la table, plus misérable encore, n'avaient rien qui pût me retenir. Arrivée à la gare beaucoup trop tôt, j'attendis, pleine d'impatience, l'arrivée d'autres voyageurs, toutes mes pensées tendues vers la Terre des Merveilles.

Nous étions quarante environ. Comme l'on est contraint, pendant les six jours que dure la visite du Parc, de se joindre à une société, j'avais eu soin de choisir, dans la mesure du possible, mes compagnons de route. Le premier arrivé était un blond Viennois, aimable et jovial. La langue commune nous réunit tout naturellement. Puis un jeune couple de Chicago, en voyage de noce, plutôt réservé, malgré la lune de miel, et une demoiselle d'un certain âge, de Washington, se joignirent à nous. La plus grande cordialité ne tarda pas à régner entre les membres de notre petite bande.

La journée était splendide. Le chemin de fer à voie étroite qui devait, en deux heures, nous amener à Cinnabar, parcourt d'abord la vallée du Yellowstone, puis une gorge encaissée où mugit ce fleuve puissant dont le nom signifie *Pierre jaune*. Ce défilé est l'entrée du Parc National.

Ce fut dans un élan d'enthousiasme que le peuple américain décida de conserver en son état naturel un territoire de 14 000 kilomètres carrés. Résolution magnanime assurément, à une époque où le commerce et l'industrie s'emparent de tout ce qui peut leur être profitable. La contrée merveilleuse du Yellowstone, située en grande partie dans l'État de Wyoming, a été, en 1872, par un acte du Congrès, déclaré *Parc public et lieu de divertissement pour le peuple*. C'est la plus

admirable leçon de choses pour les générations futures, qui reverront, non par l'image seulement, mais en réalité, un morceau de l'histoire chorographique de leur pays. On a dit du parc de Yellowstone que c'est un musée national en plein air. Les derniers troupeaux de buffles y paissent en liberté, les ours, les élans, les cerfs, les castors, les aigles, y vivent sans crainte des chasseurs, et les arbres y meurent de leur mort naturelle. Le fusil et la hache sont bannis de cette paisible étendue, dont aucune voie ferrée ne profane la beauté. Les seuls travaux de l'homme sont quelques rustiques hôtels indispensables et les chemins destinés à rendre accessibles aux touristes tous les sites du parc.

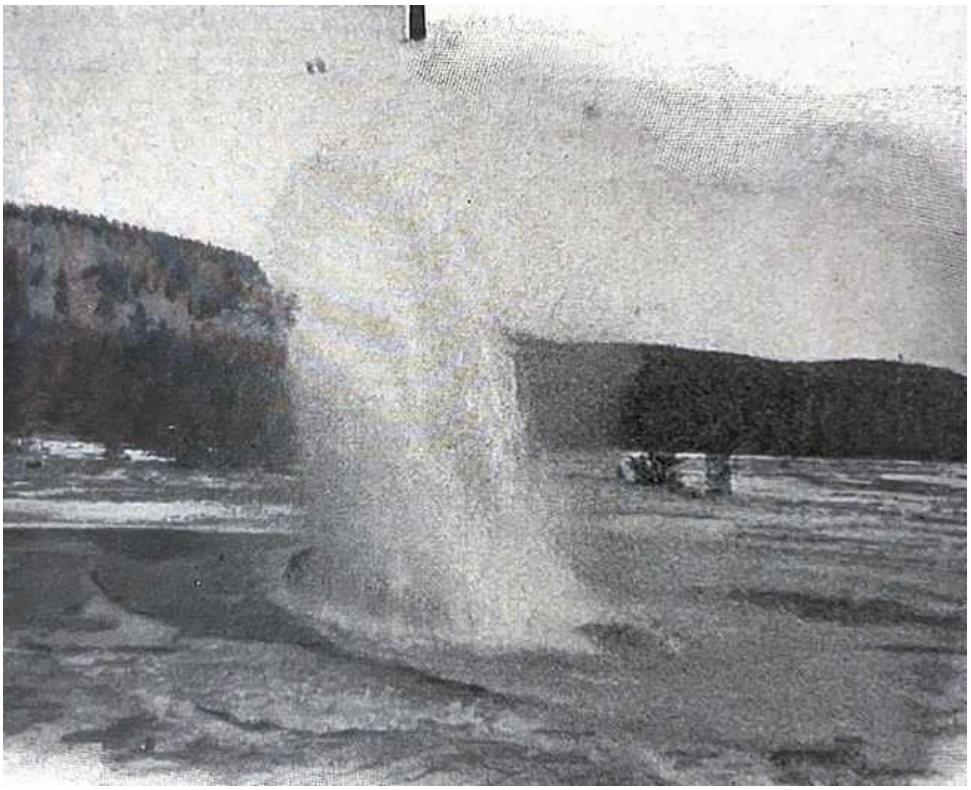
Les merveilles de cette région prodigieuse, dont la superficie égale celle des cantons de Berne, de Fribourg, de Soleure et du Valais réunis, sont uniques en leur genre. C'est une contrée coupée de gorges profondes, très montagneuse, possédant tout un système de volcans sous forme de geysers. Ces sources bouillantes, qui suppriment autour d'elles la vie végétale et forment de multiples combinaisons chimiques ont modifié l'aspect du sol et de ce qui le couvre, en créant des apparences, des couleurs et des formes absolument extraordinaires. Les geysers, les sources bouillantes, les terrasses naturelles, couches refroidies de matières en ébullition, les roches obsidiennes, les arbres pétrifiés, les collines de soufre, les coulées de lave ne se comptent pas. Mais en même temps les sites pittoresques, les torrents, les cascades, les lacs, les gorges sauvages, les vallées verdoyantes, les pics audacieux, les paysages grandioses abondent. Le centre du parc est une large vallée volcanique d'une altitude moyenne de 2400 mètres. Les chaînes de montagnes environnantes qui se rattachent au groupe principal des Montagnes Rocheuses, atteignent une hauteur de 3000 à 3500 mètres.

La première découverte du Yellowstone eut lieu en 1810 ; elle passa inaperçue. En 1842, le journal mormon, *The Wasp*, en publia une description qui fut considérée comme un conte de fées.

Entre temps nous étions arrivés à Cinnabar. Le chemin de fer s'arrête ici, et un omnibus conduit les voyageurs par un chemin raboteux et escarpé à la première station où l'on passe la nuit, l'hôtel Mammoth Hot Springs. La maison est neuve et confortablement organisée. Dans tous les hôtels du Yellowstone on paie quatre dollars par jour. Non loin d'ici s'élève le fort Yellowstone, quartier militaire des soldats chargés de la surveillance du Parc.

Le soir même de notre arrivée, nous grimpâmes, accompagnés d'un guide, sur les terrasses les plus rapprochées. Formées par les alluvions des sources chaudes – on en trouve ici plus de cinquante – ces plates-formes s'échelonnent jusqu'à une hauteur de 300 mètres et se déploient sur une égale largeur. Depuis que les fameuses terrasses de la Nouvelle-Zélande ont été détruites, celles de Yellowstone sont les seules qui existent. Comment les dépeindre ? On ne peut le faire mieux qu'en les comparant à des cascades pétrifiées ou congelées. Du reste le phénomène qui les a formées continue. Chacune des vasques dans lesquelles s'écoule le trop-plein des bassins supérieurs est remplie d'une eau bleue comme du saphir, dans laquelle ondoient de longs filaments verts, jaunes, rouges, bruns, blancs. Ce sont des converses, espèce d'algues qui se plaît dans ces eaux chaudes. L'eau qui glisse le long des parois d'albâtre les nuance graduellement de toute la gamme des jaunes, depuis la teinte d'or la plus claire jusqu'à celle de l'orange foncé. Les vapeurs de soufre qui flottent au-dessus ajoutent encore à la magie de cette succession de fontaines somptueuses. La température des

sources varie entre 20 et 100°centigrades. Saturées de substances minérales, elles tiennent encore d'autres couleurs en réserve. Les tons de la plus riche palette, le vert, le rose-saumon, le rouge, le brun-clair, l'ocre foncé, rivalisent de finesse et de brillant avec l'azur transparent de l'eau et la blancheur nacrée des marches du gigantesque escalier.



Ce jour-là, nous vîmes aussi des geysers en miniature, puis un lac bleu dont on ne connaît pas l'écoulement et dont la température reste constante en été et en hiver. La *Cuisine du diable* est une étroite crevasse dans laquelle on peut se faufiler en descendant une échelle. Je laissai ce plaisir aux amateurs et m'amusai à les regarder sortir en s'ébrouant, se secouant, échauffés et haletants. Ils n'avaient vu que de la vapeur et s'étaient empressés de quitter cette antichambre de l'enfer.

Dans la même région, un groupe de troncs blancs comme la neige, présente un aspect fantastique. Tués par un geyser qui, il y a deux ans, a jailli dans leur voisinage, ces

arbres, pareils à des fantômes, semblent menacer le ciel de leurs bras décharnés. Leur présence atteste les fréquents déplacements des sources chaudes ; car ils n'auraient pu prendre naissance au sein même des substances destructives.

Fatigués et accablés par la chaleur, nous rentrâmes à l'hôtel. J'avais grand besoin de repos ; mais le moyen de goûter un sommeil réparateur lorsque les gens de la maison, des nègres du plus beau noir, se sont mis en tête d'organiser en l'honneur de leur hôtes une représentation comique. Ils exécutèrent, en s'accompagnant sur le *banjo* – espèce de guitare – le *cake-walk*, danse grotesque qui provoque un fou-rire inextinguible. Rien de plus drôle que ces noirs, dames et messieurs, vêtus avec une élégance exagérée de costumes à la dernière mode aux couleurs criardes. Je m'en étais déjà amusée à New-York.

Le lendemain, plusieurs voitures à quatre chevaux nous attendaient de bonne heure devant l'hôtel. Nous y prenons place par groupes de six ou huit. Pendant les cinq jours que dura le trajet, nous restâmes dans le même équipage traîné par les quatre mêmes chevaux ; ces animaux sans être menés avec le fouet, font allègrement les courses les plus difficiles. Ce n'est pas peu dire, car les chemins sont souvent mauvais et raides à époumoner les plus robustes bêtes.

Outre deux messieurs et moi, il y avait dans notre voiture trois dames appartenant à la classe des Américaines qui prennent la vie du bon côté. Elles ont laissé leurs maris malades à la maison, et sont décidées malgré cela – ou plutôt à cause de cela ! – à bien s'amuser, *to have a good time*, comme elles disent. Elles riaient, caquetaient et flirtaient à n'en plus finir. Je n'eus du reste pas à m'en plaindre, car elles se montrèrent aimables et complaisantes à mon égard.



Nous fîmes, le premier jour, huit heures de voiture. Une pente assez raide nous conduisit dans une région sombre et sauvage entourée de rochers, qu'on appelle Hoodoos. Je n'ai pu savoir d'où vient ce nom, ni à quel travail de génies souterrains cette lugubre enceinte doit son origine. Comme contraste, tout à côté, la *Porte d'or*, défilé de roches hardies couvertes d'une mousse jaune. Une cascade se précipite dans la vallée. Cette *porte* s'ouvre sur une ravissante prairie émaillée de fleurs entourée d'une ceinture de montagnes neigeuses. La plus belle est le *Pic électrique*, d'une altitude de 3370 mètres, dont le sommet offre, paraît-il, au moment d'un orage, un spectacle merveilleux. Nous vîmes de nombreux cygnes et plusieurs colonies de castors ; l'habitation de ces intéressants animaux consiste en un nid construit sans beaucoup d'art avec des branches sèches. Puis vinrent de nouvelles étendues d'eau, le *Lac Minéral* et la *Poêle à frire*. Des iris jaunes se balancent dans leurs ondes. Notre arrivée

trouble la quiétude des oiseaux aquatiques qui s'envolent avec des cris perçants.

Nous pouvions bien avoir fait cinq heures de route, lorsque notre voiture s'arrêta devant une tente d'où sortit un homme qui parlait avec volubilité. C'était l'aubergiste Laurence Matthew, ou, plus familièrement Laurie, un Irlandais des plus excentriques. Le repas qu'il nous servit était également fort original. Heureusement que d'excellents gâteaux qui terminèrent l'agape sauvèrent la situation en même temps que la réputation de Laurie. Le brave homme, aussi doux que sa pâtisserie, est affligé d'une femme plus acide que le vinaigre.

Laurie prit congé de nous en nous recommandant de ne pas l'oublier dans nos dernières volontés.

Nous continuons à pied notre chemin pour aller voir une série de geysers. La blanche couche de geyserite sur laquelle nous marchons porte le nom de celui qui l'a découverte, Norris Geyser Basin. Partout des arbres dénudés, immenses squelettes aux ossements blanchis, avertissent le voyageur que ce sol perfide tue la vie dans son germe. Notre guide avance prudemment ; on aurait vite fait de mettre le pied dans une fissure, d'où on le retirerait affreusement brûlé. Tout autour de nous, pareils à des fusées, des jets s'élèvent en sifflant, des sources chaudes jaillissent ; les superbes geysers lancent en une trombe puissante leurs flots d'eau et de vapeur ; l'eau bouillonne et crépite, les tourbillons de fumée de soufre, se déroulent en mugissant. À chaque instant, de sourdes détonations ébranlent le sol. On se croirait dans quelque antre de cyclopes. Ici encore, la nature a prodigué ses plus brillantes couleurs ; le moindre étang, la plus petite flaque s'irise de mille reflets. Les rayons du soleil qui prêtent

les couleurs éblouissantes de l'arc-en-ciel aussi bien à l'eau bleue transparente qu'aux buées opaques les fait resplendir d'un éclat féerique. Chaque geyser porte un nom : le Black Growler, le Congress, le Monarch, etc.

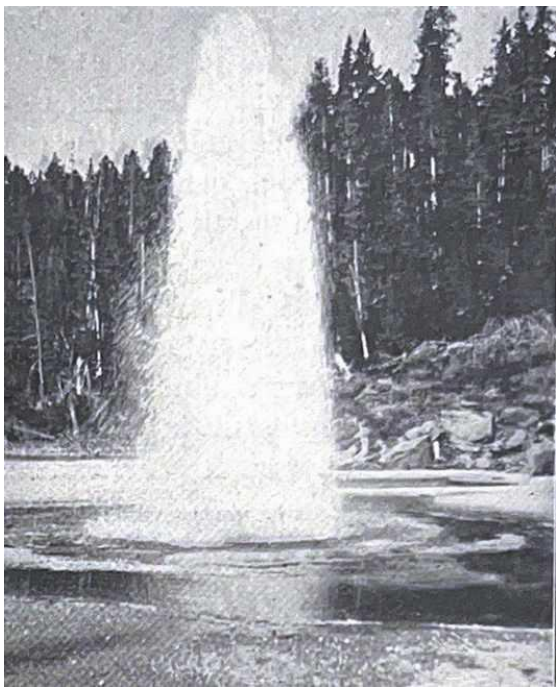
Nous remontons dans les voitures que nous avions abandonnées au bord du chemin, et continuons notre route à travers une forêt magnifique où mes yeux se délectent à la vue des animaux qui se promènent tranquillement sous les épais ombrages. Des troupeaux d'élans nous examinent de leurs grands yeux humides et confiants ; de mignonnes petites bêtes à queue relevée en panache comme celle des écureuils, au pelage fauve strié de bandes noires – ce sont des tamias – traversent la route par bandes. Des marmottes, que notre vue ne met pas en fuite, se chauffent paisiblement sur des blocs de rochers. Que cette forêt non profanée par la main de l'homme a de charme en sa fraîcheur inculte et primitive ! Les buissons et les arbres morts y ont formé des fouillis inextricables parmi les pins blancs, les sapins, les cèdres rouges, les platanes nains, les peupliers argentés et les saules, qui poussent spontanément et pêle-mêle.

Au sortir des bois la route longe les rivières Gibbon et Fire-hole. Les sites pittoresques se succèdent sans interruption ; toutefois je fus heureuse d'arriver à l'hôtel de Fountain Geyser, dernière station de notre deuxième journée. Nous y trouvâmes des gîtes agréables. Point de serviteurs nègres, mais de jeunes *ladies* américaines d'une serviabilité quelque peu protectrice.

Le dîner fini, nous nous acheminons du côté de la *Fontaine*, grand geyser qui nous fit le plaisir de s'élancer dans l'air en notre honneur. Ces sources brûlantes qui jaillissent des profondeurs de la terre sont, comme on le sait, intermit-

tentes. Les unes déploient leur gerbe d'eau à intervalles réguliers et rapprochés, les autres rarement et capricieusement. La durée du phénomène est plus ou moins longue. Le *Géant*, par exemple, soutient sa colonne liquide pendant trois heures environ, tandis que les éruptions de la *Géante*, de *la Ruche*, de *l'Éventail*, de la *Grotte*, du *Splendide* et de tant d'autres que je n'ai pas vues, ne durent que quinze à vingt minutes.





Les *pots à couleur*, que les Américains appellent aussi *mudpuffs*, furent plus gracieux que la *Fontaine ;* ce sont de petites buttes, ou mieux, des cratères en miniature, qui déversent une boue rose, verte, jaune ou blanche. Ce limon a servi à crépir les murs de l'hôtel. Dans chacun de ces trous, la masse bourbeuse gargouille, bouillonne, siffle, lance des bulles, qui forment sur le sol comme une végétation fantastique. Au bout d'un instant, toutes ces formations bizarres, fleurs multicolores, têtes de serpents, retombent dans le cratère. Spectacle merveilleux et incompréhensible que l'on voudrait suivre pendant des heures !

Le trajet du lendemain ne fut que de 14 kilomètres. Nous arrivâmes au bassin supérieur des geysers où, l'hôtel ayant brûlé, des tentes avaient été dressées pour héberger les touristes. C'est un superbe emplacement entouré de forêts, et plus riche encore en phénomènes que la contrée que nous venons de parcourir. 26 geysers et plus de 400 sources chaudes y sont en activité. La terre ébranlée par de fréquentes secousses, frémit sous les pieds et résonne de coups sourds. La couche uniforme d'un gris argenté qui la recouvre est interrompue par les cônes blancs des geysers éteints et par de petites buttes où les sources chaudes s'épanchent. Pareils à des suaires, des nuages de vapeur se traînent au-dessus de ce paysage étrange ; l'air est lourd, saturé d'émanations sulfureuses. Une belle ligne de collines boisées, s'étendant du sud-est au nord-est, encadre ce tableau prodigieux devant lequel, au premier moment, je me crus le jouet d'un mirage ou de quelque rêve fantastique. Du côté du sud, des conifères profilent leurs hautes silhouettes sur le ciel clair.

Non loin des tentes se trouve un geyser bien connu et très populaire, le *Vieux Fidèle* (Old Faithful), qui doit son nom

à la régularité avec laquelle il fonctionne. Toutes les 63 minutes, exactement, nuit et jour, se produit une éruption ; je n'en observai pas moins de cinq. Son cratère, en forme de parallélogramme, couronne une butte d'environ quatre mètres de hauteur, formée par des dépôts calcaires ; cette butte est formée par de petites vasques superposées, dont les parois ont, sous l'eau aussi pure que du cristal, des étincellements de pierres précieuses et sont bordées d'un collier de perles.

L'éruption du *Vieux Fidèle* s'annonce par quelques jets de courte durée, mais très forts. Tout à coup la colonne d'eau bouillante jaillit à une hauteur de quarante mètres. Pendant trois minutes le geyser lance sa gerbe colossale, puis retombe tout d'une pièce dans son cratère apaisé.

Je ne vis malheureusement pas en activité le plus grand des geysers, le *Géant ;* son jet à 45 mètres de hauteur et dure trois heures. Le grondement du cratère nous fit espérer une éruption qui ne se produisit point.

Nous observâmes encore d'autres phénomènes éruptifs de toutes formes et de toutes grandeurs ; nous entreprîmes une longue promenade en voiture pour aller voir des sources bouillantes et des *pools*, flaques d'eau limpides, aux reflets colorés comme des gorges de pigeon ; mais le *Old Faithful* m'attirait par-dessus tout ; irrésistiblement je revenais contempler cette masse liquide et nébuleuse qui, sous les rayons de la lune, offre un spectacle d'une inoubliable beauté.

Au-delà du domaine des exhalaisons de soufre, prospère une superbe végétation ; je vis des gentianes jaunes de la forme et de la grandeur des nôtres ; de mignonnes petites fleurs jaunes, à cinq pétales, dont je n'ai pu trouver le nom botanique, que les Américains appellent *dog tooth violet* (vio-

lette dent de chien) ; des lupins d'un bleu d'azur, des dauphinelles ou pieds-d'alouette, des immortelles, de petits asters, des soucis et une fleur d'un rouge ardent qui m'était inconnue. Les Américains l'appellent *paint brush ;* je la retrouvai fréquemment dans les montagnes de la Californie.

Je passai la nuit à grelotter. Dans ces régions élevées, des nuits très froides succèdent souvent aux journées brûlantes. Chacune des tentes hébergeait six personnes qu'isolait un simple rideau. Comme j'avais annoncé à mes compagnons de gîte qu'il se trouvait un ronfleur parmi nous, la gaîté fut grande lorsque, au bout d'un moment, les premiers sons d'une musique peu harmonieuse se firent entendre ; on étouffa d'abord les rires, puis peu à peu ils gagnèrent tout le monde et finirent par réveiller la malencontreuse basse. Il n'était pas question de dormir dans ces conditions. Le matin, en me levant, je constatai qu'une couche de glace recouvrait l'eau de ma cuvette.

On partit de bonne heure ce jour-là. Huit heures durant, nos pauvres chevaux nous traînèrent sur de mauvais chemins abrupts. Peu avant d'arriver à la première station, Thumb, on jouit, du haut d'une colline, d'une vue superbe sur le lac de Yellowstone qui étale à nos pieds sa nappe transparente dans laquelle se mirent les arbres de la forêt qui l'entoure. À l'arrière-plan, les sommets neigeux des Absaroka. Ce paysage me fait penser au lac de Neuchâtel, avec quelque chose en plus, la poésie agreste – dans toute son exquise fraîcheur – des lieux indemnes d'entreprises humaines. Car ici il n'y a pas trace d'habitation. Tout est paisible ; les puissances souterraines mêmes sont endormies. Le lac Yellowstone, situé à 2263 mètres au-dessus de la mer, a deux fois la grandeur du Léman. C'est certainement la plus grande étendue d'eau de l'Amérique à pareille altitude. De nom-

breuses îles émergent de sa surface unie, troublée ci et là par les sources thermales, alcalines ou sulfureuses qui sourdent dans le lit même du lac. Malgré cela, l'eau reste froide en toute saison ; sa température ne dépasse jamais 15°centigrades ; il s'y développe une riche végétation marine. Le sable de la rive est composé presque uniquement de fragments d'obsidienne et de petits cristaux qu'on appelle diamants de Californie.

Après un mauvais déjeuner, pris dans une tente, nous descendîmes au bord du lac. À quelques pas de la rive, un cône de geyser s'élève au-dessus de l'eau. Y arriver, pêcher une truite – elles pullulent dans le lac de Yellowstone – la plonger dans l'eau bouillante du cratère, l'en retirer cuite et la manger est l'affaire de quelques minutes. Ne désespérons pas de découvrir un jour le pays où les cailles vous tombent plumées et rôties dans la bouche !

Les voitures nous conduisent par un chemin très pittoresque, qui longe la nappe miroitante, à l'hôtel du lac. De vastes étendues de forêt ont été détruites par le feu. Rien de plus lugubre que ces tronçons noircis, à la place de beaux arbres feuillus, dont la sève est à jamais tarie. Dans un des troncs calcinés, un couple de pygargues, espèce d'aigle des régions septentrionales, a établi son aire.

L'hôtel est situé dans une contrée sablonneuse. Notre unique distraction était de nous livrer à la pêche à la ligne, le seul sport permis dans le Parc National. Chaque coup de hameçon ramène une truite ; cela fait mal de voir tous ces pauvres poissons massacrés en pure perte ; car les hôtels en regorgent et la vente est interdite. La truite du lac Yellowstone (salmo myhiss) appartient à une espèce endémique très joliment tachetée.

Le 28 juin nous allâmes contempler un volcan de boue. Cette éruption de vase nauséabonde est aussi désagréable à la vue qu'à l'odorat. Un cratère d'une profondeur de six mètres déverse continuellement, par saccades plus ou moins fortes, sa masse visqueuse d'un gris de plomb.

Après un spectacle aussi peu attrayant, on ressent un véritable bien-être en arrivant à Hayden Valley, ravissante vallée, la plus belle du Yellowstone, qui forme avec l'étape précédente le contraste le plus complet. Son nom immortalise le souvenir du docteur F.-V. Hayden, géologue distingué qui, le premier, eut l'idée de faire de cette région merveilleuse un parc national.

Laissant nos voitures nous descendons, par un sentier escarpé, jusqu'aux cascades du Yellowstone. Cette rivière sort du lac à son extrémité septentrionale et se jette dans le canyon par une succession de chutes grandioses. La vue d'ensemble dont j'ai joui depuis l'hôtel Canyon est incomparablement belle.

Il faut, pour arriver aux principaux points de vue, Point Lookout et Inspiration Point, longer la cluse ou le Yellowstone a creusé son lit. Nous allâmes nous poster d'abord sur les roches surplombantes de Lookout. À notre droite, le torrent sauvage fait un saut impétueux et gigantesque de 120 mètres, entre les parois perpendiculaires de la gorge. Sa nappe, unie et brillante comme une plaque d'argent, se transforme dans l'abîme, où elle tombe de tout son poids, en une masse furieuse qui roule ses eaux écumantes à travers le sombre canyon. On croit entendre – chose impossible cependant à cause de la distance – le mugissement des flots tumultueux qui se livrent, là au fond, un combat acharné. Ayant jeté une pierre dans l'abîme, ce n'est qu'au bout de

plusieurs secondes que je perçus le choc sourd du caillou rebondissant sur les roches.

Ici encore nous sommes dans le domaine des sources thermales. L'action érosive de leurs eaux et le long travail de la nature ont modifié l'aspect des parois vertigineuses du canyon, en y créant toute une architecture fantastique. On y voit des châteaux du Moyen Âge, des tours crénelées, des ruines de cathédrales, des cônes bizarres, des pyramides. Et les couleurs ! Toute la gorge resplendit du jaune le plus éclatant, depuis l'or clair jusqu'à l'ocre foncé. Certaines corniches sont rouges comme si l'on y avait répandu du sang, tandis qu'à côté les anfractuosités des rochers remplies d'une fine poussière blanche, semblent enveloppées d'un suaire. Plus bas, une mousse foncée s'est accrochée aux saillies des roches. Sur les arêtes, des pins détachent dans le ciel clair leurs gracieuses silhouettes. Cette végétation sombre fait ressortir plus vigoureusement la coloration étrange des gorges. Quels sont les habitants de cette admirable et sauvage contrée ? Le roi des oiseaux a élu domicile dans cette somptueuse demeure ; en ce moment il décrit des cercles majestueux pour se rapprocher de son aire, construite sur une crête audacieuse. À l'aide de jumelles, je plonge dans le nid ; je puis voir la femelle quitter ses œufs et, s'élevant dans les airs avec son compagnon, voler du côté du soleil couchant. Pendant leur absence, aucune main barbare ne touchera à la progéniture des aigles ; aucune balle ne frappera les fiers animaux. Ils sont ici dans leur royaume ; ils y règnent en souverains.

Les ours jouissent des mêmes privilèges. Je vois d'ici mes lecteurs secouer la tête à l'ouïe de l'incident que je vais narrer et s'écrier : « À beau mentir qui vient de loin ». Le premier jour déjà on nous avait raconté toutes sortes d'his-

toires à propos des ours grizzly du Parc National et de leur familiarité. L'ours gris (ursus horribilis) appartient à l'espèce la plus grande et la plus féroce. Malgré cette réputation effrayante, on prétendait qu'il se laissait photographier ; un mauvais plaisant affirmait même qu'en hiver on faisait coucher ces animaux dans l'hôtel. À dîner, quelques-uns de mes compagnons de voyage dirent qu'ils avaient rencontré dans la forêt un ours devant lequel ils s'étaient enfuis épouvantés. Comme cette histoire me laissait incrédule, on m'engagea à me rendre, entre huit heures et demie et neuf heures, sur un monticule situé derrière l'hôtel. J'y fus à l'heure dite et, blottie dans un buisson de sauge, j'attendis. Il y avait, au pied de mon observatoire, un fossé rempli de boîtes de conserves vides et de débris de cuisine. C'est là que, chaque soir, les ours viennent chercher un supplément de pâture. Je scrutais l'horizon depuis longtemps ; lasse d'attendre, j'allais rentrer bredouille, lorsque, tout à coup, je vis quelque chose remuer sur la colline voisine et, l'un après l'autre, trois grands ours sortirent du fourré. À la clarté de la lune, ils me parurent immenses. Sans regarder ni à droite ni à gauche, ils s'avançaient de mon côté ; bientôt j'entendis le cliquetis des boîtes en fer-blanc, parmi lesquelles les énormes fauves furetaient avec avidité. Un instant après, un ours plus petit fit son apparition et, tandis que les trois premiers s'en allaient rassasiés, trois oursons arrivèrent encore. Les énormes bêtes, au pelage brun-gris, poussèrent ensemble un grognement, ce qui est sans doute leur manière de se saluer. Ils ne m'avaient pas aperçue dans le buisson où j'étais couchée, haletante. La nuit était venue ; une épouvante irraisonnée, plus forte que ma volonté, s'empara de moi et, comme poursuivie par des furies, je m'enfuis vers l'hôtel.

J'y trouvai un compatriote qui ayant lu mon nom dans le livre des étrangers s'était informé de moi. Arrivé très jeune

dans l'Indianapolis, il avait oublié l'allemand suisse, mais non point la vieille patrie. Malgré l'heure avancée, nous fîmes ensemble une promenade du côté de la gorge. Les rayons de la lune donnaient aux roches un éclat féerique et, dans les fissures, la fine poussière blanche semblait parsemée de mille diamants, comme la neige sous le soleil. Tout était calme, tout dormait dans la sauvage région.

Le lendemain, je vis encore le soleil se lever au-dessus du Grand Cañon ; puis nous regagnâmes, par le plus court chemin, Mammoth Hot Springs et Cinnabar. Jetant un dernier regard derrière moi au moment de franchir le seuil du parc, je crus quitter le pays des rêves.

Chapitre 4

Chez les Mormons

Butte. Arrivée à Sait Lake City. Brigham Young. Le Grand Temple. Le Tabernacle. Profession de foi des Mormons. Joseph Smith, fondateur de la secte. Sa mort. Polygamie de Brigham Young. Son procès avec une de ses femmes. Manifeste contre la polygamie. Édifices publics. Tombeau de Brigham Young. Saltair. Un bain dans le Grand lac salé. À travers la Sierra Nevada. Arrivée en Californie.

Ce n'est pas sans un brin de mélancolie que je pris congé des quatre compagnons qui, pendant quelques jours, avaient partagé avec moi les impressions extraordinaires d'un voyage à travers une contrée qui tient du prodige.

Ma prochaine étape devait être Butte, la capitale du Montana. Il ne me semblait pas avoir quitté la terre des merveilles, lorsque j'arrivai dans la région des Big Belt Mountains – ramification des Montagnes Rocheuses. La voie ferrée qui se hasarde jusqu'à 1700 mètres d'altitude, est une entreprise des plus téméraires. Jetés sur les abîmes, des ponts en bois rivalisent d'audace avec les gorges étroites où le train, suspendu au flanc de la montagne, s'élève comme s'il voulait escalader les pics inaccessibles. Plus d'une fois, en voyant à un détour du chemin, surgir un de ces ouvrages de l'art technique américain qui défient toute notion d'équilibre et de sécurité, je doutai que nous puissions passer sans que le pont, ébranlé sous le poids du convoi, ne s'effondrât dans le

gouffre. Mais sans même ralentir sa marche, la locomotive continue sa course vertigineuse vers Butte.

Fondée en 1864, Butte est la plus grande ville du Montana ; sa population s'élève déjà à 50 000 habitants. Elle me fit une impression désagréable et triste. Encore étais-je condamnée à y passer plusieurs heures ! Elle doit son nom aux monticules de granit, riches en minerai d'or, d'argent et de cuivre, qui l'entourent. La production du cuivre surtout est énorme. Lorsque, à la poste, je voulus payer un timbre de deux cents avec une pièce rouge, on me dit dédaigneusement : « Gardez votre monnaie, le cuivre n'a pour nous aucune valeur. »

J'ai regretté plus tard de n'avoir fait aucune tentative pour visiter une mine. Comme le jour de mon arrivée à Butte était un dimanche, j'avais supposé que le travail chômait ; j'appris dans la suite que, nuit et jour, sans interruption, les jours fériés comme les autres, on poursuit la conquête acharnée du précieux métal.

C'est à Butte que se trouve la grande mine de cuivre et d'argent d'Anaconda, qui fut vendue, en 1898, 45 000 000 de dollars.

Le soir, je roulais du côté d'Odgen et de Salt Lake City. À mon réveil, le soleil éclairait ma couchette de ses premiers rayons ; cela me parut d'heureux augure pour mon voyage. Je dus changer de train à Ogden, d'où se détache un embranchement de la ligne principale qui conduit à la *Cité des saints des derniers jours*, ainsi que les Mormons ont baptisé la ville dont le nom géographique est Salt Lake City.

Des villages prospères, des jardins et des vergers florissants, de luxuriantes prairies, des champs fertiles, défilent

sous mes yeux. C'est bien la contrée dont l'armoirie porte comme emblème l'abeille diligente. L'Utah est une des régions les plus isolées de l'Amérique du Nord. Enfermé dans une ceinture de montagnes et de hauts plateaux qui empêchent l'écoulement des eaux du côté de la mer, ce nom de Grand Bassin, qui lui fut donné à l'origine, correspond parfaitement à cette configuration.

L'hôtel où je descendis, maison neuve très grande et très élégante, dissipa tous mes préjugés sur le régime des Mormons. C'est un des meilleurs, des plus confortables que j'aie rencontrés en Amérique. Il contient 300 chambres et se prétend *garanti contre le feu*. Dans un pays où les hôtels flambent comme des boîtes d'allumettes cet avis, qui figure en tête des prospectus, ne manque pas d'être apprécié à sa juste valeur. Presque partout où j'ai logé dans le Nouveau Monde, on lit sur la porte des chambres : *Issue en cas d'incendie*. À ce sujet, mon compagnon de voyage du Yellowstone, le Viennois et moi différions d'opinion : tandis que cette inscription m'inspirait une sorte de sécurité, elle n'éveillait au contraire chez lui qu'une appréhension pénible.

Salt Lake City est une belle ville très propre. On respire la salubrité et l'aisance dans ses larges rues bien entretenues, qui se coupent à angle droit comme celles de toutes les villes du Nouveau Monde. M'étant éloignée du centre, j'arrivai bientôt dans des allées ombragées arrosées par de limpides ruisseaux et bordées de maisons nichées dans la verdure. À l'est s'étend la chaîne dénudée des monts Wahsatch qui, avant l'arrivée des Mormons et de leur chef Brigham Young, en 1847, dominaient une plaine aussi aride que leurs sommets.

Il va de soi que je commençai par chercher les traces de cet étonnant Brigham Young qui, en sa qualité de gouverneur de l'Utah, jouissait du prestige d'un roi, et devant lequel on tremblait à Washington, dans les sphères gouvernementales. Il était le souverain en même temps que le pontife des Mormons, leur législateur, leur juge suprême et infaillible. Tout ce qu'il entreprenait réussissait ; jamais sa sagesse ne fut prise en défaut. Non seulement Salt Lake City, mais l'Utah entier doivent leur prospérité à Brigham Young qui, tout en prêchant la morale à ses disciples, leur enseignait ce qui peut être utile dans la vie de chaque jour et leur donnait des conseils pratiques sur la manière de pousser la culture jusqu'au plus haut degré de production. C'est grâce à la canalisation et au système d'irrigation très habile qu'il introduisit, que l'ancien désert a été transformé en une contrée admirablement cultivée et prospère.

La ville doit ses principales constructions à Brigham Young ; cependant la plus remarquable, le grand temple, dont il posa la première pierre en 1853, ne fut achevé qu'après sa mort. Cet édifice en granit, qui n'a pas son pareil en richesse et en splendeur, a coûté quarante années de travail. Il s'élève fièrement, flanqué de six tours, trois à l'ouest, trois à l'est. La plus haute, à la façade occidentale, est couronnée d'un génie doré, de trois mètres et demi de hauteur, qui souffle dans une trompette. C'est l'ange Maroni, dont j'aurai l'occasion de parler plus loin. L'intérieur de ce temple, qui a coûté 4 000 000 de dollars, est, dit-on, d'une magnificence qui dépasse tout ce qu'on peut se représenter ; mais l'entrée en est rigoureusement interdite aux *païens* ou *gentils*, ainsi que les Mormons appellent ceux qui ne pensent pas comme eux. Rien ne serait plus facile que de se glisser dans les rangs des fidèles, le dimanche. Malheureusement, mon séjour à Salt Lake City tombait sur un lundi. Du reste, je

n'eus pas l'occasion d'observer quoi que ce soit de particulier, ni dans le genre de vie, ni dans la manière d'être de ces saints d'une nouvelle espèce. Ce sont des gens comme on en voit partout en Amérique, bien mis, aimables, polis, ne se distinguant en rien du reste des humains, du moins extérieurement. En revanche une chose qui n'a pas son pareil au monde, c'est le *Tabernacle*, édifice vieux et laid, auquel aboutissent de nombreuses allées plantées d'arbres. De partout l'on aperçoit l'énorme toiture cintrée, en bois, dont l'aspect rappelle une tortue géante étendue dans la verdure. En m'en approchant et l'examinant avec attention, je vis que cette immense voûte, supportée par de robustes piliers de molasse, couvre une surface où 12 000 saints des derniers jours peuvent prendre place. Le dimanche, un des plus grands orgues du monde remplit le Tabernacle de ses sons puissants et accompagne un chœur que l'on dit parfait. Je ne pus malheureusement constater l'acoustique merveilleuse de l'édifice que par le son de ma propre voix.

Un guide m'offre une carte, imprimée en rouge, renfermant le credo des Mormons. Il contient treize paragraphes, dont je transcris les suivants pour mes lecteurs.

1°Nous croyons en Dieu, le Père éternel, en son fils Jésus-Christ et au Saint-Esprit.

6°Nous croyons à l'organisation de l'Église telle qu'elle existait à l'origine ; nous croyons aux apôtres, aux prophètes, aux pasteurs, aux maîtres, aux évangélistes.

7°Nous croyons au don des langues, aux prophéties, aux révélations, aux visions et aux guérisons miraculeuses.

8°Nous croyons que la Bible – pour autant que sa traduction est fidèle – et le livre des Mormons sont la parole de Dieu.

Ici j'interrompis ma lecture et demandai ce que c'était que le livre des Mormons. Il faut, pour le comprendre, remonter à l'origine de l'histoire du mormonisme.

Dans une forêt de Vermont, un garçon de 14 ans, Joseph Smith, eut des visions célestes qui l'éclairèrent sur l'état d'apostasie de la chrétienté et l'appelèrent à être le restaurateur de la véritable Église de Jésus-Christ. Dieu d'abord, puis le Christ, apparurent à ses yeux éblouis. Ils lui présentèrent des dogmes nouveaux, lui défendant d'adopter ou de conserver aucun de ceux qui existaient. Enfin un ange, du nom de Maroni, lui révéla l'existence de tables d'or sur lesquelles les nouvelles lois étaient gravées. Smith prétend, en effet, qu'il trouva, enfouies dans une colline près du village de Manchester, des tables de métal couvertes de hiéroglyphes, qu'il déchiffra avec l'aide de Dieu ; il put ainsi donner au monde la véritable foi. Telle est, d'après Smith, l'origine du livre des Mormons, dont voici un bref résumé :

Six cents ans avant Jésus-Christ une tribu israélite, les Néphites, partirent de Jérusalem sous la conduite de leur chef Léhi et émigrèrent en Amérique, dont ils peuplèrent certaines contrées. Après sa résurrection, le Christ apparut à ces descendants d'Abraham, leur annonçant l'Évangile qui complète l'enseignement des prophètes. Le dernier de ceux-ci, Maroni, l'ange gardien des tables d'or devint celui du nouveau temple. Son père, Mormon, guerrier distingué autant que fervent chrétien, avait terminé l'inscription de ces tables commencée bien des siècles avant lui.

Il y eut des gens pour croire à ces balivernes, que Joseph Smith avait puisées dans un roman écrit, en 1812, par un certain Spaulding, dont le manuscrit fut copié chez l'imprimeur par un compère de Smith. Les deux mystificateurs lui donnèrent le titre de livre des Mormons, et c'est sous ce nom que les adeptes de la nouvelle foi se firent connaître. Joseph Smith, qui avait fondé une Église sur cette grossière tromperie, ne tarda pas à grouper autour de lui un nombre considérable de disciples. Le prophète Joe, ainsi qu'il se faisait appeler, prêchait en public, et ses auditeurs l'adoraient comme un sauveur.



Inutile de dire que, dès le début, les persécutions commencèrent, acharnées et violentes. Les saints furent cruellement maltraités, traqués d'un territoire à l'autre. Après avoir fondé la ville de Far-West dans le Missouri, puis celle de Nauvoo, sur les bords du Mississippi, le prophète et son frère furent massacrés, en 1844, à Carthage, petite ville de l'Illinois, par la populace ameutée.

Le successeur de Joseph Smith, un peintre-vitrier du nom de Brigham Young, homme très habile et doué d'une volonté de fer, marcha sur les traces du prophète, spécialement en ce qui concerne la polygamie. Il le dépassa même

de beaucoup sur ce point, puisqu'il n'eut pas moins de 25 femmes, dont quatre étaient les veuves de son prédécesseur. Un procès en divorce que lui intenta la plus jeune de ses compagnes, jette un jour peu favorable sur la vie conjugale du chef des Mormons et permet de supposer qu'une femme devait s'armer de courage pour briguer l'honneur d'être l'épouse du prophète. Anne-Élise, Mrs. Young n° 19 suivant les uns, n° 15 suivant les autres, accusait son mari de laisser ses femmes dans le dénuement. Tandis que la favorite du moment habitait un palais, où elle vivait dans le luxe et l'abondance, le reste des épouses légitimes, réduites à la portion congrue, se morfondaient dans de misérables demeures, chacune ne recevant par mois que cinq livres de sucre, une livre de chandelles, un morceau de savon et une boîte d'allumettes. Malgré l'invraisemblance de ces assertions, Anne-Élise obtint gain de cause. Le prophète, condamné aux frais très élevés du procès, dut payer à la plaignante une rente annuelle de 500 dollars. Cette mésaventure conjugale ne semble pas l'avoir découragé ; quatre ans plus tard – il avait alors 77 ans – Brigham Young offrait à une vingt-sixième élue son cœur et sa main !

En adoptant le principe de la polygamie, Joseph Smith s'appuyait sur l'exemple des patriarches Abraham et Jacob, ainsi que sur Moïse. Cet état lui paraissait être la clef du royaume des cieux, le plus haut degré de la gloire céleste, puisque, d'après la loi divine, les liens formés sur la terre se continueront dans l'autre monde.

En 1882, le Congrès reprit la croisade contre la polygamie et les saints passèrent un mauvais moment, si mauvais que Wilford Woodruff, leur chef, dans un manifeste qu'il lança en 1890, proclama une nouvelle révélation du ciel : défense de prendre plus d'une femme à la fois. Les Mormons

obéirent ; l'immigration des gentils s'accrut dans de grandes proportions et, en 1896, le territoire d'Utah fut reçu, comme quarante-cinquième État, dans l'Union.

Le mormonisme est florissant. Il compte 330 000 adeptes répandus dans le monde entier. Cette Église a une organisation des plus compliquées. À la tête, trois grands prêtres, puis, en descendant l'échelle de la hiérarchie sacerdotale, douze apôtres, sept présidents, un patriarche, un évêque, des prêtres, des diacres, des lévites exerçant les différentes fonctions du ministère.

La lecture de la carte terminée, je constatai que je n'y avais trouvé rien d'extraordinaire ni de choquant ; la polygamie n'y est pas même mentionnée.

En voilà assez sur le mormonisme. Je continuai ma route, par une chaleur excessive, afin de visiter les différents monuments de la ville. D'abord l'ancienne résidence de Brigham Young, devant laquelle un lion en pierre fait bonne garde, puis, groupées autour du bâtiment principal, les annexes où habitaient ses femmes, ce qui me fait croire, puisque chacune d'elle avait sa demeure réservée, que les accusations de Mrs. Young n° 15 ou 19 n'étaient pas tout à fait fondées. Un peu plus loin, le Rucher (Beehive House), construction en briques surmontée d'un observatoire en forme de ruche d'abeilles. Tous ces édifices, comme d'autres que je trouvai sur mon chemin, ne sont rien moins qu'imposants. La Porte de l'Aigle est d'une architecture bizarre. Le tombeau de Brigham Young, ainsi que ceux de quelques-unes de ses femmes, n'ont rien de remarquable ; l'herbe y pousse librement. Ni fleurs, ni couronnes sur les sept pierres funéraires d'une très grande simplicité. Celle du *Prophète* seule est entourée d'une grille.

Peu à peu la chaleur était devenue si intolérable, que je fus obligée de me jeter dans un tram électrique pour regagner mon hôtel. Toute l'eau glacée que j'y bus n'ayant produit que peu d'effet, je résolus d'aller chercher la fraîcheur à Saltair, plage balnéaire située sur le Grand lac salé. Un petit chemin de fer, à wagons ouverts, y conduit. La brise vivifiante qui soufflait là-bas ne me fit pas regretter mon excursion.

La station de bains de Saltair, installée il y a quelques années par les Mormons, est le plus grand établissement de ce genre que j'aie jamais vu. Les pavillons, les galeries, les belvédères, forment un ensemble magnifique et luxueux. Il y a des salons de rafraîchissement, même une immense salle de danse où, malgré la chaleur, de jolies mormones et leurs cavaliers se trémoussent au son d'un grand orchestre. Les cabines ne font naturellement pas défaut. Quelques centaines de personnes s'ébattaient dans l'onde singulièrement transparente du grand lac ; réunies en petits groupes, des familles entières y nageaient. Inutile de dire que je voulus aussi savourer les délices d'un bain. Mais, ô surprise ! j'eus beau essayer de me tenir debout, mes pieds se relevaient d'eux-mêmes, attirés invinciblement à la surface de la nappe liquide. Forcée de renoncer à la position verticale, je me consolai en voyant les autres baigneurs lutter en vain pour conserver leur équilibre. Le corps humain surnage naturellement dans cette eau si chargée de sel qu'aucun poisson n'y peut vivre. On y trouve un seul crustacé, *l'artemia gracilis*. Mon plongeon ne tarda pas à me procurer des sensations cuisantes : je ressentais par tout le corps des picotements fort désagréables ; des croûtes de sel remplissaient mes oreilles, et mes cheveux s'entremêlaient de longs fils blancs.

Le Grand lac salé couvre une superficie de 5 620 kilomètres carrés ; sa profondeur varie entre quatre et sept mètres. Quoique trois grandes rivières – dont l'une, le Jourdain, arrose la *Palestine* des Montagnes Rocheuses – s'y jettent, il n'a point d'écoulement du côté de la mer ; l'évaporation le débarrasse de son trop-plein. La ligne de montagnes dénudées à l'arrière-plan, les roches abruptes qui émergent du lac dans lequel nulle végétation ne se reflète, donnent au paysage un charme étrange et saisissant. Lorsque le soleil couchant l'éclaire, le tableau devient d'une majesté si grandiose, si empoignante, qu'il reste à jamais gravé dans le souvenir. J'eus la chance de jouir de ce spectacle dans toute sa splendeur ; aussi est-ce très volontiers que je retourne par la pensée sur la plage de Saltair.

La nuit tombait lorsque je repris le chemin de la ville. Dans les voitures ouvertes du train, un vent frais jouait avec la coiffure poudrée à frimas des baigneurs. La campagne paraissait couverte de givre et brillait sous les derniers feux du couchant.

Le soir il y eut musique dans l'élégant hôtel Knutsford. La chaleur toujours intense, même pendant la nuit, me décida à partir le lendemain pour San-Francisco. Levée de bonne heure, je parcourus une fois encore la gentille cité, m'arrêtant devant les édifices publics de construction récente, la maison de ville, des églises luthérienne, suédoise, catholique, des chapelles baptiste et méthodiste. Comme on le voit, les Mormons tolèrent volontiers les païens chez eux. Une nouvelle université, une école des mines, un laboratoire de chimie, une école normale, un jardin d'enfants, offrent gratuitement à la population tous les moyens de s'instruire.

La capitale de l'Utah laisse vraiment l'impression d'une communauté vigoureuse et prospère.

De Salt Lake City à San-Francisco, 36 heures de chemin de fer. La première journée fut très chaude et peu intéressante ; nous traversions un désert poudreux, dont le sol est en grande partie recouvert de croûtes de sel. La seule végétation aperçue est une espèce de sauge qui croît en maigres buissons.

Le matin suivant, changement complet de décor ! La Sierra Nevada nous montre ses massifs déchirés. Il fait beau et frais. Un moment, je me crois de retour au pays. De vertes prairies, des torrents aux flots écumeux, des sapins, des montagnes se profilant à l'horizon, tout un paysage familier défile sous mes regards ravis. L'illusion est de courte durée ; car bientôt de hautes et massives barrières en planches viennent me fermer complètement la vue. Ces palissades, espèces de tunnels en bois destinées à retenir les neiges, s'étendent, avec quelques interruptions, sur une longueur de 61 kilomètres.

Tout à coup la ligne descend rapidement, et en un clin d'œil, comme dans un songe, nous atteignons El Dorado, le pays de l'or, la légendaire Californie.

Chapitre 5

La Californie

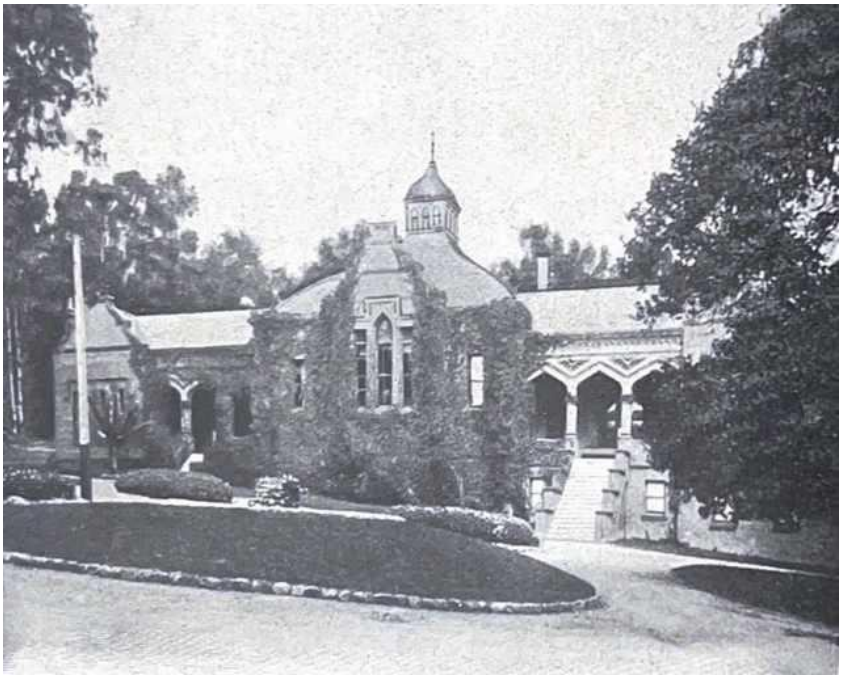
Oakland. L'université de Berkeley. Histoire de San-Francisco. Parc de Golden Gate. Cliffhouse Phoques. Cimetière de Laurel Hill. Le mont Tamalpais. Monterey. Hôtel Del Monte. Los Gatos. Vignes. Phylloxéra. Abondance de fruits. Colibris. Les grands arbres de Santa Cruz. Les forêts disparaissent. Ben Lomond. Excursion dans la vallée du Yosemite. Fatigues du voyage. Wawona. Inspiration Point. Découverte de la vallée du Yosemite. Les derniers Indiens. Flore de la vallée. Cascade du Yosemite. Glazier Point. Les arbres de Mariposa. Chirpmunks. Retour à Raymond. Incendie de forêt. Retour à San-Francisco. Réclames. Ville chinoise. Woman's Exchange.

Des coups de canon et des feux d'artifice m'accueillirent, le 3 juillet, à mon arrivée à la première station californienne. N'allez pas croire, au moins, que c'était en mon honneur ! On célébrait le 4 juillet, la grande fête nationale des États-Unis. À bord du *Kurfürst* déjà, des Américains m'avaient prévenue et conseillé de ne pas me mettre en route ce jour-là. Malgré cet avis je ne voulus pas manquer la manifestation patriotique, plaisir plutôt dangereux, où l'on risque sa peau, car, sans interruption, les coups de mortier partent et les fusées sifflent.

En Californie, comme ailleurs du reste, je fus accueillie par des compatriotes. Ils me firent voir Oakland, charmante ville, remarquable surtout par son exubérante végétation. Des chênes au feuillage toujours vert, des poivriers argentés qui me rappellent nos saules, donnent aux belles allées de la

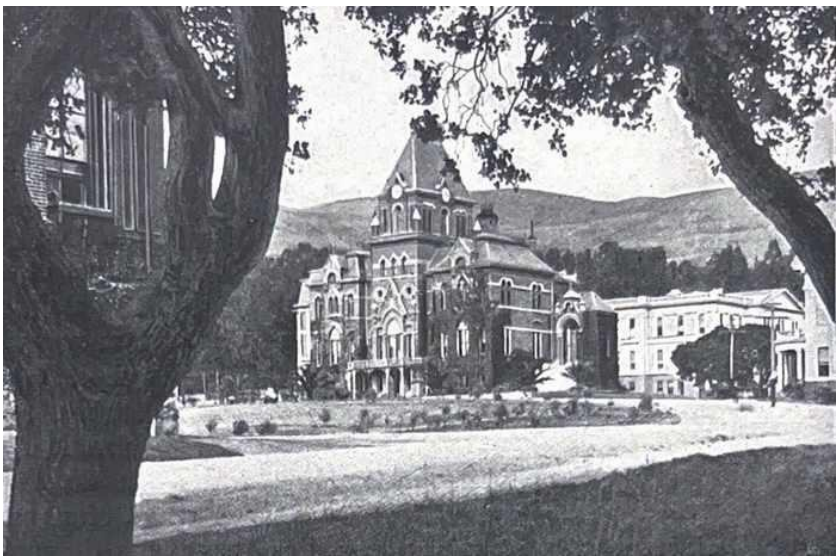
petite cité un ombrage bienfaisant. À toutes les maisons, au moindre pan de mur, le géranium-lierre accroche ses fleurs roses en si grand nombre, que l'effet en est féerique. Dans les jardins, les hauts palmiers balancent leurs gracieux panaches.

Oakland est plus ou moins considéré comme un faubourg de San-Francisco. Berkeley, la ville voisine, possède une partie de l'Université de l'État ; on y enseigne les lettres et les sciences. Les autres branches ont leurs professeurs à l'Université-mère de San-Francisco.



La haute école californienne, fondée en 1868, fréquentée par 2400 étudiants, dont un grand nombre du sexe féminin, donne la plupart de ses cours gratuitement. Ses revenus provenant de donations, s'élèvent à huit millions de dollars. Il y a des jardins remarquables par leur beauté et leur étendue, ainsi que des champs d'essai qui, au début, ont rendu de grands services aux *farmers*.

La bibliothèque, fort riche, renferme 70 000 volumes ; les musées et les laboratoires sont immenses.



D'Oakland, situé dans la baie de San-Francisco, un bac conduit en vingt minutes à la capitale de la Californie. Quelque grande que soit cette cité – elle compte environ un demi-million d'habitants – son histoire n'est pas longue.

En 1776, les Mexicains fondèrent, un peu au sud de la ville actuelle, la mission Dolorès, dont une église et un cimetière abandonné sont les derniers vestiges. 59 ans plus tard, ils construisirent, à trois mille à l'est, un petit village, Yerba Buena – nom espagnol de la menthe sauvage – que, lors de la conquête de la Californie, les Américains appelèrent San-Francisco, Frisco dans le langage populaire.

Lorsqu'en 1818 le premier gisement d'or fut découvert en Californie, dans un terrain appartenant à un Suisse, le capitaine Sutter, de Liestal[1], des milliers d'individus, attirés par

---

[1] Ce fut également un de nos compatriotes, Henri Lienhard, de Glaris, qui analysa les premières parcelles d'or. Il donne dans son livre, *Kalifornien unmittelbar vor und nach der Entdeckung des Goldes*, une description des plus intéressantes de la fièvre de l'or qui

le précieux métal, décidés à s'en emparer coûte que coûte, affluèrent de toutes parts. Le hameau s'accrut dans des proportions énormes, en même temps qu'il s'y développait une floraison épouvantable de vices et de passions criminelles. La métropole californienne a conservé jusqu'à présent le nom de *mauvaise ville* que lui donnèrent les autres États. Elle ne s'est d'ailleurs pas arrêtée dans son essor. Au contraire, grâce à sa position sur l'Océan pacifique, si favorable à son développement commercial et industriel, elle tend toujours plus à devenir la rivale de New-York. Dans l'Amérique cosmopolite, elle est peut-être la cité où les éléments les plus divers se fondent le mieux en une population ayant un caractère bien à elle. Toutes les nations européennes sont représentées ; on y trouve également de grandes colonies japonaises et mexicaines ainsi que 15 000 Chinois. Les langues que l'on entend le plus sont le français et l'espagnol. San-Francisco est située à l'extrémité septentrionale d'une longue presqu'île de 48 kilomètres qui sépare l'Océan pacifique de la baie de San-Francisco. Son port est un des plus grandioses du monde. Un rempart de hautes montagnes, les Coast Range, court du nord au sud, le long du littoral ; il n'est coupé que par un passage étroit, la Porte d'or (Golden Gate), dont Francis Drake fut le premier Européen qui en franchit le seuil.

Construites sur un terrain très accidenté, les maisons de San-Francisco s'étendent au bord de la mer et s'étagent sur les collines escarpées de la presqu'île. On se représente sans peine la somme de travail et l'argent qu'il fallut pour aplanir

---

s'empara de toutes les couches de la population après la première trouvaille, et de la corruption générale qui en fut la conséquence.

les montagnes, combler les fossés, rendre cultivables les terres alluviales, obtenir enfin l'emplacement nécessaire pour une grande ville.



De toutes les cités du Nouveau Monde, c'est San-Francisco qui m'a le mieux plu. J'aime à me rappeler mes courses dans ses rues larges et montueuses, dont les tramways descendent les pentes avec une rapidité qui vous fait perdre haleine, comme sur les montagnes russes. Et la bonne brise salée qui souffle de l'Océan ! Il fait frais à San-Francisco, souvent trop frais, même en juillet ; les mois les plus chauds sont ceux du printemps et septembre. La température anormale de l'été est due à un courant qui rafraîchit les eaux de l'Océan pacifique et fait descendre de quelques degrés la moyenne du littoral. La végétation n'en est pas moins d'une exubérance prodigieuse. Les parcs de Golden Gate et de Sutro Height, véritables jardins du paradis, rivalisent d'étendue et de magnificence. Dans le premier, des serres garnies de superbes plantes grimpantes excitèrent vivement mon admiration. J'y vis pour la première fois l'aristoloche élégant que les Américains nomment *Dutchman's pipe*. Ses immenses corolles blanches en forme de pipe sont pointillées de brun violet. Plus tard, j'en trouvai de

bien plus beaux exemplaires encore aux Indes et à Java. Une espèce de passiflore du Brésil, la Princesse Racemosa, porte avec abondance des fleurs écarlates. Devant chaque serre, des tapis de plantes aux vives couleurs dessinent l'ours de l'armoirie californienne. Ce sont des Chinois qui entretiennent généralement ces jardins.



Les tramways vont jusqu'à la falaise de Cliffhouse, à environ deux heures de San-Francisco. Le restaurant, construit sur un rocher qui tombe à pic dans la mer, attire par sa terrasse, d'où l'on jouit d'une vue très étendue, un nombre considérable de visiteurs ; le regard plonge sur un groupe d'écueils qui émergent, sombres et déchiquetés, de la nappe bleue. Autour de ces roches, des phoques s'ébattent par centaines. Ces intelligents animaux savent parfaitement qu'il est interdit de leur faire aucun mal ; aussi considèrent-ils les récifs comme leurs châteaux-forts. Paresseusement étendus, serrés les uns contre les autres, ils jouissent béatement de leur sieste au soleil. Quelques-uns atteignent une longueur de quatre mètres et pèsent environ 1000 livres. On passe des heures entières à observer leurs jeux ; les plus agiles sautent dans l'eau, disparaissent quelques instants, puis, poussant un

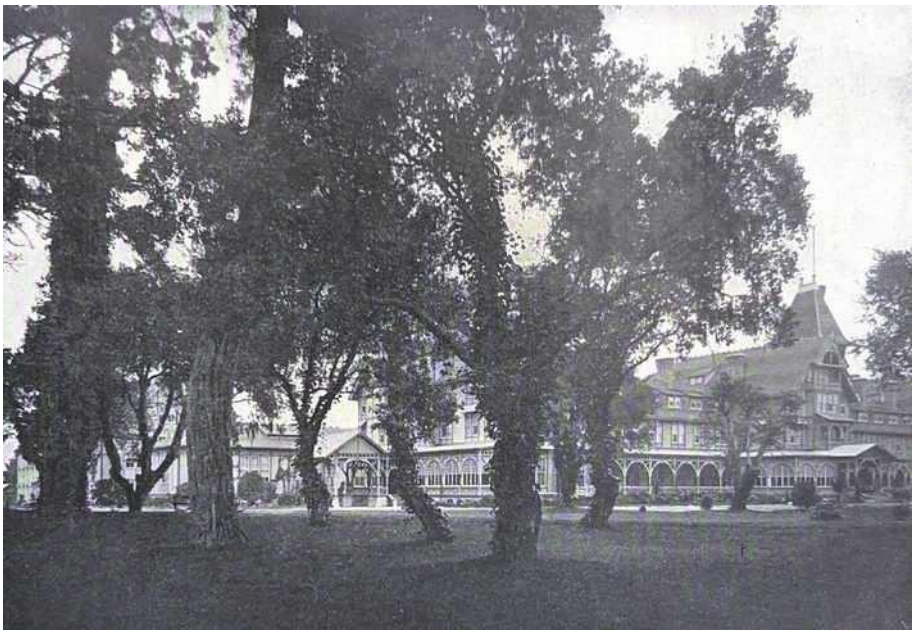
aboiement rauque, sortent leur tête plate aux yeux brillants. Ont-ils faim ? Un plongeon leur procure une abondante pêche. C'est en réalité le paradis des phoques. Sur la grève, les enfants ne jouissent pas moins qu'eux des délices de la mer. Leurs vêtements relevés jusqu'au-dessus des genoux, ils courent au-devant des vagues et poussent des cris perçants lorsque l'une d'elles, plus grosse que les autres, les roule dans ses remous écumeux.

À mon retour, je traversai le beau cimetière de Laurel Hill, où les monuments somptueux alternent avec les monticules de sable surmontés d'une simple croix rongée par le temps. La mort même n'a pas fait disparaître les inégalités ; car tandis que certaines tombes se dressent sur des buttes, d'autres paraissent enfouies dans des fossés. Tout le cimetière est un merveilleux fouillis de verdure et de fleurs, sauf un coin abandonné où croissent des lauriers sauvages, rabougris, tordus par le vent qui souffle incessamment de la mer.

À côté du champ du repos, se trouve la *Montagne solitaire*, dont on aperçoit de très loin la grande croix de bois qui se détache à 150 mètres de hauteur sur le fond bleu du ciel. Un tapis parfumé de menthe s'étend au pied de l'emblème chrétien ; on jouit là-haut d'une vue incomparable sur la ville, l'océan, la baie et le détroit de Golden Gate.

Je voulus monter plus haut encore, sur le mont Tamalpais, à l'altitude de 850 mètres. Un train à voie normale conduit le long d'une belle vallée, plantée de magnifiques sequoias, jusqu'au chemin de fer à crémaillère. Celui-ci serpente en innombrables lacets sur le flanc couvert de bruyère de la montagne. Quel panorama grandiose à mesure que je m'élève ! Quel superbe coup d'œil sur la vallée ! Après les

derniers cent mètres qui se font à pied par un chemin abrupt, je me trouve en face de la chaîne neigeuse de la Sierra Nevada, des sommets boisés de Santa Cruz et du Monte Diablo, qui dresse fièrement sa tête majestueuse. Noyée dans le brouillard, la plaine se confond avec l'océan, et de cette masse grise émerge, semblable à une grande île sombre, la chaîne côtière de la baie de San-Francisco.



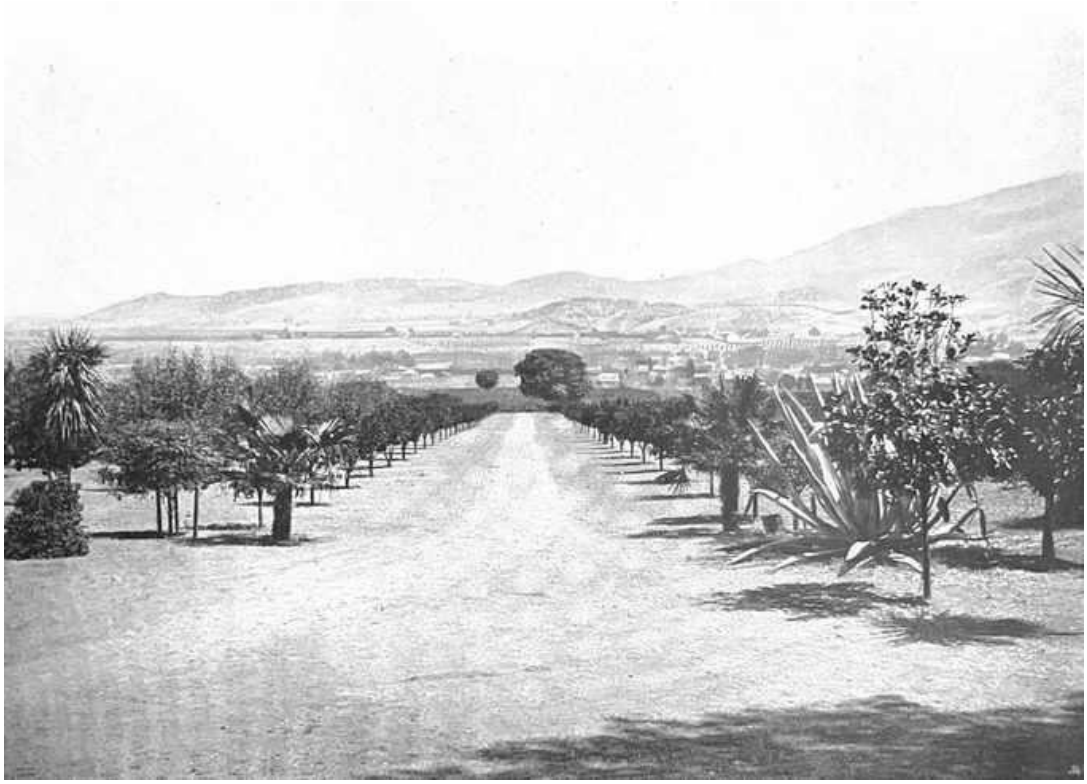
Une des plus belles promenades de la capitale est celle qui conduit à Monterey, petite ville d'eaux très à la mode, où l'hôtel Del Monte – trois maisons construites dans le style chalet – offre le séjour le plus agréable que l'on puisse rêver. Il peut abriter 610 personnes et ne désemplit pas de toute l'année. Malgré ses prix relativement modérés – trois à quatre dollars par jour – l'hôtel est aménagé avec tout le confort moderne : salons de société, de jeu, de lecture, orchestre permanent. On y voit des toilettes d'une grâce et d'une richesse rares ; car Monterey est le rendez-vous du monde élégant non seulement de l'Ouest, mais des États-Unis tout entiers. Le soir, les diamants des femmes et des filles des millionnaires américains jettent, dans les salles somptueusement décorées, leurs feux, moins éblouissants

souvent que le charme et la beauté de celles qui en sont parées. À tout ce luxe mondain je préférais le parc, où je passai des heures délicieuses. Les pins et les cyprès, les arbustes et les fleurs sont d'un éclat, d'une exubérance inconnue en Europe. Une partie du jardin, l'Arizona, est réservée aux plantes des tropiques : des cactus étalent leurs formes tourmentées à côté de gracieux aloès et de palmiers élancés. On y voit aussi un labyrinthe de cyprès taillés et, sur un lac bordé de bambous, des cygnes qui s'ébattent parmi les nénuphars. La berge est couverte de *Romneya Coulteri*, plante à grandes fleurs blanches et à capsules jaunes pareilles à celle des pavots. Au sortir d'une forêt, on arrive sur une grève de sable où viennent jouer les petites vagues bleues teintées de rouge, de brun et d'or. Trois grands bassins donnent aux baigneurs, plus nombreux ici que dans la mer, l'occasion de piquer des têtes et de faire la planche.

Monterey fut la capitale de la Californie jusqu'au moment où les Américains s'en emparèrent en 1846. Les Espagnols étaient arrivés dans la contrée en 1602 ; mais ce n'est qu'en 1770 qu'ils fondèrent la mission San Carlo di Monterey. Depuis qu'elle a dû céder le pas à San-Francisco, l'ancienne capitale décline ; aujourd'hui elle n'a plus rien d'espagnol, sinon quelques vestiges de fortifications. Mais elle a conservé sa grève, ses promenades admirables et son incomparable climat. La température moyenne ne descend pas, en hiver, au-dessous de 10 degrés centigrades ; en été, elle oscille entre 17 et 19 degrés.

Pacific Grove, où je me rendis en tramway, est un original petit village de pêcheurs, dont les huttes sans fenêtres exhalent une odeur pénétrante de marée. On y voit de belles falaises creusées à leur base de cavernes profondes. Le long de la route en corniche qui domine la mer, de jolies villas se

cachent dans un fouillis de plantes grimpantes et de fleurs. J'eus le bonheur de goûter une semaine de repos dans une de ces maisons.



Répondant à une aimable invitation que m'avaient faite des parents, je quittai Monterey et me rendis à Los Gatos, dans la vallée de Santa Clara. Dans ce pays de Cocagne, où tous les fruits viennent à profusion, Santa Clara County a accaparé la spécialité des prunes bleues. Comme elles n'étaient pas mûres, je me dédommageai en mangeant force framboises, abricots et figues. Les prunes forment le revenu principal du *rancho* de mon cousin ; il en vend environ 30 000 kilogrammes par an. À 30 ou 35 dollars la tonne de 1000 kilos, le rapport est joli. Dans les bonnes années un hectare produit jusqu'à trois tonnes.

Ici, comme en Europe, les vignes sont ravagées par le terrible phylloxéra. Néanmoins, durant les dernières années, le commerce du vin avait considérablement augmenté. De

170 000 hectolitres (1877), la production s'était élevée à 1 400 000 en 1897.

Les premiers missionnaires arrivés dans le pays introduisirent la vigne. Avaient-ils apporté des ceps des Baléares, ou les premières grappes provinrent-elles de graines recueillies sur les lieux mêmes ? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, en prenant possession de la contrée, les Américains trouvèrent la vigne florissante dans toute la région occupée par les missions. Le raisin, en quantité énorme, était d'un goût exquis, mais donnait un vin lourd peu apprécié. Les Yankees ne surent pas remédier à cet état de choses. C'est aux Allemands que revient le mérite d'avoir mis en valeur le vin californien. Ils importèrent des ceps du Rhin dont les produits trouvèrent immédiatement un fort écoulement à l'étranger. Plus tard un Américain introduisit des plants de raisin rouge, d'un rapport énorme, mais de médiocre qualité.

En 1881 des ceps provenant des meilleurs vignobles de France arrivèrent en Californie. Certains planteurs préfèrent toutefois s'en tenir aux anciennes espèces qui croissent plus vite et produisent davantage. La récolte des ceps français est bien moins abondante et le vin met plus de temps à donner tout son bouquet.

Les quatre grands districts vinicoles de la Californie sont Napa et Sonoma, Santa Clara, Los Angeles et San Joaquin. Le phylloxéra sévit dans les deux premiers ; j'ignore s'il en est de même des autres où l'on cultive exclusivement des plants espagnols. À Los Angeles, immense jardin où le climat est d'une douceur exceptionnelle – on y mange des fraises toute l'année – le commerce des oranges se fait sur une grande échelle. Chacun sait que, séchés ou en boîtes, les fruits de la Californie inondent le marché du monde entier.

Les autres articles d'exportation sont l'or, l'argent, la laine, les céréales, les conserves de légumes. Le climat très doux de la Californie et son sol extraordinairement fécond en font, plus encore que ses mines d'or, un pays béni entre tous.

J'avais dans le jardin de mes hôtes, l'illusion de me promener sous les tropiques. J'y vis pour la première fois des colibris en liberté. Leur vol bourdonnant, semblable à celui de la mouche, leur a valu le nom anglais de *humming birds*. Comme les papillons, dont ils ne dépassent guère la taille, ils voltigent autour des fleurs, dont ils puisent le nectar de leurs longs becs effilés ; puis ils s'élancent dans les airs, sans que l'on aperçoive le battement de leurs ailes, tant il est rapide, et reviennent en ligne oblique à la même fleur. Cet être minuscule est si léger que la plante s'incline à peine sous son poids. Tout son petit corps brille comme un joyau ; le cou est d'un jaune d'or bruni, les ailes, rouge foncé, et le reste du plumage vert-bleu a des reflets métalliques.

Grâce à mes aimables parents j'eus l'agrément de faire, dans les environs, de superbes promenades en voiture. La plus belle me conduisit dans les forêts de Santa Cruz, patrie du magnifique sequoia (sequoia sempervirens), connu chez nous sous le nom de Wellingtonia. Le tronc rouge-brun de cet arbre royal s'élance si haut que la cime se perd dans les airs. La force de la sève des sequoias est telle, que lorsqu'ils sont à moitié sciés ou calcinés, on les voit reverdir et pousser de nouveaux jets. Leur vigueur fléchit toutefois devant la rapacité des hommes ; sans trêve ni merci les coups de hache troublent le calme solennel de la forêt. Chaque fois que je voyais tomber avec fracas un de ces vénérables géants, il me semblait entendre un soupir s'exhaler sous la voûte sombre. Cela fait mal de voir la brutalité, l'insouciance avec laquelle on poursuit la destruction de la forêt califor-

nienne. Personne ne songe à remplacer ce qu'on abat. Aussi le jour ne me paraît pas éloigné où, de même que les Indiens et les buffles, les sequoias, ces merveilles de la nature, ne seront plus qu'un souvenir.

Il y a des réserves cependant ; on voit à certains endroits des groupes d'arbres géants, ceints d'une clôture, que l'on visite comme des bosquets sacrés. Non loin du village de Felton, dans les forêts de Santa Cruz, se trouve une trentaine de ces *bigtrees* (sequoia gigantea). Personne ne connaît leur âge. Témoins d'époques disparues, ils s'élevaient vers le ciel, aussi puissants, aussi magnifiques qu'aujourd'hui, lorsque les blancs arrivèrent dans le pays. Quelques-uns sont creusés par le temps ou le feu ; la plupart portent d'anciennes traces d'incendie. Tous ces colosses séculaires ont leur nom : le *Géant* abrite aisément une vingtaine de personnes debout ; le *Pionnier* a 21 mètres de circonférence sur 75 de hauteur ; des racines du *Général Sherwood* a surgi une famille de dix à douze individus, dont chacun serait considéré comme une merveille en Europe.

Nous atteignîmes, le soir, la station climatérique de Rowendenan, dont le nouvel hôtel était si rempli, que nous fûmes obligés de pousser jusqu'à Ben Lomond pour trouver un gîte. Ces deux établissements se composent de nombreux cottages groupés autour d'un bâtiment plus spacieux, qui contient les salles à manger et les salons. La grande forêt qui s'étend tout autour a servi à la construction de ces hôtels ; les colonnes mêmes des balcons et des vestibules sont en bois de sequoia. Il convient de dire que c'est la forêt, ainsi qu'un petit lac où l'on peut se baigner et canoter, qui attirent les visiteurs et non la table ou le confort de l'hôtel. L'un et l'autre, en effet, et plus encore le service, laissent fort à désirer. Il fallait aller chercher soi-même l'eau pour les ablutions.

Retour à Los Gatos par la montagne. Quoique la route, d'une sinuosité très compliquée, soit bien entretenue, même arrosée, il y a des montées pénibles et de la poussière en abondance. Mais à chaque tournant, le coup d'œil sur la plaine nous dédommageait des fatigues et des ennuis du trajet.

Le programme de mon séjour en Californie comportait encore une excursion dans la vallée de Yosemite. Cette région tant vantée devait être une des rares déceptions de mon voyage. Faut-il en attribuer la raison aux mauvais chemins, à la poussière, aux fatigues ou au souvenir encore trop présent à mon esprit du merveilleux Yellowstone ? Je ne saurais le dire. Tout ce dont je me souviens, c'est que j'avais le mal du pays, et que n'eût été la crainte du ridicule, j'aurais repris immédiatement le chemin de la maison.

Je commis la faute de m'adresser au bureau Cook pour cette excursion ; l'une ou l'autre des compagnies concurrentes m'aurait fait faire un voyage plus agréable et moins cher.

Mauvais début ! nous partîmes de San-Francisco à quatre heures par un train-omnibus, institution qui existe aussi en Amérique ; et comme tout y est exagéré, ces trains sont encore plus lents que chez nous. Il fallut toute la nuit pour gagner Raymond, où nous arrivâmes vers six heures du matin, rendus, car personne n'avait pu fermer l'œil. Un déjeuner sommaire, puis on grimpe en diligence où, sauf un arrêt d'une petite heure pour le dîner, nous passâmes la journée entière, de sept heures du matin à sept heures du soir.

Mon journal contient cette seule note : « Le voyage le plus épouvantable que j'aie fait de ma vie ! » Je ressentis le soir en me couchant des douleurs dont le souvenir n'est pas

encore effacé de ma mémoire. En en cherchant la cause, je m'aperçus qu'une large raie rouge traversait mon dos d'une épaule à l'autre. C'était la marque de la barre de fer qui tout le jour m'avait servi de dossier.

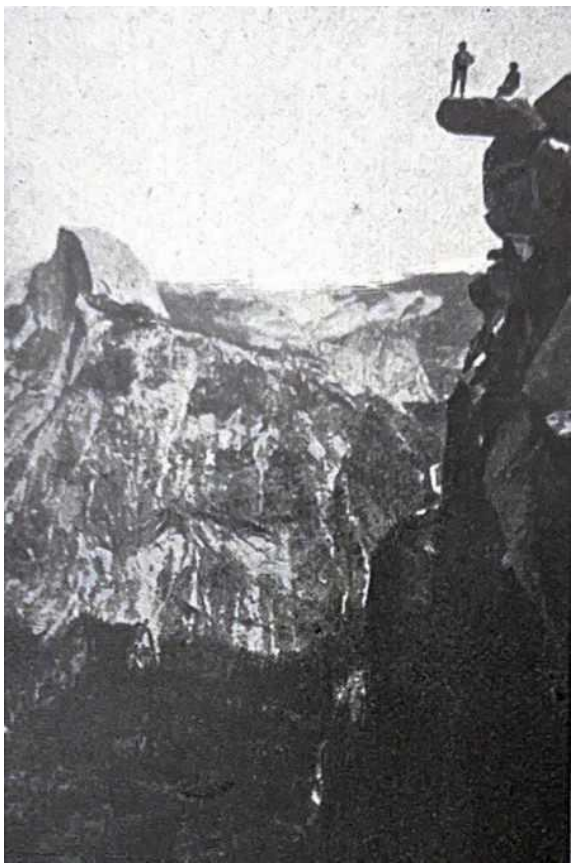
Il y aurait beaucoup à dire aussi des chemins presque impraticables et de la poussière qui pénètre sous les vêtements et donne au linge une couleur rougeâtre ; quant à moi je ressemblais, à s'y méprendre, à une squaw. Pour comble de malheur, à Wawona où l'on passa la nuit, l'eau chaude qu'il fallait aller chercher soi-même, était rare.

Lorsque le contenu des diligences fut déchargé dans le vestibule du petit hôtel, il ne se trouva pour recevoir les nombreux voyageurs fourbus que deux drôles de petits vieux, les propriétaires, à ce qu'on nous dit. Point de portier, ni de femme de chambre ! « Vous avez le numéro 8, vous le numéro 20 », et ainsi de suite. Après cela, mettez-vous à la recherche de votre chambre et transportez vous-même votre bagage.

Le lendemain à cinq heures, réveil général. On traverse d'abord la rivière Merced qui parcourt la vallée dans toute sa longueur. Le paysage grandiose fait oublier les fatigues de la route ainsi que les mauvais chemins ; il faut se cramponner à son siège pour ne pas être précipité dans l'abîme. Plus on monte entre les hautes parois de roches grises, menaçantes et hérissées, plus le panorama devient admirable. À Inspiration Point, le spectacle est sublime. Tout autour de nous, un cortège de pics audacieux : à gauche, le *Capitaine* (1100 mètres) avec son dôme de rochers majestueux ; à l'ouest, les pointes des *Frères* (1157 mètres), deux frères jumeaux et le troisième de moindre taille ; à droite, les *Clochers*, du haut desquels, blanche, vaporeuse comme le léger tissu dont elle

porte le nom, la cascade du *Voile de la Fiancée* se jette dans la vallée ; à l'arrière-plan, les pyramides géantes et solitaires de la *Sentinelle ;* tout au fond, le *Demi-dôme* ou *Dôme du sud* (1515 mètres), rival redoutable du *Capitaine*, et le *Repos des nuages*.

Enfin, après quelques heures de trajet mouvementé, voici à une altitude de 1170 mètres la vallée de Yosemite. Entre les hauts rochers à pic qui la bordent, on se sent isolé du monde entier. La formation de cette gorge est attribuée à l'effondrement d'un haut plateau ; les énormes masses rocheuses, précipitées dans l'abîme, puis travaillées, aplanies par le torrent, ont formé le fond uni qui la caractérise.



La vallée fut découverte en 1851 par des soldats qui poursuivaient des Indiens dont ils massacrèrent toute la tribu dans une gorge qui porte le nom de *Indian Canyon*. En 1864, le Congrès des États-Unis déclara la contrée du Yosemite et

une partie des montagnes environnantes, en tout 400 000 hectares, Parc national, et le donna à la Californie, à condition que celle-ci en respectât les beautés naturelles et ne les exploitât dans aucun but utilitaire. Pendant le séjour que j'y fis, la permission d'illuminer les cascades fut refusée, ce qui me réjouit fort, car j'ai en horreur l'artifice dans la nature.

Pour admirer le Yosemite dans toute sa splendeur, il faudrait le visiter en avril ou en mai, au plus tard en juin. À cette saison, les cascades magnifiques déversent une masse énorme d'eau dans le fond de la vallée qui ressemble à un tapis de fleurs. L'ardent soleil de juillet fait de cette étroite gorge une fournaise ; la moindre course à pied est une torture ; une épaisse couche de poussière se soulève au passage et vous enveloppe ; les mouches harcèlent gens et bêtes ; dans l'herbe roussie on voit encore çà et là quelque pauvre fleur attardée. Je découvris cependant à l'ombre des grands arbres quelques exemplaires à moitié fanés de la *fleur des neiges* (sarcodes sanguinea). C'est une espèce d'orchis sans feuilles, un gros épi pourpre, qui croît abondamment au pied des vieux conifères. Je me souviens d'avoir vu près de Biskra, dans le sable du désert, des fleurs semblables d'une couleur plus tendre.

Les gracieux lys de Mariposa, sans parfum, dont les fleurs à trois pétales blancs sont tachetées de rouge, n'appartiennent qu'à la vallée de Yosemite. Dans les forêts croissent des azalées blancs et des lys superbes, très hauts sur tige, qui ressemblent à l'espèce que l'on cultive chez nous dans les jardins, mais dont le parfum est moins capiteux. On les appelle lys de Washington.

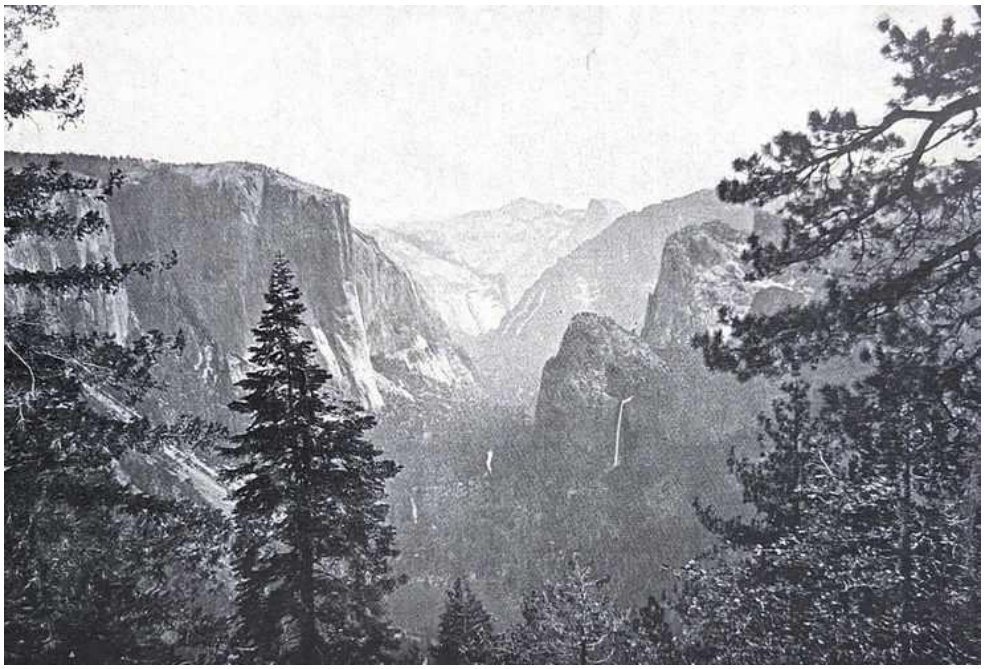
Au bord de la route sablonneuse et poudreuse qui mène à la chute du Yosemite, on peut voir un camp de Peaux-

Rouges, une vingtaine d'Indiens Shoshones, derniers représentants de la population indigène de cette vallée. Les Shoshones appartiennent au groupe le plus inculte de la grande famille indienne. Ils mènent une existence misérable, se nourrissant de racines, de glands et de poissons.

Le Yosemite – en langue indienne le Grand ours gris – se précipite en trois sauts gigantesques d'une hauteur de 770 mètres. En plein été – le 19 juillet – il déverse une masse d'eau bien supérieure à celle de nos cascades les plus renommées. Aussi l'imprudente qui voulut le contempler de trop près reçut-elle une douche qui, à cette saison et à travers la couche de poussière qui la recouvrait, lui parut délicieuse.

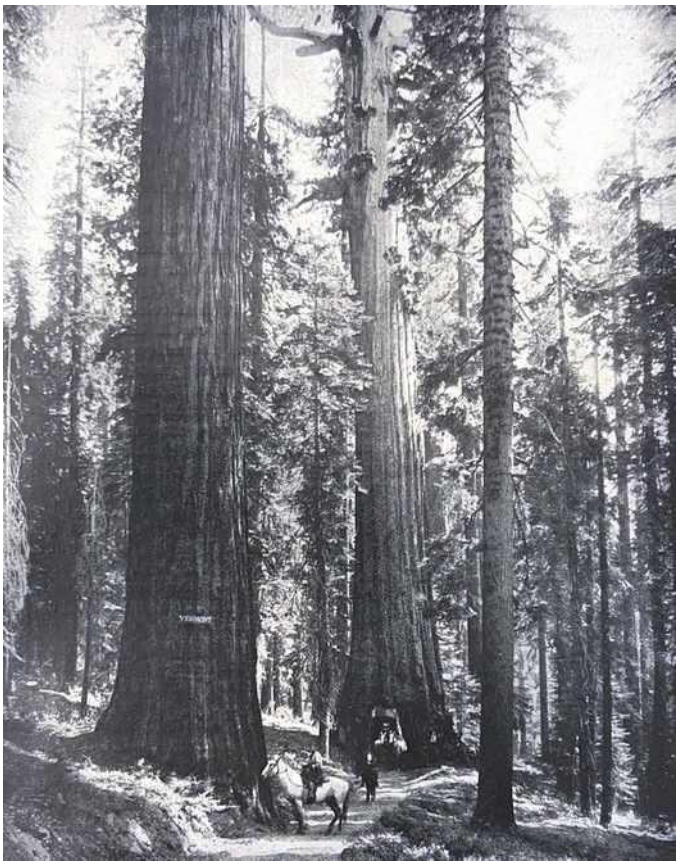
Le lendemain, le soleil à son lever me trouva près du *Miroir*, petit lac limpide et calme. Le chemin abrupt qui conduit à Glazier Point (1100 mètres) se fit à cheval. Malheureusement la chaleur excessive, la poussière et les mouches m'empêchèrent de jouir pleinement de la vue qui est superbe. J'étais de l'avis d'une Américaine qui nous disait : « Même si l'on m'offrait cent dollars, je ne recommencerais pas ce voyage. » Vers midi nous rejoignîmes la poste de Wawona, où j'arrivai le soir avec l'heureuse perspective d'une journée de repos. Je ne fus pas déçue dans mon attente ; car la dernière étape devait être de beaucoup la plus belle de mon excursion au Yosemite. Comme j'étais seule à me rendre aux *bigtrees* de Mariposa, on me donna un buggy, espèce de cabriolet découvert et léger, qui me conduisit d'abord à un premier groupe de grands arbres ; il y en avait une centaine, parmi lesquels le *Grizzly Giant*, qui mesure 28 mètres de circonférence et 9 de diamètre. Ses premières branches, à 60 mètres du sol – les Indiens taillaient les branches jusqu'à une certaine hauteur – ont un diamètre de

deux mètres. Pour arriver au second bosquet de sequoias, je traversai un tunnel percé dans un tronc. Il y a cinq ans, on agrandit le trou que les Indiens y avaient pratiqué, afin de permettre à une voiture à quatre chevaux d'y passer. Malgré ce traitement barbare, l'arbre prospère !



Le bois supérieur se compose de plus de 360 sequoias superbes, à quelques-uns desquels le peuple a donné des noms plaisants. Ainsi il y a le *Vieux garçon*, qui étend languissamment ses branches du côté des *Trois grâces*, et le *Couple fidèle* aux rameaux tendrement enlacés ; puis *Wawona*, à travers lequel une voiture peut passer également. Çà et là gisent, souverains déchus, mais encore admirables dans l'adversité, des colosses déracinés sur lesquels on grimpe à l'aide de marches taillées dans leur bois. La hauteur moyenne des géants de Mariposa est de 80 mètres ; le tronc, de couleur rougeâtre, mesure 20 mètres de circonférence. Le bois est facile à travailler et très résistant. Ce n'est pas le *redwood* des monts de Santa Cruz et de la chaîne côtière, connu chez nous sous le nom de Wellingtonia, mais le sequoia gigantea, dont le domaine unique est la vallée du Yosemite.

Sur ce haut plateau, tout entouré d'arbres vénérables, régnait un silence de cathédrale. Comme ils me parurent imposants ces vieux témoins silencieux des siècles passés, ces géants d'une magnificence qui défie toute atteinte, sous les larges dômes desquels les hommes passent, si petits, si éphémères !



Profitant du calme exquis du lieu – mon cocher était allé faire un somme – je préparai mon frugal repas. Je ne devais pas être seule à le prendre ; bientôt des convives m'arrivèrent de tous les côtés. Ils se tinrent d'abord à distance respectueuse, m'examinant de leurs yeux brillants, mes petits amis du Yellowstone, les *tamias*. Lorsque je leur eus jeté un peu de jambon, notre intimité fit des progrès rapides. Comme ils témoignaient peu de goût pour le pain, je le gardai pour moi et, en hôtesse polie, leur cédai la viande. Il fallait les voir descendre des arbres, sortir des trous, apparaître hors des enchevêtrements de racines, les uns seuls,

d'autres en famille ; les petits, pas plus grands que des souris, arrivaient sous la garde de leurs parents. Comme des écureuils, ils s'asseyent sur leur queue en panache ; chacun fait le beau pour qu'on lui donne quelque chose à grignoter. Leur cri, semblable au pépiement des poulets, leur a valu le nom anglais de *chirp-munk* ou *chirping squirrel*.

Ils n'étaient pas seuls à peupler la forêt. Bientôt arrivèrent de jolis oiseaux bruns, la tête et le cou noirs, puis d'autres plus grands, moins hardis, au plumage bleu. Les cousins, mauvais génies de cette idylle sylvestre, troublaient seuls ma quiétude.

De retour dans l'après-midi à Wawona, il me restait quelques heures pour visiter les environs de l'hôtel. Ayant traversé une belle prairie, j'arrivai à une source renommée par la fraîcheur de son eau. On paraît ignorer ici l'existence des bacilles ; car chacun puise et boit dans la source Wawona, malgré la quantité de coléoptères qui y ont élu domicile.

Le lendemain je repris le chemin de Raymond le plus commodément du monde ; car j'étais seule dans le petit véhicule chargé du service postal de la vallée. Les deux jolis chevaux, Dutch et Addy, trottent gentiment, et mon automédon, un tout jeune homme, veut bien lier conversation avec moi. Il fréquente une école supérieure où il étudie même le latin, car, me dit-il avec conviction : « Une bonne éducation, voilà ce qu'il faut. » Pendant ses vacances, qui sont fort longues, il fait le métier de cocher, « afin de profiter de l'air pur et de gagner honnêtement sa subsistance ». C'est ce qu'on peut appeler unir l'agréable à l'utile !

Le soir précédent, de Wawona, on apercevait d'immenses colonnes de fumée s'élevant dans l'air. Un grand incendie de forêt, m'avait-on dit. Une forte odeur de brûlé et la

chaleur toujours plus intense nous avertissent que nous approchons du lieu du sinistre. Du sein de la fumée, qui enveloppe monts et forêts, des flammes jaillissent. Pendant trois heures, nous marchons littéralement à travers le feu. À droite et à gauche de la route, heureusement très large, les arbres brûlent en pétillant comme des torches et les branches carbonisées tombent avec fracas. Partout des prairies roussies ; çà et là des décombres de huttes. Effarés, des oiseaux volètent autour des ruines, à la recherche de leurs nids détruits. Le feu chasse de leurs trous les pauvres petits tamias effrayés. Voilà deux jours déjà que l'élément impitoyable sévit dans la forêt ; il ne cessera certainement d'exercer ses ravages que lorsqu'il n'aura plus rien à détruire. Arrivée à Raymond, il me semblait être encore dans la fournaise qui avait desséché ma peau et ma bouche. Le soir, du train qui m'emportait loin de la belle vallée, j'aperçus encore pendant des heures la lueur sanglante de l'incendie.

Après les fatigues de mon excursion, je goûtai à San-Francisco un repos et un confort d'autant plus agréables, que mes parents passèrent avec moi les derniers jours avant mon départ.

La vie me parut moins fiévreuse qu'à New-York, la chasse au dollar moins acharnée qu'ailleurs. En réalité, la lutte pour l'existence est aussi âpre ici que dans les autres villes des États-Unis. On s'en aperçoit aux réclames écrites ou criées qui, innombrables et obsédantes, remplissent les journaux et les rues. Je fus frappée surtout par la quantité des annonces des diseuses de bonne aventure. Des colonnes entières de journaux sont pleines d'invitations à l'adresse des naïfs. Même parmi les Américains, dont le bon sens est proverbial, les sots ne manquent point, paraît-il.

Nous employâmes le dernier soir, la dernière nuit plutôt, à visiter la ville chinoise, quartier mal famé et redouté, où Baedecker recommande de ne pas se hasarder sans escorte de la police. Nous n'eûmes pas à nous repentir d'avoir dédaigné ce conseil : personne ne fit mine de nous inquiéter. D'un débit de thé, nous passâmes dans le joss, temple chinois, et de là, pour finir, dans un théâtre, où, comme dans tout établissement de ce genre, les mandarins et les mauvais esprits jouent le rôle principal au milieu d'un tapage infernal.

Pour clore le chapitre de mes impressions sur l'Amérique, je voudrais parler d'une institution qui, à juste titre, m'a paru digne d'attention et mériterait d'être imitée chez nous. C'est le *Woman's exchange*, qui permet aux femmes et aux jeunes filles peu aisées de la classe supérieure de gagner de l'argent sans renoncer à la vie de famille, sans même se faire connaître. Elles n'ont qu'à se vouer à une occupation pour laquelle elles ont des aptitudes spéciales, soit la cuisine, les arts industriels, les ouvrages à l'aiguille, l'horticulture, la culture des fruits, etc., puis à porter le produit de leur travail au Woman's exchange. Leur nom n'est connu que de la directrice ; pour la clientèle elles sont n° 1,2 ou 20. Il existe des établissements de ce genre dans toutes les villes des États-Unis. Chacun a son restaurant, où l'on mange bien et à bon marché, et qui livre des repas entiers ou des plats à domicile. La confiserie y abonde naturellement, chacune des fournisseuses ayant sa spécialité, *candy*, gaufres, gâteaux, etc. Dans les grandes villes, des magasins de fruits et de fleurs, de broderies et d'objets d'art, sont adjoints au Woman's exchange. On travaille surtout sur commande ; l'administration est entièrement entre les mains des femmes.

Ayant objecté que sûrement bien des personnes qui n'ont pas besoin de gagner profitent du Woman's exchange,

les unes pour s'occuper, les autres pour augmenter leur luxe, on me répondit qu'avant d'engager une postulante, on prend des renseignements exacts sur sa situation de fortune.

L'institution des jardins d'enfants a été importée d'Allemagne. San-Francisco n'en compte pas moins de 24 ; ils sont gratuits et fréquentés par 2000 enfants.

En général, le nombre des établissements de bienfaisance est très grand dans les pays de l'Union. Quoique les Yankees passent pour des gens d'argent égoïstes et prosaïques, incapables d'aspirations élevées, il y a tant de brillantes exceptions, tant d'hommes généreux qui consacrent une partie de leur fortune à des œuvres de charité et encouragent les arts et les sciences, que la comparaison n'est pas toujours à l'avantage de notre vieux monde qui se targue d'idéalisme et d'altruisme.

Ainsi, l'un après l'autre, les préjugés que j'avais apportés s'en allaient, cédant la place à l'admiration pour l'Amérique, le pays de la liberté, des idées généreuses, des entreprises colossales. J'ignore où le goût des voyages dirigera encore mes pas ; mais ce que je sais, c'est que le Nouveau Monde est resté dans mon souvenir parmi les contrées où je voudrais retourner.

HAWAÏ

Chapitre 6

Au pays d'une reine détrônée

Départ pour Honoloulou. Mal de mer. Mes compagnons de voyage. Molokaï, l'île des lépreux. Histoire des îles. Produits. Climat. Végétation des tropiques. Environs de Honoloulou. Queen's hospital. Waialua. Les Kanakes. Superstition. La création du monde.

Un spectacle plein de couleur et de vie s'offrit à mes yeux lorsque, accompagnée de mes cousins, je mis le pied sur le pont du *Pérou*, encombré d'une foule bigarrée. Mais que ce bateau de la *Pacific Mail Ship Company* me sembla petit et mesquin, comparé au magnifique *Kurfürst !* Le salon, que l'on décore du nom pompeux de *Social hall*, me fit sourire de pitié, avec ses sièges peu confortables de velours râpé et son piano usé. Trois mois plus tard, le destin me reconduisait sur le *Pérou* et, ô métamorphose ! il m'apparut alors comme un palais luxueux. Dans l'intervalle, j'avais appris à connaître, en fait de confort, les petits bateaux qui font le service entre les îles hawaïennes et les chaloupes anglaises de 400 tonnes de la Mer jaune. Ainsi diffèrent, suivant les circonstances, nos jugements sur les choses !

Le *Pérou*, d'ailleurs, n'est que le remplaçant provisoire du *Rio de Janeiro* qui, au mois de février 1901, périt corps et

biens en vue de San-Francisco et dont, malgré les recherches des plongeurs japonais, on n'a jamais retrouvé la moindre trace. Parmi les passagers du *Pérou*, faisant le même voyage que nous, se trouvaient un domestique chinois et un journaliste boiteux échappés au naufrage du *Rio de Janeiro*. Le journaliste, qui était sur le pont du malheureux bâtiment, s'apprêtait à débarquer, lorsque le vaisseau commença à sombrer. À partir de ce moment, le naufragé ne se souvenait plus de rien ; il ne reprit connaissance qu'au fond du canot de sauvetage où on l'avait couché, une jambe brisée.

Nous tardons à partir ; le chargement n'est pas achevé, car les ouvriers sont en grève à San-Francisco ; celui qui se risque à mettre la main à l'ouvrage, ne peut le faire que sous la protection de la police. Cette circonstance m'expliqua plus tard la pénurie d'aliments indispensables, surtout de fruits, dont nous eûmes à souffrir jusqu'à Honoloulou.

Pour le moment rien ne fait prévoir que nous devions manquer de quoi que ce soit. Le pont disparaît sous les fleurs ; la salle à manger en est garnie. Moi-même, avant mon départ, j'en avais trouvé une superbe corbeille dans ma chambre avec un aimable billet du propriétaire de l'hôtel me souhaitant un heureux voyage ; en outre, ma cousine m'apportait au bateau une gerbe d'œillets admirables. Toutes les voyageuses arrivaient, comme moi, chargées de fleurs.

La plupart des passagers du *Pérou* étaient des missionnaires qui se rendaient avec leurs compagnes à Manille, cette épine dans la chair des États-Unis. Que de vies humaines, que de dollars la guerre contre les Philippines a déjà coûté ! Et combien d'années s'écouleront encore avant que la nouvelle colonie soit de quelque profit pour ses conquérants ? J'ai entendu beaucoup d'Américains blâmer la bruta-

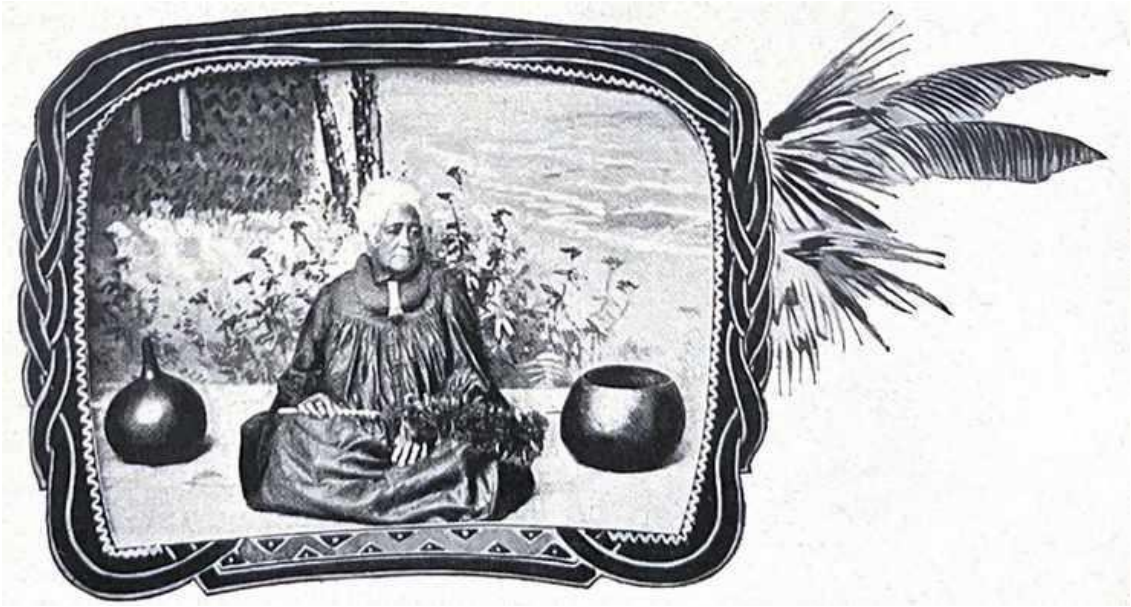
lité avec laquelle leur pays a arraché ces îles à l'Espagne et qualifier la guerre d'injuste et barbare. Tous cependant meurent d'envie de connaître Manille, d'aller voir ce que les Yankees ont fait de leur nouvelle colonie.

Aussi un grand nombre de journalistes avaient-ils pris place à bord du *Pérou*. L'un d'eux, tout de vert habillé, prêtait beaucoup à rire par son excessive naïveté, pour ne pas dire plus. Napoléon était son héros et son idéal, et lorsqu'il sut que j'avais visité Ajaccio, il ne cessa de me harceler de questions. Durant la traversée, pendant laquelle il me tint trop fidèle compagnie, on ne l'appela plus que l'ami vert de Mlle de Rodt. Un autre de mes nouveaux amis, un fort joli garçon, s'en allait à Manille colporter des bibles. Il me fit ses confidences. Son plus grand désir était d'apprendre la langue de Goethe, car – comme il me le confia naïvement – il était tombé amoureux d'une jeune Allemande.

L'élément étranger à bord du *Pérou* était représenté par les passagers hawaïens et les domestiques chinois. Même lorsqu'ils grisonnent et que la vieillesse les courbe, on désigne ces derniers, indifféremment, par le mot de *boy* (garçon). À mes yeux européens ils paraissaient tous avoir la même physionomie, si bien qu'il m'était impossible de distinguer le *boy* spécialement attaché à mon service. Ils avaient tous la même natte plus ou moins longue, tous ils portaient le même vêtement, une espèce de chemise bleue le jour, blanche le soir. Ils m'appelaient *Sir*, ce qui me parut comique.

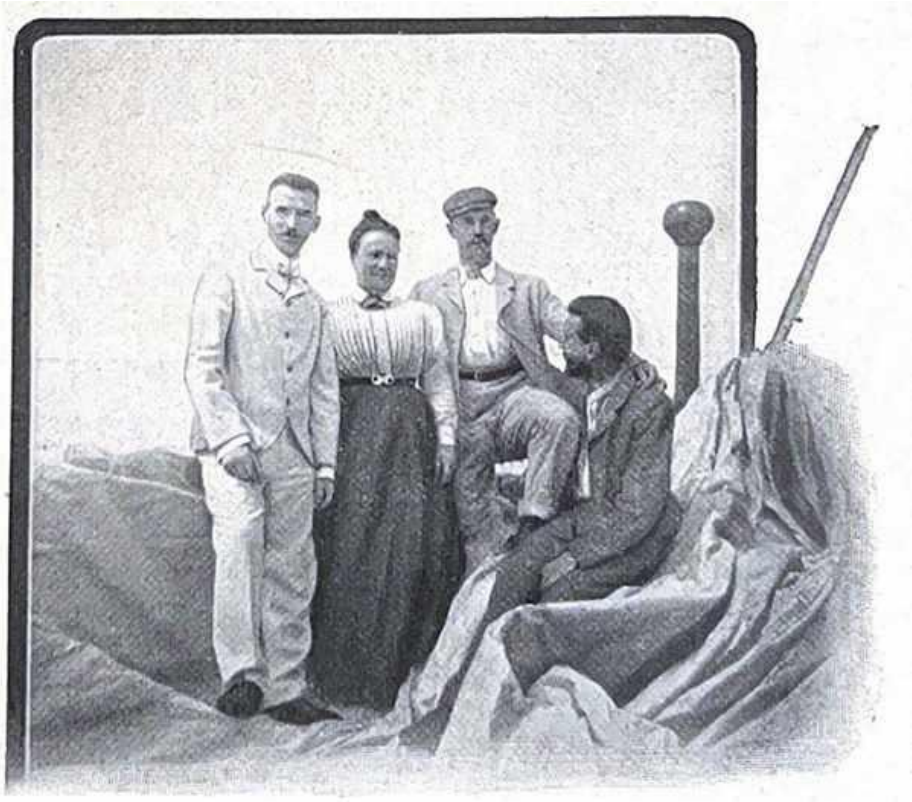
Les Hawaïens offraient un singulier mélange de civilisation et de barbarie primitive. Le plus intéressant de la bande était le chef de la famille, M. Sam Parker, ancien ministre de la reine Liliulokalani, un type pur de la race kanake ; sa phy-

sionomie, très expressive, rappelait seule son origine américaine. Les enfants et les parents qui voyageaient avec lui étaient beaucoup plus flegmatiques. Couchés tout le jour dans l'entrepont, vêtus de costumes indescriptibles, ils ne s'arrachaient que le soir à la douceur de leur rêverie somnolente, pour venir dîner. Ce repas était pour eux l'occasion de déployer non seulement une faculté extraordinaire d'engloutir la nourriture, mais aussi une gaîté tapageuse d'autant plus frappante que Mr. Parker emmenait le cadavre de sa femme morte en Amérique. Ses fils, de même qu'une de ses parentes, Mrs. Heohokalole, qui se faisait appeler princesse, étaient de véritables colosses.



À ton tour d'être présenté au lecteur, beau trio d'amis, qui, plus d'une fois tard dans la nuit, prolongeas sur le pont du *Pérou* la causerie qui fait passer les heures agréablement. Ces trois inséparables, attirés par la voyageuse autour du monde, sont, le plus âgé, un avocat de Bruxelles, un globe-trotter comme elle, en congé pour cinq mois ; le deuxième, le Dr L., un explorateur de Cologne, envoyé par le Musée d'histoire naturelle de New-York pour explorer le Tibet ; le plus jeune, un Allemand des provinces russes qui, tour à

tour, m'amuse et m'indigne par le récit de ses frasques de jeune homme.



Notre voyage débute mal. Le détroit de Golden Gate à peine dépassé, la mer devient houleuse : l'un après l'autre, les passagers disparaissent. Dans le *Social hall*, les Hawaïens sont étendus sur des coussins. Seuls, les Européens restent à leur poste sur le pont. Le bateau craque dans tous ses joints ; le vent et la mer rivalisent de fureur et de fracas. Tout à coup, un bruit formidable s'élève du Social hall. Nous y courons : ce sont les Hawaïens qui ont roulé de leurs sofas sur le sol, où ils gisent, masse informe et enchevêtrée. Une demi-heure après cet incident comique, je pus encore manger ma soupe ; c'était le délai de grâce qui m'était accordé. Puis, pendant 38 heures, je restai étendue dans ma cabine, maudissant la mer, la manie des voyages, la vie même ! De temps en temps, mon *boy* à longue natte venait voir si je n'avais besoin de rien ; sauf lui, personne ! Je me sentais abandonnée de Dieu et des hommes.

Mes compagnons n'avaient pas échappé au sort commun. Mais ce fut chez mon ami vert que le désastre fut le plus grand. Mélancolique, l'infortuné me fit remarquer une lacune dans sa bouche, en me disant : « Voyez ! cette dent est partie pendant un de mes accès de mal de mer, sans que je m'en aperçoive, et cet animal de boy a tout jeté ! Je donnerais cinquante dollars pour ravoir ma dent ! »

Sa plainte trouva peu d'écho ; à peine lui témoignai-je un brin de sympathie.

Puis vint une série de jours chauds et beaux, jours de repos bien gagnés après le fatigant voyage à travers l'Amérique. Le soir, on entendait de mélancoliques airs siciliens ; c'étaient des ouvriers de Palerme, réunis dans l'entrepont, qui se rendaient aux plantations d'Hawaï, séduits par un salaire élevé. Dans le salon, la princesse Heohokalole, aux yeux langoureux de gazelle, chantait, en s'accompagnant sur la mandoline, des mélodies plaintives, dont ses compagnons fredonnaient en chœur, doucement, le refrain.

Le dernier soir, le maître coq se fendit en quatre pour préparer le repas d'adieu, le dîner du capitaine, comme on l'appelle sur le navire ; festin passable, durant lequel les toasts se multiplièrent à l'infini. L'enthousiasme du brave Sam Parker devint tel qu'à un moment donné il s'écria : « C'est bien le plus amusant voyage que j'aie fait de ma vie. » Nous nous regardâmes, ahuris, en songeant à la pauvre morte, en bas, dans la cale.

Le lendemain, il est vrai, le veuf oublieux arrivait vêtu de deuil et se jetait en pleurant dans les bras de ses parents et amis accourus sur la jetée.

Parker est certainement un fidèle représentant des Hawaïens dont il possède les défauts et les qualités. Facilement troublé, vite consolé, insouciant, versatile, prodigue, apathique, c'est une girouette tournant à tous les vents. Au demeurant, le meilleur cœur du monde. Il le prouva en mettant à la disposition des missionnaires ses chevaux et ses voitures pour faire une excursion dans les environs de Honoloulou.

Quelques heures avant notre arrivée, nous commençons à apercevoir des montagnes vaguement estompées. Peu à peu, à mesure que nous avançons, elles ressortent plus nettement. C'est d'abord l'île de Molokai, tache sombre dans l'archipel ensoleillé. Le Hawaïen y jette un regard craintif ; jamais un Européen n'y mit les pieds, car c'est là que, depuis 1865, sont relégués les lépreux, les plus misérables des hommes, séparés à jamais du reste du monde. Aussitôt que les premiers symptômes de l'épouvantable maladie se manifestent chez un Kanake, il est arraché à sa famille ; ses parents l'accompagnent de leurs cris de douleur jusqu'à ce que le malheureux ait disparu pour toujours à leurs yeux. Ce sont souvent des scènes poignantes. On m'a raconté qu'un de ces infortunés s'enferma dans sa hutte avec sa famille et tua à coups de fusil tous ceux qui s'en approchèrent.

La hideuse maladie qui, de même que plusieurs autres, a été apportée par les blancs, n'exerce ses ravages dans les îles de la mer du sud que depuis 1848. Les Hawaïens l'appellent *maï paké*, maladie chinoise.

Nous arrivons en vue d'Oahu, l'île du soleil et des fleurs. Lentement, le *Pérou* s'engage dans le *Pearl harbor*, port entouré de montagnes de Honoloulou. Après les lenteurs inévitables du débarquement, nous mettons enfin le pied sur la terre de Hawaï. Ici, notre quatuor commence à se débander.

Le Dr L., fidèle au *Pérou* qui doit lever l'ancre la nuit suivante, continue sa route ; le Belge, l'Allemand et moi, comptons visiter l'île.



Qu'il me soit permis de faire une petite digression historique avant de raconter nos excursions. Les îles Hawaï ou Sandwich étaient connues des Japonais au XIIIe siècle déjà. Des Espagnols, jetés sur la côte, y atterrirent trois siècles plus tard ; ils y laissèrent des traces de leur passage, car lorsque Cook aborda pour la première fois à Hawaï, il y trouva des morceaux de fer apportés très vraisemblablement par des Européens ; les traditions du pays parlent, en outre, de blancs venus dans l'île sur des *forêts qui marchent ;* quelques indigènes au teint et aux cheveux plus clairs se disent les descendants de ces anciens explorateurs.

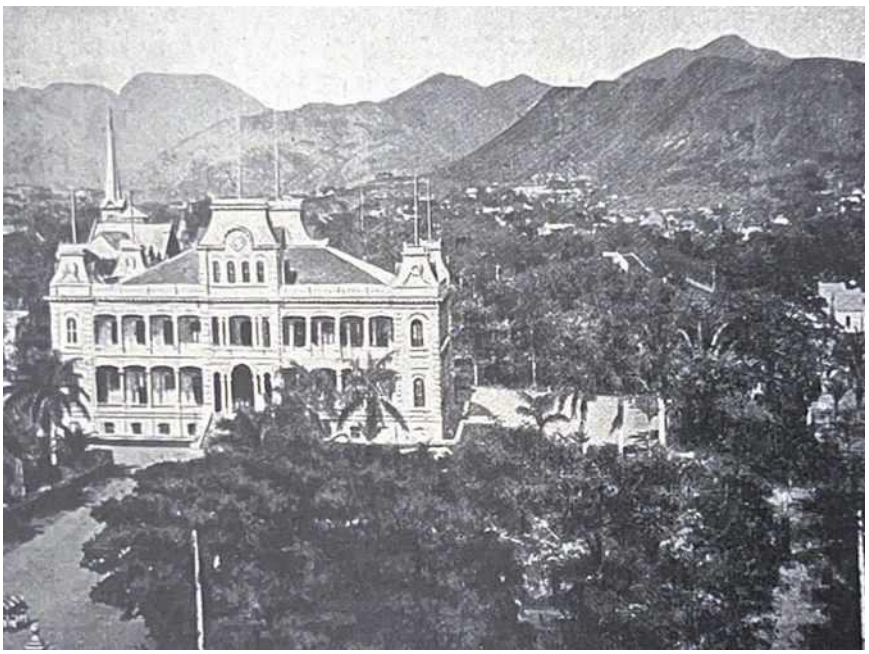
Ce n'est qu'en 1778 que Cook découvrit les îles auxquelles il donna le nom de son protecteur, l'amiral Sandwich. Après Cook, vint Vancouver sous le règne du chef Kame-

hameha Ier, le souverain le plus puissant de la Polynésie, qui réunit les huit îles habitées de l'archipel sous sa domination et les gouverna avec beaucoup de sagesse, de 1789 à 1819. Vancouver le secondait de ses conseils tout en préparant l'introduction du christianisme avec un tel succès que, lorsque, l'année suivante, les premiers missionnaires protestants arrivèrent d'Amérique, ils furent reçus à bras ouverts. Aucun peuple n'a accueilli la foi chrétienne avec plus d'empressement et d'ardeur que ces indigènes des îles perdues dans l'Océan pacifique.

Ils devinrent même de si fervents protestants que, plus tard, le roi qui régnait alors à Hawaï répondit aux Jésuites venus de France : « Vous adorez des idoles comme nous le faisions autrefois. Allez, nous n'en voulons plus. » Sur ce, le gouvernement français envoya des vaisseaux de guerre et obligea les Kanakes à recevoir les Jésuites (1837).

Le christianisme mit fin à une coutume répandue chez tous les peuples de la Polynésie, celle du *tabou*, à laquelle se rattache un système de castes très rigoureux. À l'origine, le *tabou* était une loi religieuse ; les prêtres déclaraient *tabou*, c'est-à-dire sacré, ce qui appartenait aux dieux ou à quelque personnage important. Les personnes *tabouées* pouvaient à leur tour transmettre ce privilège à n'importe quel individu ou objet qui devenaient alors inviolables. Cette institution finit naturellement par dégénérer en un simple truc au moyen duquel on s'assurait la possession de choses convoitées. Entre les mains des prêtres et des souverains, le *tabou* devint une force redoutable qui coûta la vie à des milliers d'innocents. Kamehameha Ier en fit un fréquent usage. On raconte qu'il lança l'interdiction sur une montagne qu'il croyait pleine de diamants et que, afin de multiplier l'espèce bovine, il déclara les bœufs tabous pour cinq ans.

Avec le grand Kamehameha, qui mourut sans avoir embrassé la foi chrétienne, disparurent les anciennes traditions de Hawaï.



Son fils, Kamehameha II (1819-1824), eut pour conseillère l'habile Kaahumanou, épouse favorite du vieux roi, qui, reconnaissant l'incapacité de son successeur, avait ordonné cette régence. La reine travailla activement à l'abolition du culte des idoles et de la loi du tabou.

Kaahumanou conserva ses fonctions de régente lorsque, après la mort prématurée de Kamehameha II, survenue en Angleterre, et de sa femme, le prince Kanikeaouli, encore mineur, fut proclamé roi (1825-1854).

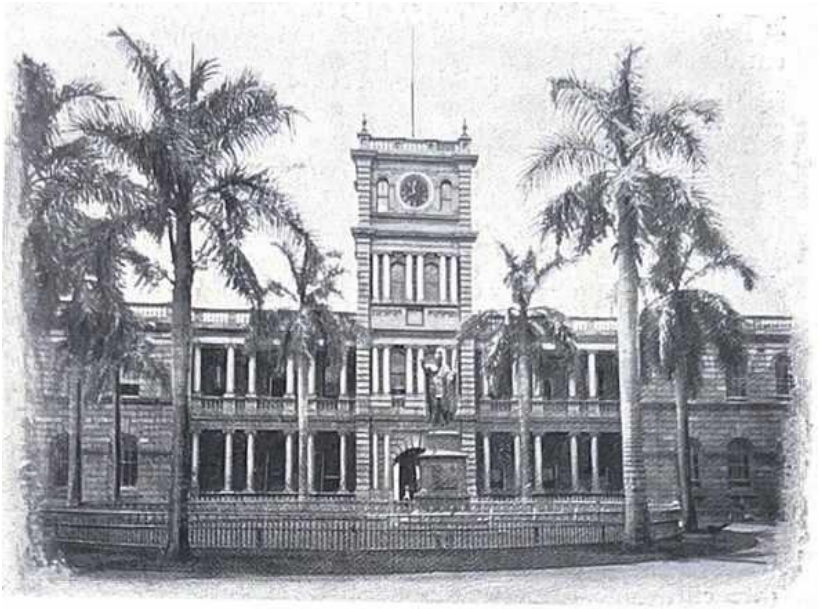
Cette femme énergique favorisa de toute manière le développement intellectuel et moral à Oahu, sans pour autant négliger les autres îles. Elle lutta avec acharnement contre les vices contractés par son peuple au contact des blancs, dont la plupart étaient des marins déserteurs de la pire espèce. Dédaignant les jésuites qu'elle haïssait, elle appela les missionnaires protestants pour l'aider à combattre les fléaux

qui avaient envahi les belles îles à la suite de la prétendue civilisation et qui menaçaient de ruine la race kanake. Avant sa mort (1832), Kaahumanou eut la joie de voir le premier exemplaire de la Bible imprimé en langue maorie.

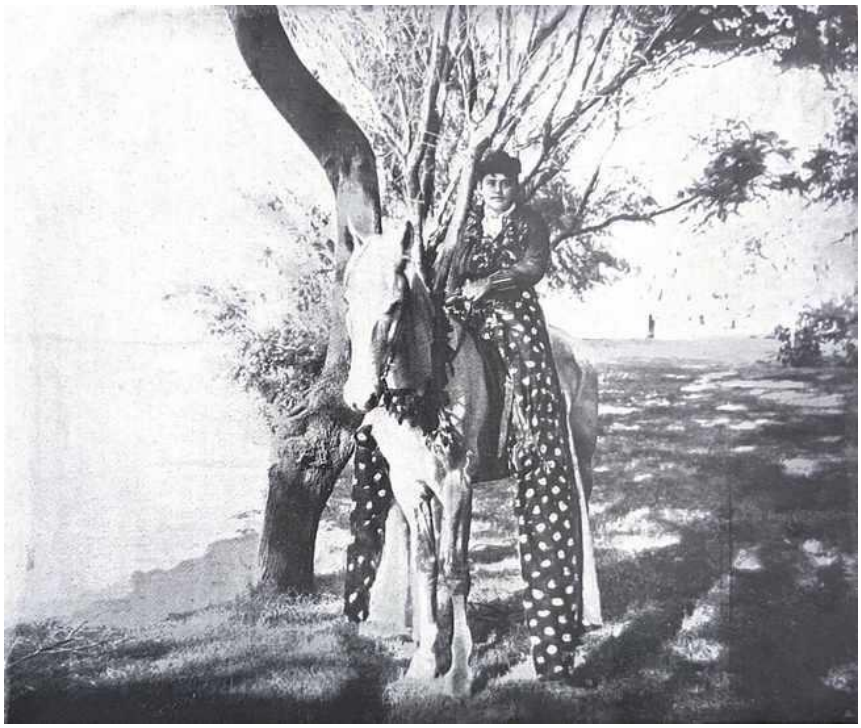
Kinau, femme également énergique et sage, succéda à Kaahumanou ; elle conserva ses fonctions de premier ministre, même après que le jeune roi, fourvoyé dans une société corrompue, se fut déclaré majeur et se fut emparé du pouvoir. Son fils Liholiho, qui lui succéda, sous le nom de Kamehameha IV, eut pour conseillère, après la mort de Kinau, survenue en 1839, Anhea, femme d'assez peu de valeur.

La première constitution rédigée en langue maorie date de 1840. L'une de ses dispositions porte que les biens et la personne de tout individu habitant les îles et vivant selon les coutumes du pays seront protégés, ainsi que toute communauté religieuse adorant Dieu.

La charge de *Kouhinanoui*, c'est-à-dire de conseillère du roi, fut maintenue ; les Chambres nommaient quatre juges qui, avec le souverain et la Kouhinanoui, formaient la Cour suprême.



Il est intéressant de constater que dans cet archipel perdu de l'Océan pacifique, les femmes sont appelées au gouvernement et considérées comme indispensables pour conseiller le roi et rendre la justice. Quel contraste avec nos États européens, où la femme est systématiquement éloignée des affaires publiques, et où chaque progrès dans l'émancipation de notre sexe ne se fait qu'au prix de longues années de peines et de luttes !



Le jeune État hawaïen marcha à pas de géant dans la voie de la civilisation. Des églises et des écoles s'élevèrent ; des plantations remplacèrent les forêts et les terrains incultes ; des journaux furent imprimés. Mais ces îles fortunées excitaient de plus en plus la convoitise des États-Unis et plus encore de l'Angleterre et de la France, qui ne tardèrent pas à susciter une série de conflits dans le paisible archipel. En outre, les Jésuites étant rentrés dans le pays, la lutte entre catholiques et protestants commença acharnée. Le gouvernement hawaïen se vit dans l'obligation de faire reconnaître l'indépendance du royaume par les grandes puissances.

À Kamehameha III avait succédé, comme nous l'avons dit, sous le nom de Kamehameha IV, Alexandre Liholiho, prince aimable et heureusement doué (1855-1863). Il épousa une métisse, Emma Rooke. On parle encore maintenant avec vénération à Hawaï de la reine Emma.

Le règne du jeune souverain fut profondément troublé par la mort de son fils unique, âgé de quatre ans. Le roi ne se remit jamais de ce coup, et mourut à l'âge de 29 ans, très regretté de son peuple auquel il avait consacré toute sa sollicitude. Son frère, Kamehameha V (1863-1872), lui succéda. Souverain très actif et d'une grande énergie, il donna au pays une nouvelle constitution et fit venir les premiers Japonais et les premiers Chinois pour remplacer, dans les plantations, les indigènes dont le nombre, depuis 1833, allait en décroissant avec une rapidité effrayante. À cette époque, les Hawaïens étaient au nombre de 130 313 ; en 1896 il n'en restait que 39 504 !

Avec Kamehameha V, qui mourut subitement sans laisser d'enfants, la dynastie s'éteignit. Le peuple choisit alors comme roi le prince Lunaleho, descendant d'une branche collatérale ; celui-ci ne régna qu'une année (1873-1874). À sa mort, il fut remplacé par David Kalakana, qui exerça le pouvoir pendant 17 ans et conclut un traité avec les États-Unis. À défaut de postérité, sa sœur, qui n'avait pas d'enfants non plus, monta sur le trône en 1891 ; c'était la princesse Liliuokalani. Kanake pur-sang, impétueuse, vindicative, mal conseillée, elle échoua dans sa tentative de réviser la constitution. Une révolution ayant éclaté, elle fut obligée de se réfugier en Amérique pour chercher aide et protection. Si, en ce moment, elle avait accordé une amnistie aux révolutionnaires, elle serait certainement restée sur le trône ; mais, violente comme elle l'était, elle s'entêta à faire décapiter les

uns, pendre les autres et bannir le reste des insurgés. À la suite de ces désordres, le royaume de Hawaï fut converti en république. Entre temps, Cleveland, le président des États-Unis qui s'était toujours opposé à l'annexion des îles, fut remplacé par Mac-Kinley ; celui-ci remit la question hawaïenne sur le tapis. La fin de la guerre hispano-américaine marqua aussi celle de l'indépendance de l'archipel hawaïen qui, avec les Philippines, vint se ranger sous la bannière étoilée.

Ce changement ne paraît pas avoir amélioré les conditions sociales des Hawaïens. Au contraire, ils se plaignent beaucoup du manque d'honnêteté des fonctionnaires américains, de l'augmentation des droits d'entrée, des difficultés qu'ils ont à se procurer des ouvriers pour les plantations, et du renchérissement des denrées alimentaires dont le prix, avant l'arrivée des nouveaux maîtres, était déjà fort élevé.

Les principales productions des îles sont le sucre, le riz, le café et les bananes. En 1897, l'exportation du sucre, qui est le revenu le plus important du pays, atteignit le chiffre de 520 152 232 livres, représentant une valeur de 15 390 422 dollars.

La chaleur et l'humidité qui règnent dans les plantations de la canne à sucre en rendent la culture malsaine et dangereuse pour les Européens ; aussi sont-ce des Chinois et des Japonais qui s'en occupent exclusivement. Quant aux blancs, ils remplissent les fonctions de surveillants, de mécaniciens, de chimistes, etc. Avec de l'intelligence et de l'énergie, ils arrivent facilement à se mettre à la tête d'une plantation, ce qui leur assure un revenu princier ; mais ces places très avantageuses sont assez rares.

Dans la même année 1897, on exporta 5 499 499 livres de riz – dont la culture est entièrement entre les mains des Chinois – pour une somme de 225 575.52 dollars, et 337 158 livres de café valant 99 696.62 dollars. La culture du cafier qui, il y a dix ans, ne se trouvait guère qu'à l'état sauvage, dans un coin inutilisé des plantations de cannes à sucre, et était réservé seulement à l'usage exclusif du propriétaire ou du directeur, a pris aujourd'hui une grande extension ; elle rivalise avec celle de la canne à sucre. Les Américains prétendent même que la qualité du café d'Hawaï est supérieure à celle du café brésilien, et que le temps viendra où il fera à son aîné une concurrence redoutable.

L'île d'Oahu, avec la capitale Honoloulou, jouit d'un climat délicieux. Ses heureux habitants ne connaissent pas l'hiver ; août est le mois le plus chaud de l'année. Nous souffrîmes beaucoup de la chaleur, tout en nous étonnant de n'apercevoir aucun parasol ; cet objet si utile n'existe pas dans les îles de l'Océan Pacifique. Les moustiques, par contre, y abondent ; l'approche de la nuit était pour moi le prélude d'une longue torture à laquelle rien ne pouvait me soustraire.

La végétation est d'une exubérance fantastique. Du matin au soir, nous parcourions l'île, ne nous lassant jamais d'admirer l'éclat merveilleux des fleurs et la profusion des fruits de toutes sortes. Les arbres ont une forme particulière ; leurs branches ne tendent pas vers le sommet, mais s'étalent en un large toit plat et touffu. En ce moment, le roi des végétaux, le superbe *pontiana regia* est dans toute sa splendeur. Ses feuilles finement découpées ressemblent à celles du mimosa, et ses grandes fleurs d'un rouge vif, pareilles à des orchidées, tombent en grappes gracieuses. Je vis pour la première fois l'arbre à pain ou rimier (artocarpus incisa), aux

larges feuilles très festonnées, dont les gros fruits ronds d'un vert foncé contiennent une substance farineuse ; le fruit du rimier que l'on cuit, enveloppé de feuilles, sur un foyer de pierre, a une saveur douceâtre semblable à celle de la banane ; il forme la nourriture essentielle des insulaires de l'Océan Pacifique ; sa graine oléagineuse est également comestible. Cet arbre merveilleux fournit encore un bois de construction très recherché, ainsi que du caoutchouc et de la glu que l'on extrait de son écorce.

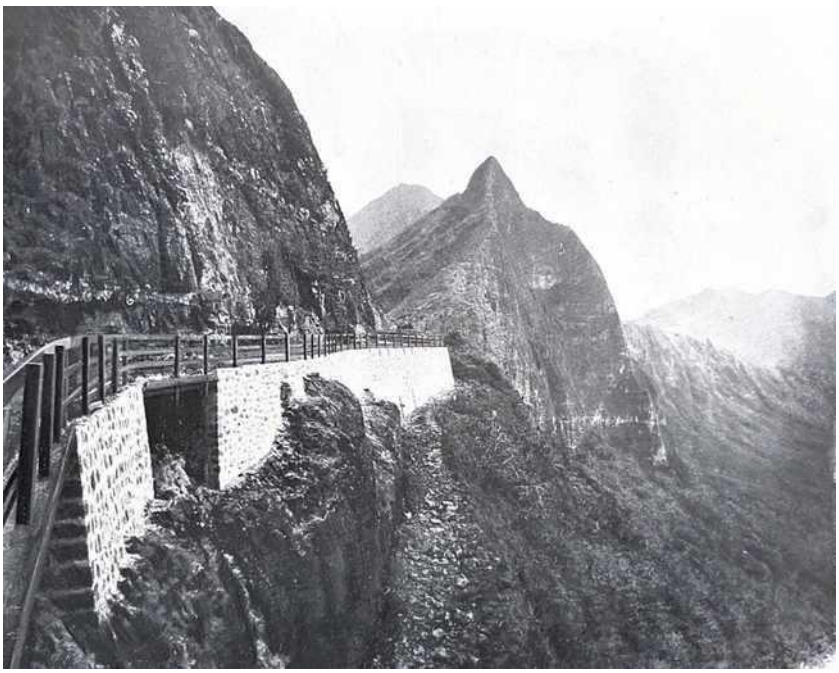
L'hôtel que j'habite est situé dans un grand et beau jardin des tropiques ; ses façades sont garnies de balcons le long desquels s'enchevêtre une végétation luxuriante. Dans le vestibule, de minuscules Chinois courent de droite et de gauche pour le service de la maison. J'appris plus tard à mes dépens, que ce sont de fieffés coquins ; j'eus cependant grande envie d'en ramener un en Europe.

Avant le déjeuner, nous nous mettons en route pour le Punch-bowl, volcan éteint, qui s'élève solitaire, à 150 mètres environ, au milieu d'une plaine. D'ici, nos regards plongent sur le grouillement des mâts, des voiles, des embarcations de toute espèce amarrées dans le port, des tours en bois, des toits plats, des blanches villas éparses dans un fouillis inextricable de plantes inconnues et étranges.

Transportée d'admiration devant cette végétation superbe, je cueillis une grande gerbe des fleurs qui me parurent les plus belles. Lorsque, arrivée à l'hôtel, j'exhibai ma moisson d'un air de triomphe, on me dit dédaigneusement : « Des lantanes ! la plus mauvaise herbe de l'île. Il n'y a pas moyen de l'extirper. »

Au lunch, nous trouvâmes M. L., notre compagnon de voyage, qui se joignit à nous pour aller en voiture à Pali.

Après le long voyage sur mer, pendant lequel je n'avais vu que le ciel et l'eau, j'appréciais doublement la beauté de toutes choses : les magnifiques buissons de croton aux fleurs multicolores, les haies d'hibiscus, les arbrisseaux épineux du cierge à grandes feuilles (cereus grandiflorus), plante de la famille des cactées dont la fleur s'épanouit la nuit et exhale un parfum suave, les étangs parsemés de nénuphars roses et bleus. Les enfants d'Hawaï ont la passion des fleurs ; ils en garnissent leurs têtes et leurs chapeaux ; souvent on les voit, le cou et le buste ceints de plusieurs guirlandes. En se disant adieu, les amis se parent mutuellement de chaînes odorantes ; à l'hôpital, il y a un bouquet auprès de chaque lit. Des fleurs, des fleurs partout, dans la joie et dans la douleur ! J'admirai encore les couronnes jaunes de l'ilima royal, ainsi que les plumerias au parfum violent ; leurs fleurs jaunâtres s'insèrent les unes dans les autres à la façon des lilas dont les enfants européens s'amusent à faire de longues chaînes. J'en ai vu tressées avec des œillets et avec les feuilles embaumées du *meilé*, plante odoriférante qui croît sur les hauteurs. Les indigènes ont un nom particulier pour ces ornements parfumés : ils les appellent *leis*.



Nous voici dans la montagne. Une magnifique route, bordée de bananiers et de palmiers majestueux, parcourt une vallée où croissent à profusion des arbres de toute espèce et des fougères arborescentes ; elle nous conduit au col de Nouanou Pali. À gauche et à droite, des parois de roches rougeâtres s'élèvent perpendiculairement à mille mètres. Le vent formidable qui soufflait dans ces parages nous permit à peine de jeter un regard sur les riantes demeures, sur les champs verdoyants de riz, de cannes à sucre, de *taro*, plante de la famille des aroidées, dont la racine très riche en fécule fournit aux Kanakes leur mets national : le *poi*. Entre deux chaînes de montagnes sauvages et déchirées, on aperçoit l'océan ; de grandes vagues turbulentes viennent se briser contre les sombres écueils, d'où elles retombent en écume légère pour retourner vers l'immense étendue qui reflète les jeux de lumière du soleil et les ombres des nuages.

La journée se termina à Waikiki, plage où, le soir, les habitants de Honoloulou viennent se promener et se baigner. Nous y passâmes de délicieuses soirées au clair de lune. Les nuits des tropiques sont incomparables : les étoiles scintillent, les fleurs répandent leurs parfums les plus suaves et souvent, par un ciel clair, une légère ondée vient rafraîchir la nature.

Honoloulou possède un grand nombre d'institutions d'utilité publique, fondées, pour la plupart, par les souverains de Hawaï. Citons plusieurs écoles, le Bernice Pauahi Bishop Museum, très intéressante collection d'antiquités et de produits de l'art et de l'industrie modernes, une bibliothèque, un jardin botanique, des pépinières et un hôpital supérieurement organisé. Comme l'une des garde-malades était ma compatriote – elle vient du canton d'Argovie – je pus visiter en détail le Queen's hospital. Mlle Wernly, venue toute jeune

aux États-Unis, est plus Américaine que Suissesse. Elle habite avec cinq autres *nurses* une ravissante villa, voisine de l'hôpital ; chacune y a une très jolie chambre, et toutes ensemble partagent un salon pourvu d'un piano, et une salle à manger. Les sœurs, servies chacune par un *boy* japonais, ont le blanchissage gratuit, sont logées et nourries aux frais de l'hôpital et reçoivent quarante dollars par semaine. Tous les six mois une des garde-malades doit se charger du service de nuit pendant un mois entier. Le jour elle a le loisir de dormir ; son temps de veille fini, on lui accorde une semaine de vacances. Le Queen's hospital est situé dans un parc de toute beauté. Une allée de palmiers majestueux conduit au bâtiment principal ; on voit des cactus noueux qui atteignent la taille d'un pommier moyen.



Cet hôpital a été fondé par la reine Emma pour les malades indigènes. Aujourd'hui on y reçoit des Chinois, des Japonais, des Européens de toutes nations et de toutes confessions. Il y a des chambres de 12 à 14 lits et de plus petites à

un ou deux lits pour les malades qui paient. La salle d'opération ainsi que la salle à manger sont grandes, bien aérées et proprement tenues.

La ville de Honoloulou est, comme une capitale européenne, coupée en tous sens par des tramways électriques ou à chevaux. Une ligne de la première catégorie, construite au flanc d'une colline, aboutit à Pacific Height, d'où l'on aperçoit, à ses pieds, la chaîne si caractéristique du Punchbowl, et la ville de Honoloulou pareille à un immense jardin d'où émergent quelques hautes maisons et les bâtiments publics. Pacific Height qui vient d'être ouvert aux promeneurs est encore inhabité ; mais on prévoit que de gracieuses villas ne tarderont pas à venir se suspendre aux versants roses de la montagne.

Une ligne de chemin de fer fait le tour de l'île ; nous en profitons pour nous rendre à Waialma. À mi-chemin, nous apercevons Eva-Mill, une des plus grandes plantations de cannes à sucre du monde. Elle occupe 5000 ouvriers, chinois et japonais pour la plupart. À droite de la voie, s'élèvent de hautes roches perpendiculaires, inaccessibles, semble-t-il. Des chèvres sauvages en ont fait leur demeure ; il s'y trouve de profondes cavernes dans lesquelles les anciens Kanakes ensevelissaient leurs morts. À notre gauche, l'océan, jamais las, roule ses flots dont la grande voix monte jusqu'à nous.

Autrefois les Hawaïens apportaient les cadavres des leurs, enveloppés de nattes, dans ces grottes. Ils les asseyaient, et plaçaient à côté d'eux une cruche d'eau, du *poi*, et de la canne à sucre. Le lendemain, les parents du défunt, après s'être purifiés par des ablutions, se mettaient en rang devant la hutte, attendant le prêtre qui venait les asperger d'eau bénite.

La mort du roi donnait lieu à de grandes cérémonies. Avant toute chose, on consultait le Kahouna, espèce de sorcier moitié charlatan, moitié medium, pour découvrir la personne dont les maléfices avaient causé le trépas du souverain. Puis on immolait une victime afin de donner un compagnon au défunt sur le chemin de l'autre monde. Enfin, le cadavre enveloppé de feuilles de toro et de bananier était enfoui sous une mince couche de terre. Les veilleurs du mort y entretenaient, en marmottant leurs prières, un petit feu pour accélérer la décomposition du cadavre.

Dix jours après, on enlevait la chair des os. Ceux-ci liés en paquet étaient déclarés divins par les prêtres, et portés par des amis dans une caverne. On offrait le cœur en sacrifice à la déesse Pélé en le jetant dans le cratère du Kilauea.

Puis on célébrait, au milieu d'orgies sauvages, le deuil national.

Un arbre que nous vîmes en grande quantité pendant notre excursion autour de l'île, est l'algorava, importé en 1837 par un missionnaire français. L'algorava est vraie bénédiction pour les hommes et pour le bétail ; il prospère dans tous les terrains et produit une quantité prodigieuse de grains sucrés qui conviennent particulièrement aux chevaux. À six ans, il donne une récolte abondante et un bel ombrage.

À Waialua, l'hôtel Haleiwa, jolie maison neuve avec de grands jardins, au bord de la mer, ne paraît pas attirer encore beaucoup de voyageurs.

Au retour, nous jouîmes de la société de deux femmes kanakes, les plus volumineuses que j'aie jamais vues. Mes compagnons de voyage, ayant voulu les photographier à leur insu, furent pris sur le fait par les deux belles et accablés

d'invectives parmi lesquelles celle de *damned Dutchmen* (maudits hollandais) était sans doute la moins injurieuse.

En général la race kanake est lourde et dépourvue de charmes. Les Hawaïens ont les lèvres charnues, des traits grossiers, des corps informes qui paraissent encore plus comiques dans leur singulier accoutrement. Les femmes portent une espèce de fourreau blanc sans ceinture, boutonné au dos, que les Américains appellent *Mother Hubbard*, les indigènes *holokou*. En voyant ces masses humaines se mouvoir péniblement, on ne croirait pas que jadis un peuple sain et beau, d'allure martiale, parcourut le littoral des îles Hawaï. Comme dans toutes les îles de l'Océan pacifique, les blancs, ces *grands tueurs des races,* accomplissent insensiblement leur œuvre de destruction. L'alcoolisme, les maladies autrefois inconnues, le mélange des sangs, auront bientôt raison de toute une race. Les Kanakes disparaîtront, engloutis dans la grande invasion colonisatrice de l'Occident.

L'indigène hawaïen est impropre à toute tâche quelconque. Les hommes aussi bien que les femmes sont paresseux, inconstants, peu scrupuleux et ennemis du travail ; le beau sexe passe pour infidèle et léger à l'excès. Un Kanake n'a-t-il rien à manger ? Il s'en va chez un voisin plus fortuné qui l'accueillera toujours chaleureusement. Lorsqu'à son tour il a gagné quelque argent, il décore sa maison de fleurs, prépare un festin et invite ses parents et amis.

Les insulaires sont impressionnables et superstitieux au plus haut degré. Aujourd'hui encore, les sorciers, les *Kahounas* dont j'ai parlé plus haut, exercent une grande influence sur le peuple. Parmi les Kahounas se trouvait une catégorie chargée de faire mourir les gens par la prière. Dans ce but, ils enfouissaient ou brûlaient, en murmurant des évocations, un

morceau d'ongle, des cheveux ou un peu de salive de la personne condamnée. À partir de ce moment, le *Kahouna* se tenait constamment dans le voisinage de sa victime qui, frappée d'une crainte superstitieuse, ne pouvant plus ni manger ni dormir, finissait par mourir misérablement.

C'est sans doute sous l'influence d'une semblable obsession qu'un insulaire de Kekaha, sur l'île de Hawaï, mourut dernièrement. On lui dit un jour : « Dans une semaine, tu mourras. » De ce moment, ce jeune homme, robuste et en parfaite santé, perdit tout espoir, se coucha et passa, en effet, de vie à trépas à l'heure indiquée.

Les *Kahounas* s'entendaient du reste à merveille à tirer profit de la superstition des Kanakes. Suivant une antique tradition, l'homme possède deux âmes, dont l'une ne le quitte qu'après sa mort, tandis que l'autre entreprend de temps en temps des voyages. Il arrivait qu'un *Kahouna* cupide faisait croire à l'un de ses voisins que son âme venait de partir et ne reviendrait plus, retenue qu'elle était par un dieu irrité. Effrayé, le propriétaire de l'âme fugitive s'empressait d'offrir au sorcier une somme d'argent importante pour apaiser la divinité et faire rentrer la volage au bercail.

Les *Kahounas* formaient deux catégories : la classe inférieure composée de sorciers et de fumistes, la classe supérieure formée de prêtres et de détenteurs des formules sacrées. Chargés du service du temple, ces derniers étaient très instruits en médecine et en astronomie, et avaient la garde des livres saints qui grâce à eux, ont été conservés depuis des siècles.

L'idée que les peuples polynésiens se faisaient de la création du monde, du premier péché, du déluge, coïncide

d'une manière frappante parfois avec les récits de l'Ancien Testament.

« Il y avait, avant la création du monde, trois dieux puissants, Kane, Kan et Lono. Leur action réunie fit jaillir la lumière sur le chaos dont ils tirèrent d'abord trois sphères célestes pour leur demeure, puis la terre, le soleil, la lune et les étoiles. De leur salive, ils créèrent ensuite une troupe d'anges destinés au service des trois dieux primitifs. Pour terminer leur œuvre, ils firent l'homme et formèrent son corps de terre rouge, sa tête d'argile blanc. Kane, le dieu supérieur, insuffla la vie à l'Adam hawaïen, dont une côte donna naissance à la bonne Ève des îles polynésiennes. Le nouveau couple, Koumouhonua et Keolakouhonua, fut placé dans un beau jardin, le Paliouli, arrosé des trois fleuves de vie et planté d'arbres magnifiques, parmi lesquels l'arbre à pain sucré.

Le plus puissant des anges, Kanaloa, le Lucifer hawaïen, exigea que le couple humain l'adorât, malgré la défense de Kane, père des dieux. Après d'inutiles efforts pour créer un homme qui lui obéirait absolument, Kanaloa, ivre de vengeance, résolut de détruire Koumouhonua et sa compagne. Ayant pris la forme d'un grand lézard, il se glissa dans le Paradis, je veux dire le Paliouli, et induisit les deux habitants au péché. Ceux-ci furent chassés par un énorme oiseau que Kane envoya contre eux. »

Telle est la tradition hawaïenne du péché originel.

Chapitre 7

Excursion à l'île Kauaï

Le volcan Kilauea et le Halemaumau. La déesse du feu, Pélé. La vengeance de Pélé, légende hawaïenne. Voyage à Kauaï. Vallée de Waimea. Cook, l'explorateur des îles. Un peintre bernois. Kekaha. Moulin à sucre et plantations. La papaye. Musiciens et instruments de musique hawaïens. Chansons et légendes. Villa hawaïenne. Retour à Honoloulou.

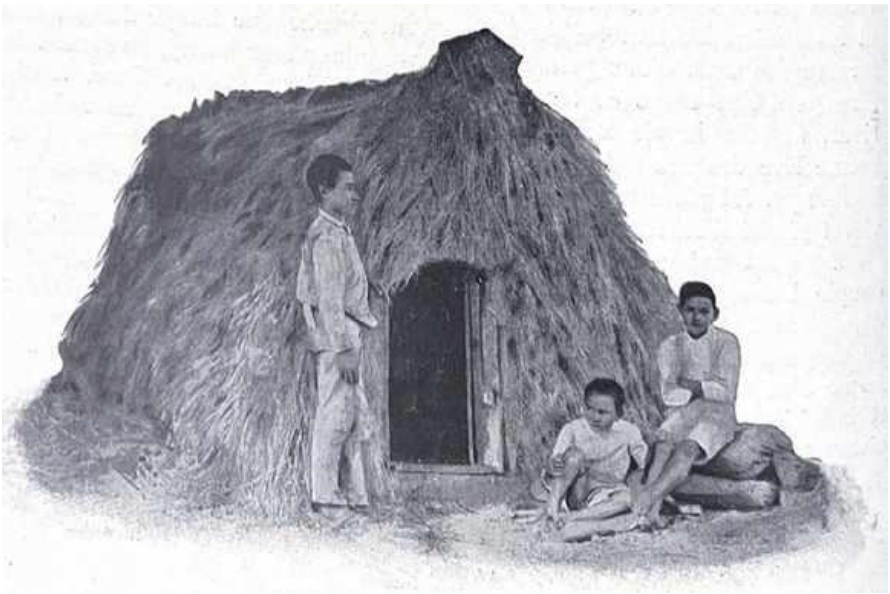
Les communications entre les différentes îles sont mauvaises et très irrégulières. Le navire qui fait le trajet entre l'île de Hawaï étant en réparation et une avarie venant de se produire à celui qui le remplaçait, je renonçai forcément à visiter le célèbre volcan du Kilauea. Hawaï, la plus grande des huit îles habitées de l'archipel, possède, outre le Kilauea, deux sommités imposantes, le Mauna Loa ou *Grande Montagne* (4170 mètres) et le Mauna Kea ou *Montagne Blanche*, volcan éteint, plus élevé encore et, comme son nom l'indique, couvert de neige toute l'année.

Le Kilauea, en repos depuis quelque temps déjà, est un des volcans les plus beaux et les plus formidables de la terre. Lorsqu'il est en activité, son cratère, un immense lac de feu, déverse sur les flancs gris de la montagne des torrents de matières incandescentes. La lave en fusion, qui s'élève en jets de vingt mètres de hauteur, forme des fontaines ardentes d'une magnificence incomparable. Heureux celui qui peut

jouir de ce spectacle unique, aussi grandiose que rare, car le volcan sommeille pendant des années.

Ce phénomène a donné naissance dans les îles à des mythes d'une poésie sauvage et puissante. Le lac de feu, le Halemaumau était l'entrée de l'enfer et la demeure de la redoutable déesse Pélé. Personne ne s'y hasardait sans apporter en offrande à celle-ci les baies sacrées du *ohelo*. En temps d'éruption, on cherchait à apaiser sa colère en immolant des animaux et d'autres victimes dans le fleuve de lave. On y jetait aussi des cadavres dans l'espoir que la terrible déesse, admettant les morts au nombre de ses serviteurs, serait favorablement disposée envers leur famille. On raconte que le cadavre du grand conquérant Kamehameha Ier fut lancé en 1819 dans le cratère du Kilauea par ses fidèles, qui ne voulurent pas que le moindre fragment des os du puissant souverain tombât entre les mains de ses ennemis. Une antique croyance des Hawaïens veut en effet que l'âme ne trouve pas de repos aussi longtemps que l'ennemi a en sa possession une partie du corps qu'elle habita.

Une ancienne légende hawaïenne montre combien la colère et la vengeance de Pélé sont terribles.



Au XIVe siècle vivait dans le district de Puna, situé au sud-est de l'île, le courageux Kahavari, guerrier renommé par sa bravoure. Il habitait avec sa femme et ses deux enfants une hutte d'herbes située non loin de la côte. Ses champs lui rapportaient d'abondantes récoltes. Aimé de ses sujets auxquels il donnait des fêtes brillantes, sa popularité dépassait celle de tous les autres chefs.

Les solennités en l'honneur du dieu Lono venaient de commencer par une journée radieuse comme on n'en voit que sur ces îles fortunées. Les vents alizés agitaient les feuilles bruissantes des palmiers et éparpillaient l'écume des vagues qui viennent se briser sur les récifs de coraux.

Un *holua,* combat singulier, devait avoir lieu entre le prince et son meilleur ami, Ahua. Réunis en grand nombre au pied de la colline, les indigènes, en attendant le spectacle, s'amusaient à leur manière naïve. Des musiciens jouaient de la guitare, soufflaient par le nez dans des flûtes ou battaient le tambour pour faire danser les autres. Les plus paresseux, étendus sous les palmiers, mangeaient des bananes et des noix de coco, ou suçaient des morceaux de canne à sucre. Peuple heureux, à moitié nu, que les blancs ont contraint à adopter un habillement qui le gêne, et auquel ils ont enlevé l'illusion que la vie est belle et faite pour en jouir sans souci du lendemain.

Salués par les acclamations de la foule, Kahavari et son ami Ahua apparurent au pied de la montagne. Le *holua* consiste à descendre la montagne sur une sorte de véhicule primitif ; le vainqueur est celui qui arrive le premier dans la vallée. Kahavari et Ahua étaient aussi habiles l'un que l'autre à cette course, aussi le peuple s'attendait-il à une lutte des plus captivantes. Les deux adversaires, parvenus au haut de la

colline, allaient partir lorsqu'une femme hideuse se présenta devant eux et somma Kahavari de concourir avec elle. Le prince, étonné, regarda avec dédain cette apparition misérable et chétive et dit : « Moi, je me mesurerais avec une femme ?

— Pourquoi pas, si cette femme est plus forte que toi et si elle ne manque pas de courage.

— Tu es téméraire, femme, reprit dédaigneusement le prince. Connais-tu le holua ?

— Suffisamment pour atteindre le pied de la colline avant le prince de Puna.

— S'il en est ainsi, prends un des traîneaux et essaie, dit Kahavari.

Ahua donna son traîneau ; un moment après, Kahavari et derrière lui son étrange adversaire descendaient la colline avec la rapidité de l'éclair. Le prince arriva le premier, accueilli par les cris de triomphe de la foule. Par des gestes, la femme fit comprendre qu'elle désirait reprendre le combat. Silencieux, ils remontèrent la côte et se préparèrent à une seconde course.

— Attends, dit tout à coup la femme, dont les yeux brillèrent d'une lueur diabolique, ton traîneau doit être meilleur que le mien. Si tu es honnête, tu le changeras contre le mien.

— Pourquoi changerais-je avec toi ? repartit le prince mécontent. Tu n'es ni ma femme ni ma sœur. Je ne te connais pas. Recommençons donc !

Kahavari s'élança sur la piste, persuadé que la femme le suivait. Il ne remarqua pas qu'elle venait de frapper la terre du pied et qu'un large fleuve de lave coulait du côté de la

plaine. Arrivé au bas de la colline Kahavari se retourna ; il vit, avec épouvante, un torrent de feu se précipiter de son côté ; debout sur la première vague destructrice, la terrible déesse Pélé lançait la foudre et les éclairs.

Kahavari saisit son épée et s'enfuit avec Ahua du côté de la mer, sa seule chance de salut. Affolé, il passa devant sa hutte, jeta un dernier adieu à sa famille et, au moment où le fleuve ardent allait l'atteindre, se jeta dans un canot de pêcheur et gagna le large.

Furieuse de voir sa proie lui échapper, Pélé épancha ses torrents de lave très loin dans l'océan. Mais le vent d'ouest s'étant levé, l'embarcation se trouva bientôt hors des atteintes de la déesse.

Après une longue odyssée, Kahavari aborda sur l'île d'Oahu où il vécut le reste de ses jours. L'éruption avait anéanti le district de Puna et détruit tous ses habitants. Le prince ne se hasarda jamais à retourner dans son pays, de peur que la vindicative Pélé ne lançât encore une fois sur lui sa lave destructrice.

La croyance en la divinité païenne a subsisté jusqu'à présent parmi les Kanakes christianisés. On en voit encore grimper jusqu'au cratère du Halemaumau et jeter dans le gouffre fumant des baies sacrées d'ohelo ou des morceaux de papier sur lesquels sont inscrits les noms des parents morts.

On nomme cheveux de Pélé les fils de lave ténus et flexibles, dont la longueur atteint parfois un mètre, qui s'étendent sur le versant sud-ouest du cratère.

Quoique l'on m'eût dit de tous côtés que lorsque le lac Halemaumau ne fonctionne pas il ne vaut pas la peine d'aller visiter le Kilauea, je regrettai beaucoup de ne pouvoir faire

cette intéressante excursion. Aussi l'aimable invitation de mes compatriotes H., établis sur l'île de Kauaï, me fit-elle un plaisir extrême.

C'était un trajet de 16 heures environ. Je fus surprise de voir sourire les tenanciers de l'hôtel de Hawaï, lorsque je leur fis part de mon projet d'aller passer quelques heures là-bas.

— Pour votre plaisir ? ne cessaient-ils de me demander d'un air de doute.

— Pour votre plaisir ? répétaient en soupirant, sur *l'Iwalani*, mes deux compagnes de cabine qui, depuis le moment du départ jusqu'à Makaweli, restèrent étendues sur leurs couchettes. J'ignorais combien les voyages entre les îles hawaïennes offrent de péripéties peu agréables, combien les flots sont mauvais et les bateaux défectueux. Sans défiance donc, je pris congé de mes amis qui, le jour suivant, s'embarquaient pour le Japon.

La nuit fut agitée. Le vent et la mer faisaient rage ; toutefois je n'eus pas à payer à l'onde amère le tribut habituel. À l'aube nous longions la côte de Kauaï, le *Jardin* de l'archipel. La mer battait furieusement la plage de ses grandes vagues tumultueuses, mais le soleil du matin éclairait de vastes étendues vertes de cannes à sucre. Çà et là, quelques huttes d'indigènes, des groupes épars de petites maisons d'ouvriers ou un moulin à sucre que surmonte une énorme cheminée, indiquent seuls que le pays est habité.

Makaweli était le terme de mon excursion. Je descendis dans le canot à l'aide d'une échelle de corde improvisée et trouvai à terre Mme H., ma compatriote.

Nous traversâmes en voiture la rivière Wailua, après avoir passé la vallée de Waimea. C'est au bord de la baie de

Waimea que Cook aborda en 1778 ; mais c'est sur la plus grande île de l'archipel, à Owhihï ou Hawaï, qu'il fut assassiné l'année suivante, le 14 février 1779, de la main même de ceux qui l'avaient reçu comme un dieu. Un canot volé par les insulaires fut la cause de la mort du grand explorateur. En cherchant à emmener le chef comme otage jusqu'à restitution de l'objet dérobé, Cook en vint aux prises avec les indigènes et tomba sous leurs coups avec quatre de ses compagnons. L'endroit s'appelle Kaawaloa : c'est, au pied du Mauna Loa, un champ de lave noire battu par la marée. En 1874, les Anglais élevèrent dans le voisinage de ce rocher un modeste obélisque à leur célèbre compatriote. Chez les insulaires, la croyance en la divinité de Cook persista quelque temps ; ses restes furent enfermés dans un temple pour y être adorés.

Lorsque Cook fit son dernier voyage, dans le but de trouver un passage entre l'Océan pacifique et l'Océan atlantique, il se trouvait un Suisse parmi ceux qui l'accompagnaient. Jean Wäber, peintre bernois, avait été désigné par le gouvernement anglais pour accompagner le grand explorateur et dessiner les sites et les habitants des pays qu'on allait découvrir. Le but principal de l'expédition ne fut pas atteint. Dans le détroit de Behring, où Cook se croyait arrivé à la réalisation de son rêve, il se vit soudain entouré par les glaces et obligé de faire voiles vers le sud. Il retomba sur les îles Sandwich qu'il avait découvertes une année auparavant ; là, le trépas l'attendait. Du navire prêt à lever l'ancre, Wäber et ses compagnons assistèrent, terrifiés et impuissants, à l'horrible drame.

Les dessins que Wäber rapporta de son voyage figurèrent dans un ouvrage publié par l'Amirauté. Ses travaux lui valurent le diplôme de membre de la Société royale des ar-

tistes. L'un de ses tableaux, un paysage, passa pour l'un des meilleurs de l'exposition des Beaux-Arts à Londres, en 1788. Le peintre vivait dans cette ville et y mourut en 1793. Son talent et son travail acharné lui avaient valu, en Angleterre, une grande réputation et une situation très considérée. Toutefois il n'oublia jamais sa ville natale qu'il avait quittée fort jeune, et à laquelle il devait de la reconnaissance ; c'était grâce à l'assistance morale et financière du gouvernement et de l'Abbaye des Marchands qu'il avait pu commencer ses études, à Berne d'abord, chez Aberli, puis, pendant cinq ans, à Paris. Wäber légua à l'Abbaye une somme de cent livres sterling ; de son vivant il lui avait donné déjà une collection de gravures ainsi que son portrait peint par lui-même, qui furent longtemps exposés dans la grande salle de l'Abbaye des Marchands.

La bibliothèque de la ville de Berne reçut les ustensiles, les vêtements et les armes des insulaires de la mer du Sud rapportés par Wäber ; tous ces objets, dont plusieurs sont des exemplaires uniques – le Musée britannique lui-même ne les possède pas – sont conservés dans la collection ethnographique du Musée historique de Berne. Parmi les plus rares, se trouvent un manteau tissé entièrement avec les plumes rouges d'un tout petit oiseau des îles Hawaï, le *lerthia coccinea*, et un casque également en plumes. Ces deux pièces faisaient partie du costume d'apparat des anciens chefs hawaïens.

Les vêtements de plumes étaient une spécialité des Hawaïens. Les indigènes les confectionnaient en fixant sur un filet à mailles serrées les plumes jaunes du *drepanis pacifica* ou *oo*, petit oiseau qui n'en porte que quelques-unes de cette couleur près des ailes. Quel massacre de ces gracieux animaux ne fallut-il pas faire pour tisser le manteau jaune de

Kamehameha I[er], auquel on a travaillé pendant neuf générations, et que j'ai vu exposé au Bishop Museum à Honolulou ! Le *mamo*, manteau dont le souverain ne se paraît que dans les grandes solennités, était fait entièrement de plumes jaunes de l'oo et descendait jusqu'à la cheville. Les manteaux jaunes et rouges des princes étaient plus courts, ainsi que ceux, entièrement rouges, que portaient les prêtres.

Les dépouilles royales léguées par Wäber à sa ville natale proviennent certainement de cadeaux faits par les indigènes à Cook et à ses compagnons, qu'ils avaient pris pour des êtres surnaturels.

Les blancs, toutefois, ne firent rien pour entretenir cette croyance et manquèrent d'égards envers les insulaires. Cook, lui-même, excita leur colère en faisant brûler, un jour qu'il manquait de bois, plusieurs idoles ainsi que la palissade qui entourait le temple. C'est probablement cette mesure arbitraire qui a coûté la vie au célèbre voyageur.

La mort tragique de Cook fit une telle impression en Europe que, pendant plusieurs années, aucun navire n'aborda plus sur ces îles, dont les paisibles habitants avaient acquis la réputation de féroces cannibales…

Mais revenons à la vallée de Waimea. Ses champs de riz d'un vert clair, ses étangs qui miroitent au soleil, ses cocotiers géants avec les minuscules huttes des indigènes à leur pied, forment un tableau d'une richesse de couleurs et d'un charme infinis.

La maison de mes compatriotes est située dans la plantation de Kakaha, au milieu d'une vaste prairie plantée de goyaviers et d'algoravas. C'est une jolie maison avec une véranda qui en fait le tour. On m'avait assigné ma demeure

dans un cottage, à côté de l'habitation de mes hôtes ; je ne tardai pas à faire la connaissance de mes nouveaux voisins, bruyants et caquetants, des martins tristes (acridotheros tristis) dont le nom répond aussi mal à leur caractère qu'à leur plumage. Le *meina* – c'est le nom que lui donnent les indigènes – vient des Indes et appartient à la famille des étourneaux. On me dépeignit son naturel sous les couleurs les plus noires : glouton et querelleur, cet oiseau, m'assura-t-on, aime à s'installer dans les nids des autres, qu'il en chasse à coups de bec. En fait de défauts, je ne pus constater chez le *meina* que sa grande loquacité. Le soir surtout, son caquetage est étourdissant ; la nuit, au moindre bruit, il se réveille et bavarde à n'en pas finir.

De ma fenêtre, j'entendais la grande voix de la mer et je voyais la population cosmopolite de Kehaha se promener et s'amuser sur la plage. Les plantations occupent des Portugais, des Portoricais, des Chinois, des Japonais et quelques Kanakes. Ces derniers cependant ne travaillent que poussés par la plus grande misère. Les demeures des indigènes sont toujours ouvertes ; on peut ainsi, sans indiscrétion, jeter un coup d'œil dans leur vie de famille et assister aux détails intimes de leur existence.

Ma visite au moulin à vapeur, où débute la fabrication du sucre, m'intéressa beaucoup. Je vis apporter des quantités énormes de cannes que l'on jette dans une machine pour y être broyées. Le liquide obtenu par cette opération est chauffé, clarifié au moyen de chaux et de gaz acide carbonique, après quoi on le cuit pendant trois ou quatre heures dans une chaudière. Le produit de cette cuisson, une mélasse épaisse, passe dans la machine centrifuge, qui la tourne avec une rapidité vertigineuse. Le sucre reste attaché aux parois du tamis, tandis que la mélasse liquide s'écoule et, cuite en-

core une fois, fournit une qualité de sucre inférieure. Le premier sucre, de couleur jaunâtre, est mis dans des tonnes et expédié aux raffineries de San-Francisco. Le moulin emploie comme combustible le résidu des cannes à sucre broyées et réduites en paille.

Pour me faire voir le sucre sous toutes ses formes, on me conduisit dans un champ de cannes à sucre. De profonds canaux coupent la plantation dans tous les sens et, avec les nombreux puits artésiens, fournissent aux plantes l'eau qu'il leur faut en grande quantité. La canne à sucre ne demande que cela. Pour le reste, le terrain rougeâtre de Hawaï lui convient si bien qu'une fois plantée elle se reproduit d'elle-même.

En fait de fruit, j'appris à connaître en pays hawaïen, les goyaves, les mangues et les papayes ; on y consomme beaucoup d'ananas. Le papayer (papaya carica), *l'albabaye* des indigènes, arbre très haut, couronné au sommet d'un bouquet de grandes feuilles palmées, porte toute l'année une quantité énorme de fruits suspendus autour de son tronc. Ce fruit, une espèce de melon, est sucré, rafraîchissant, un peu fade, et contient de nombreuses graines. Le suc laiteux que l'arbre produit en abondance a des propriétés singulièrement énergiques, entre autres celle d'amollir la viande la plus coriace, de la décomposer même si on la laisse tremper dans le liquide.

Le fruit du manguier (mangifera indica), de la grosseur d'un petit melon, a un goût de térébenthine auquel je ne pus m'habituer. Cet arbre possède de grandes vertus médicinales. Ses fruits, ses graines, ses feuilles, le suc résineux qu'il produit, son écorce même, servent à combattre différentes maladies.

Un des derniers soirs que je passai chez eux, mes aimables hôtes me firent le plaisir de commander quelques musiciens indigènes que nous écoutâmes, assis sur la véranda, abrités contre les piqûres des moustiques par un fin treillis de fil de fer. La bande jouait de trois instruments : le *taro-patch*, espèce de violon à cinq cordes, l'*ukulele*, petite guitare à quatre cordes, – ces deux premiers originaires de l'île de Madère – et une guitare plus grande dont je n'ai pu retenir le nom.

Parmi les instruments essentiellement hawaïens qui ne sont plus guère employés aujourd'hui, il y a *l'ohe*, flûte de bambou dans laquelle on souffle avec le nez, l'*ukeke*, harmonica de bouche dont les quatre cordes sont des cheveux, le *pahukani*, grand tambour de bois de cocotier tendu de peau de requin, le *hula-ula-uli*, noix de coco remplie de petits cailloux que l'on agite comme une crécelle pendant les danses.

Nos artistes jouent et chantent avec une verve, un sentiment de la musique et un rythme remarquables. Ils improvisent et, autant que j'ai pu en juger, les paroles de leur chant s'adaptent merveilleusement à la mélodie.

Les Hawaïens sont poètes et aiment la musique autant que les fleurs. Leurs poèmes, en langue du pays *Mele*, n'ont pas de mesure ; ces phrases courtes que l'on récite ou que l'on chante se transmettent de génération en génération. Il y a des chants religieux, des épopées, des chansons d'amour et des cantiques funèbres.




p Solo
1. Ha-a - heo ka u-a i-na pa - - - li Ke
p
nihi a-e-la ka-na he - - le E ha-ha - i a-na i-ka
li - - ko Pu-a a-hi-hi le-hu-a o u - - ka.
ff Chorus
A-l o - ha oe a-lo-ha oe e ke
ff
ff
o-na-o-na no ho i-ka li - - po. A fond em-brace a



Les anciennes légendes ont été conservées grâce aux bardes que l'on accueillait avec enthousiasme à la cour. Le roi Kalakaua a fait traduire une partie des légendes hawaïennes en langue anglaise, telle l'histoire de la vengeance de Pélé, racontée plus haut. En voici une infiniment touchante et poétique :

« Au sud de l'île Hawaï, un bloc puissant de lave rouge émerge, inaccessible, des flots. Aucun être humain ne se hasarda jamais sur ses flancs abrupts et hérissés, demeure sauvage des oiseaux marins qui ont construit leurs nids dans les anfractuosités de ces écueils battus par la mer et les vents. De la côte, on aperçoit sur le sommet du rocher un rempart de pierres peu élevé. C'est le tombeau de la belle Puupehe, transportée là-haut par son époux Makakehau. Qui peut dire comment celui-ci arriva sur l'îlot, chargé de son triste fardeau ? Les dieux lui donnèrent-ils des forces surhumaines ?

Puupehe était la fille d'un chef considéré de l'île Maui ; Makakehau gagna sa main comme prix de sa victoire dans un combat héroïque. La jeune fille était d'une beauté éblouissante. Son corps brun brillait comme le soleil, lorsqu'il se lève sur le formidable cratère du Haleakala ; sa luxuriante chevelure, noire comme la nuit, couronnée de fleurs jaunes, enveloppait son buste flexible, d'une perfection de statue. Les yeux profonds, rayonnants comme des étoiles, de

Puupehe avaient enivré le jeune héros. Un jour, il lui dit : « Nous nous aimons de toute notre âme. Allons-nous-en sur la côte de Lauai où nous vivrons cachés dans la caverne de Malauea. Nous pêcherons ensemble des poissons et des tortues ; contents de notre sort, nous apaiserons notre faim avec le taro rôti dans les feuilles embaumées de *ti*, et les baies de *l'ohelo* rafraîchiront nos bouches altérées. Nous vivrons ainsi et nous nous aimerons aussi longtemps que les étoiles brilleront. »

Ils vécurent, ignorés de tous, dans une heureuse retraite, et leur amour croissait de jour en jour.

Un matin, Makakehau partit, laissant sa compagne dans la caverne, pour aller sur la montagne remplir ses calebasses d'eau de source fraîche et pure. C'était l'hiver, la saison où les *kouas* redoutés, les terribles ouragans du sud, viennent, avec une violence impétueuse, jeter les flots de l'océan déchaîné contre la côte méridionale des îles Hawaï.

Du haut de la montagne, Makakehau aperçut les signes précurseurs de la tempête ; il vit les nuages noirs s'amasser au-dessus de l'île et n'eut plus de doute sur le sort qui attendait sa compagne que les vagues, fouettées par la tourmente et chassées jusque dans la caverne, balayerait dans leur course effrénée.

Affolé, Makakehau reprit le chemin de la vallée ; au pied de la montagne l'ouragan faisait rage. La mer en démence venait heurter de ses grandes vagues tumultueuses les rochers de lave ; les hurlements lugubres du vent se mêlaient au fracas des flots. Au moment où Makakehau allait y pénétrer, une lame énorme envahit la caverne et jeta son écume au visage du guerrier terrifié.

Quelques minutes après, il sortait des flots soulevés par la tourmente et ramenait sur le rivage le cadavre de sa bien-aimée.

Le jour suivant, les pêcheurs de l'île entendirent les chants funèbres et les lamentations de l'amant infortuné, et les femmes de la vallée la plus proche vinrent pleurer auprès du corps de la belle Puupehe. Elles l'enveloppèrent d'étoffes neuves et brillantes et le couvrirent de fleurs odorantes.

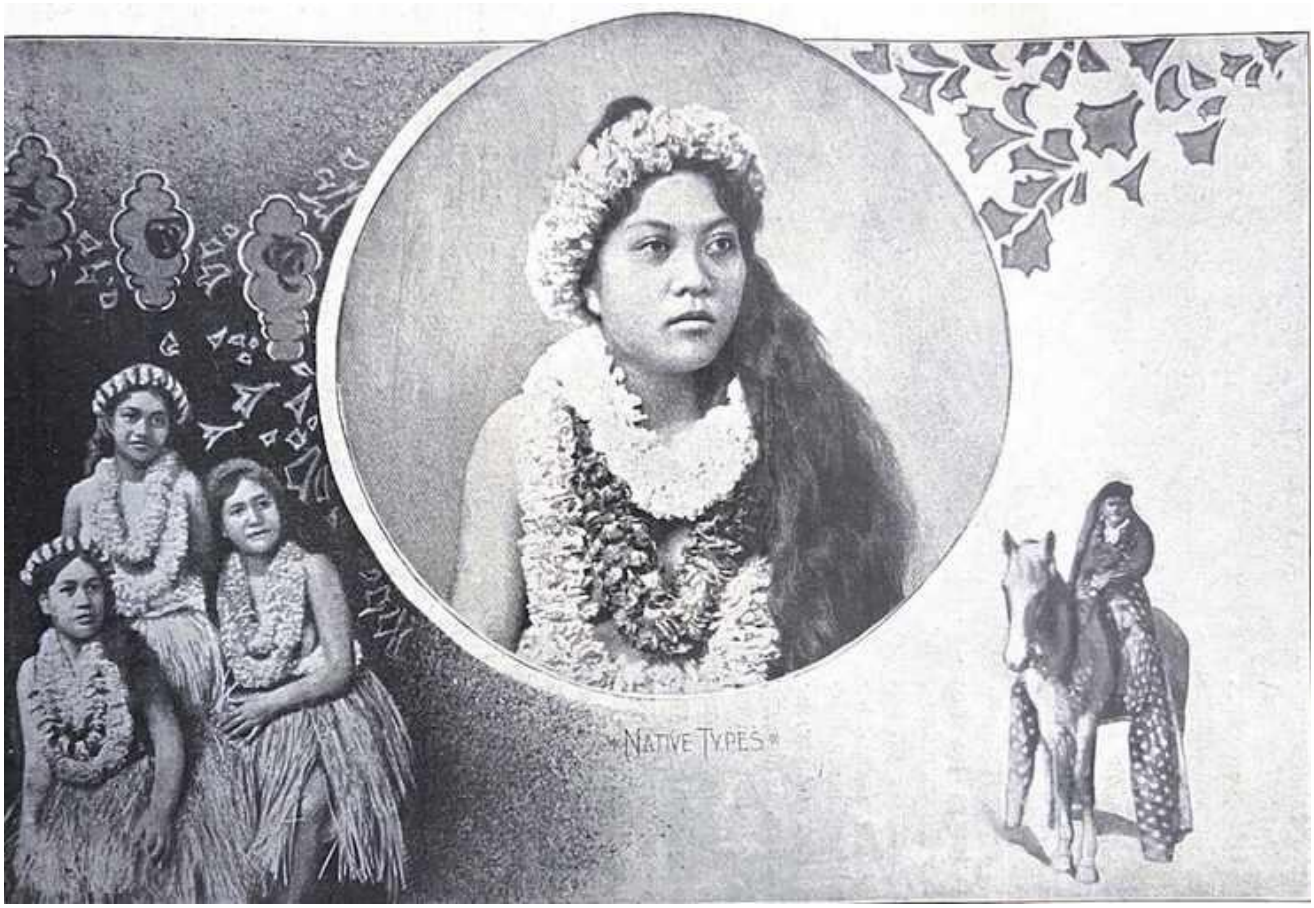
Lorsque les femmes revinrent le lendemain, elles ne trouvèrent ni le cadavre, ni l'époux en deuil. Leur regard étant tombé par hasard sur le rocher rouge solitaire au milieu des flots, elles aperçurent, sur son sommet, Makakehau occupé à creuser une fosse dans la pierre.

Stupéfait, le peuple assemblé le regardait ; plus d'un monta dans son canot pour aller voir comment un pied humain avait pu escalader les arêtes abruptes.

Makakehau, son travail fini, déposa le cadavre dans le trou creusé par ses mains. Lorsqu'il y eut mis la dernière pierre, il entonna un chant plaintif.

Un dernier regard de tristesse sur l'endroit où reposait la lumière et l'orgueil de sa vie, puis Makakehau se précipita du haut du rocher dans la mer écumante ; son corps écrasé fut retrouvé le jour suivant par les pêcheurs, et inhumé avec pompe sur la côte, vis-à-vis du rocher de Puupehe.

Jamais un étranger n'a été admis à assister aux danses du pays, aux célèbres *hulas* dans lesquelles les danseuses arrivent couronnées de fleurs et vêtues d'un petit jupon en paille tressée. Ce que quelques voyageurs ont pu voir n'est qu'une imitation grossière et sans aucune valeur, exécutée pour soutirer de l'argent aux naïfs étrangers.



Je ne devais pas quitter Kauaï sans visiter l'intérieur luxueux d'un propriétaire de plantation. Là, les produits hawaïens, parmi lesquels j'admirai de fines nattes aux couleurs harmonieusement disposées, rivalisent avec les produits de l'art et de l'industrie européens. La salle de musique contient non seulement un superbe piano à queue, mais encore un pianola, invention américaine qui fait fureur en ce moment et pénètre partout.

Les jardins, arrosés par de nombreux ruisseaux, sont d'une grande beauté. La petite île de Kauaï, de 1418 kilomètres carrés, n'a pas moins de 13 rivières. Une sage administration veille à l'entretien des forêts et au reboisement. L'arbre que l'on rencontre le plus fréquemment, un véritable enfant d'Hawaï, est le *koa*, espèce d'acacia dont le bois ressemble beaucoup à l'acajou.

Après quelques jours de repos chez mes aimables compatriotes, il fallut, pour rester fidèle à mon programme, leur dire adieu, ainsi qu'à leur île fleurie. Une fois encore le petit vapeur *Iwalani* me reçut à son bord ; une fois encore je subis, sans trop en souffrir, les inconvénients d'un voyage entre les îles hawaïennes et j'arrivai sans encombre à Honoloulou.

Deux jours après, c'est d'Oahu, l'île des fleurs, que je prenais congé. Aujourd'hui, de retour dans ma patrie brumeuse et froide, je ne puis songer au bel archipel lointain sans que ces lignes de Mark Twain me reviennent à l'esprit :

« Je sens – en souvenir – les souffles embaumés de Hawaï rafraîchir mon front ; le bruit des flots de l'Océan pacifique arrive encore à mes oreilles. Je vois les gracieux palmiers balancer leurs têtes au bord de la mer et, pareils à des îles, les sommets des montagnes poindre au-dessus des nuages. Je respire même encore le parfum des fleurs respirées là-bas, et leur arôme m'enivre comme jadis. »

LE JAPON

Chapitre 8

Premières impressions au pays du soleil levant

Arrivée à Yokohama. Les « Jinrikishas ». Les chemins de fer au Japon. Le Daiboutsou de Kamakoura. Kwanon, la déesse de la miséricorde. Blanchisseurs et tailleurs chinois. Départ pour Nikko. Histoire du Japon. Les temples de Nikko. Tombeau de Jyeyasus. Enfants japonais. Gamman-ga-fuchi. Jardin de Dainichido. Le lac de Chuzenji.

Le voyage de Honoloulou à Yokohama, sur l'élégant steamer *l'América-Marou*, s'effectua sans le moindre incident. La seule chose extraordinaire qui nous arriva fut que, nous étant endormis le 22 août, nous ne nous réveillâmes que le 24, perdant ainsi, sans aucun espoir de le retrouver, un jour de notre existence. Ceci s'explique facilement. Depuis mon départ de Berne, j'avais voyagé continuellement du côté de l'ouest, dans la direction de la course du soleil ; les jours augmentaient donc de quatre minutes chaque fois que nous passions un degré, et chaque jour l'heure de midi frappait un peu plus tard. À New-York, nous étions en retard de trois heures sur Berne ; à San-Francisco de huit heures. Entre cette dernière ville et Honoloulou, le navire franchit le 180e méridien. Il est d'usage à ce moment de faire un petit changement dans le calendrier du bord, afin de ne pas courir le

risque d'arriver en Europe avec un jour de retard. Lorsque l'on fait le trajet en sens inverse, c'est-à-dire qu'on va du Japon en Amérique, on conserve la même date pendant 48 heures.

C'est grâce à cette circonstance – on s'en souvient – que l'honorable Phileas Fogg, le héros de Jules Verne, gagna, à la dernière minute, son pari.

Lorsque je me réveillai de bon matin, le neuvième jour de notre voyage, le bleu du ciel et de la mer avaient des reflets chatoyants d'un rose doré. À l'horizon, la côte du Japon dessinait sa sombre ligne de montagnes.

Nous entrons lentement dans le port, où mille embarcations évoluent, fourmillement pittoresque et bariolé. Tout est nouveau pour moi : les sampangs, gracieuses chaloupes japonaises avec leur équipage de rameurs adroits et légers, les jonques chinoises à la grande voile plissée et, sur le rivage, les amusantes silhouettes des *jinrikishas*. Pendant la traversée, mes amis de Hawaï m'avaient souvent parlé des *jinrikishas*, petits véhicules légers à deux roues, sans lesquels on ne peut se représenter le Japon.

— On ne me fera pas monter là-dedans, m'écriai-je, en voyant ces charrettes traînées par des hommes.

Le pasteur J. aussi estimait acte dégradant de se faire transporter par ses semblables. Quant aux deux dames, elles regardaient, sans mot dire, le long chemin à parcourir sous un soleil ardent pour arriver à l'hôtel. Les kurumajas, appelés aussi jinrikisha-boys, les pressaient de monter. Tout-à-coup, nous les vîmes partir au trot de leur attelage à deux jambes. M. J. et moi, nous nous regardions déconcertés. – « Pourquoi

pas ? après tout ! » Deux des petits chars nous avaient suivis ; leurs conducteurs comptaient bien que nous changerions d'avis. Je ne sais comment cela se fit : sans nous consulter, nous y grimpâmes chacun de notre côté, et partîmes en riant le long du *Bund*, le grand boulevard de la capitale, pour gagner notre hôtel.



Une heure plus tard nous étions en chemin de fer, en route pour Kamakoura. Dès l'arrivée je suis frappée du contraste entre le pays dont je viens, l'Amérique, où tout prend des proportions colossales, et cette île de Nippon avec ses gens et ses choses en miniature. Les wagons petits, bas, avec portes et fenêtres étroites, sont d'une propreté minutieuse. Le pays entier est sillonné de voies ferrées établies par l'industrie des Japonais qui, depuis 1870, construisent eux-mêmes les wagons et les rails, dressent les plans des lignes nouvelles et remplissent les fonctions de mécaniciens et de conducteurs. Lorsque les Européens posèrent la première voie ferrée entre Tokio et Yokohama, les habiles habitants de Nippon les regardèrent faire, puis, lorsqu'ils eurent vu comment l'on s'y prend, ils évincèrent les initiateurs et établirent eux-mêmes leurs chemins de fer. Les salles d'attente pour les

trois classes, où l'on trouve les principaux journaux du jour, ont été faites sur le modèle des nôtres, mais en petit. Les wagons ne sont accessibles qu'au signal donné par une cloche. Ce moment est le seul où j'ai vu les Japonais se départir de leur excessive politesse. Ils se pressent, se bousculent, se poussent, chacun voulant arriver le premier. Il a certainement fallu de nombreuses et dures expériences pour apprendre aux Nippons que les trains n'attendent pas ; car, en Orient, le temps n'a pas la moindre valeur et ne joue aucun rôle. Les Hindous, eux, s'y prennent autrement : sans s'inquiéter de l'horaire, ils se rendent, au moment qui leur convient, avec armes et bagages à la station, s'y établissent et attendent patiemment l'arrivée du train trois heures, quatre heures, parfois même un jour entier.



Les restaurants sont encore inconnus dans les gares du Japon, mais à chaque station on peut acheter pour quelques *sen* (1 sen = 2½ centimes) d'appétissantes boîtes en bois blanc où l'on trouve une serviette de papier, deux baguettes et une cuiller de bois dont on se sert pour manger le contenu

de la boîte : fruits confits, poissons salés, une racine quelconque et une portion de riz, blanc comme la neige. Partout, on trouve à bas prix d'excellente bière en bouteilles fabriquée d'après la méthode allemande, de la limonade, de l'eau glacée et, cela va sans dire, du thé.

La contrée à travers laquelle nous courons est ravissante ; tout y témoigne de la plus grande activité. Les plantations de riz d'un vert tendre alternent avec les champs de haricots, de maïs, de pois, de patates douces aux feuilles pareilles à nos liserons. Le moindre coin est utilisé. Les Japonais sont passés maîtres dans l'art de cultiver la terre ; ils ne lui ménagent ni les soins ni les engrais. Se promener dans les champs, le bon matin, est pour l'odorat un plaisir douteux.



De la station Kamakoura, des jinrikishas – nous étions déjà tout à fait familiarisés avec ce genre de locomotion – nous conduisirent au temple du Daiboutsou, la colossale statue en bronze de Bouddha.

J'ai vu en Asie d'innombrables images de ce dieu, mais aucune m'a fait une impression si profonde. C'est une figure éminemment orientale. Les longs yeux fendus en amande, aux pupilles d'or, fermés à demi, semblent prêts à s'ouvrir ; les plis douloureux de la bouche, les mains qui retombent négligemment, expriment la paix chèrement acquise, le renoncement à toute passion humaine, à tout désir profane.

« Les biens du monde sont-ils perdus pour toi ? Ne te lamente pas ; qu'importe ! As-tu gagné un monde, au contraire ? Ne t'en réjouis point ; cela n'en vaut pas la peine. »

Le socle du Daiboutsou est une fleur de lotus épanouie, symbole de la force purificatrice et divine, car, « de même que le lotus surgit, pure, du limon, ainsi l'âme, par sa volonté et son ardent désir, s'élance hors du bourbier terrestre vers les sphères supérieures, et, parvenue à la vertu suprême, entre comme Bouddha dans le séjour bienheureux du Nirwâna. L'image de Bouddha sortant d'une fleur de lotus est l'expression de cette idée. » (A. Fischer, Bilder aus Japan.)

Le Daiboutsou date, dit-on, de l'an 1252 et pèse 9000 quintaux. Il mesure 15 mètres de hauteur ; ses oreilles en ont 2 de longueur ; le diamètre de la bosse de la sagesse au milieu du front est de 72 centimètres ; celui de chacune des 830 boucles d'argent qui ornent sa tête de 33 centimètres.

Un bosquet de pins sombres derrière la statue en fait admirablement ressortir le ton gris argenté. Les mêmes conifères, des cryptomérias – *matsou* au Japon – ombragent la

large allée qui conduit au Daiboutsou. Le chant des cigales répandues sur les branches, vibre dans l'air, monotone et prolongé. J'ai souvent, dans la suite, entendu la cigale géante du Japon, et chaque fois ces sons évoquaient en moi la face résignée du Daiboutsou de Kamakoura.

Non loin de là s'élève le temple de Kwanon, déesse de la charité. De chaque côté du portique se tiennent d'horribles idoles rouges, des *Ni-o*, couvertes de boulettes de papier mâché. À ma grande surprise, je vis des fidèles en cracher sur le visage du dieu. C'est leur façon de présenter leurs requêtes. Si la supplique demeure collée au Ni-o, le quémandeur s'en va satisfait ; il sera exaucé. Au fond, dans une sombre niche, la statue de Kwanon, dorée, géante, se dresse, entourée d'une auréole, pareille à Marie, la reine du ciel. Deux lanternes accrochées à des cordes éclairent d'une lueur falote l'image de la déesse, qui semble croître dans l'ombre. Cette figure colossale est l'emblème de la grande âme de la charitable Kwanon. Lorsque celle-ci fut assez pure pour entrer dans le Nirwâna, asile de l'oubli bienheureux, elle y renonça, préférant demeurer sur la terre où les supplications de l'humanité souffrante parviendraient encore à ses oreilles, et où elle pourrait toujours tendre aux malheureux une main secourable. C'est pourquoi, symbole touchant, Kwanon, divinité miséricordieuse, a mille mains.

Notre guide nous presse d'avancer. Nous arrivons bientôt au bord de la mer, le long de laquelle nos jinrikishas courent les unes derrière les autres. En prévision de la longueur de l'étape, nos petits indigènes se sont adjoints chacun un compagnon, qui pousse le véhicule. En tête de la bande, le pasteur J. que son attelage, à raison de sa corpulence, n'a pas tardé à surnommer *Daiboutsou*. À la file indienne, ses cinq femmes, comme il nous appelle en plaisantant – son

épouse, l'amie de celle-ci, Mlle G., une Anglaise, sa fille et moi – le suivent. Les conducteurs de jinrikishas courent, infatigables. De temps en temps on échange sur le paysage, en criant aussi fort que l'on peut, quelque remarque qui se perd dans le fracas de la mer, le grincement des roues sur le sable et le caquet des boys. Ceux-ci qui ont des poumons à toute épreuve réussissent à bavarder entre eux, tout en galopant.

Notre silence forcé ne nous empêcha pas de jouir de notre première course en jinrikisha. Tout est nouveau, intéressant : les enfants, si petits, si mignons, les femmes coquettement parées qui trottinent sur leurs sandales de bois aux talons élevés, les villages proprets avec leurs maisons transparentes qui permettent aux regards de plonger jusque dans l'intimité de la famille. Oh ! ce premier jour au Japon ! Il est resté dans ma mémoire, intact et pur, comme un conte très beau dont je voudrais toujours garder le souvenir. Car en pénétrant plus avant dans le pays et dans la vie des indigènes, on n'aperçoit que trop le contraste attristant entre le décor extérieur et la réalité.

Nous arrivons plus vite que nous n'aurions désiré à Koshigoe, petit village de pêcheurs. Des enfants nus se chauffent au soleil sur la grève ; d'autres, dans le même costume paradisiaque, courent dans les rues du village annoncer, à grands cris, notre arrivée au prochain *tea-house*. Après avoir goûté notre premier *cha* (thé) japonais, nous abandonnons nos équipages pour nous diriger, en pataugeant dans le sable profond, vers un pont de bois branlant qui, à marée haute, relie l'île rocheuse d'Enoshima à la côte.

Il est tard, le pont n'en finit pas ; nous galopons le long d'un chemin raide bordé d'innombrables boutiques de coquillages, pour arriver à un portail en bois imposant et gra-

cieux tout à la fois, à demi caché dans la verdure. C'est un *torii*, tel qu'il s'en trouve devant chaque temple.

Le soleil, lentement, s'incline à l'horizon. Notre première soirée au Japon ! Peu à peu l'obscurité s'étend sur la mer ; les dernières lueurs glissent à travers la verdure des *matsous*. À notre retour à Yokohama, une nuit profonde nous enveloppait.

Bien que Yokohama soit la ville la plus européenne du Japon, elle offre à l'étranger une source inépuisable d'étonnement et d'intérêt. Je ne me lassais pas d'en parcourir les rues, ou de me promener sur le bluff, colline boisée qui domine la cité, et sur le versant de laquelle les villas des Européens s'étagent dans la verdure. J'admirais la végétation luxuriante, les grands arbres, les fleurs superbes autour desquelles voltigent des papillons aux ailes diaprées ; je m'amusais à écouter le chant mélodieux des cigales – les rossignols du Japon.

Yokohama, qui est avec Kobe et Nagasaki le port le plus important du Japon, est divisée en trois parties : la colonie, ou, pour employer le terme anglais en usage, le *settlement* européen, le quartier des Chinois, et la cité japonaise. Un canal enserre la première, qui a de belles rues propres, mais sans aucun cachet, et un superbe quai, le *Bund*.

Le Grand Hôtel, tenu par un Allemand, est le meilleur du pays. Sans les blanchisseurs et les tailleurs chinois, plaies inévitables, qui vous suivent comme votre ombre, on se croirait dans une maison européenne de premier rang. Le *sendakouya* maltraite votre linge pour la modique somme de quatre dollars mexicains (dix francs) les cent pièces ; un col se paie le même prix qu'un costume entier.

Les tailleurs accablent de leurs réclames genre américain le voyageur dès son arrivée dans le pays du soleil levant. Il y en avait déjà au débarcadère. Avec force courbettes ils me remplirent les mains de prospectus, tandis que je montais dans ma jinrikisha qui en fut bientôt inondée. À peine étais-je entrée dans ma chambre, que l'on frappa à la porte. C'était un tailleur à longue natte, aux yeux obliques, un *outfitter*, comme ces artistes s'appellent là-bas. Sur le seuil, il regarda avec circonspection de tous côtés, dans la crainte qu'un collègue ne l'eût devancé. Satisfait de se trouver maître du lieu, il se mit à déployer un talent de persuasion et un flot de paroles qui n'avait d'égal en longueur que sa collection d'échantillons. Un instant après, on heurtait de nouveau. Deuxième tailleur ! Comme des coqs se préparant au combat, ainsi les deux membres de la noble confrérie s'examinaient avec méfiance. « No good, me sabe » (celui-ci ne vaut rien, je le sais) murmuraient les lèvres minces du premier, tandis que l'autre, à regret, vidait la place.

Malgré leur importunité, les tailleurs chinois ont des qualités que je voudrais donner en exemple à leurs collègues d'Europe. Ils tiennent parole avec une ponctualité extraordinaire, travaillent à des prix très modiques et se soumettent entièrement aux désirs de leurs clients. Leur remet-on un costume comme modèle, en disant : « Je veux quelque chose de tout à fait pareil », on est sûr d'en recevoir la copie fidèle, si fidèle même qu'il arriva à une de mes connaissances de trouver, imité dans la robe neuve, le trou raccommodé de l'ancienne ! On se passerait d'une surprise pareille.

À mon grand regret, mes amis J. partaient deux jours plus tard pour Nagasaki sur *l'América-Marou*. Je m'acheminai donc seule du côté de Nikko, la perle du Japon.

« Nikko wo minai utschi wa

Hekko to y u na ! »

« Que celui qui n'a pas vu Nikko ne vante pas une autre contrée », dit un proverbe japonais très répandu. Il dit vrai.

Une terre enchantée, cette région de forêts, située à environ cent kilomètres au nord de Tokio, avec ses jolis ruisseaux murmurants, ses cascades, ses lacs paisibles brillant comme des saphirs dans leur châsse de montagnes, ses arbres géants qui déploient leur voûte séculaire au-dessus des temples et des tombeaux.

« Il y avait une fois, dans les montagnes de Nikko… ». Ainsi débutent nombre de contes japonais. Où serait-on mieux qu'ici, à l'ombre des cryptomérias centenaires, pour parler de la merveilleuse histoire du Japon ? – merveilleuse plus encore par les changements survenus dans le cours du dernier demi-siècle que par les récits légendaires que l'on croirait empruntés aux contes de fées.

Eh bien… « il y avait une fois – l'histoire commence avant la création du monde – sept divinités qui gouvernaient les cieux et la terre. La septième de ces divinités, Isanagi-no-Mikoto épousa la déesse Isanami-no-Mikoto. Ils eurent beaucoup d'enfants. Ce sont les fondateurs de l'empire japonais. Le dieu dit un jour à sa compagne : « Il doit exister quelque part une terre ferme ; cherchons-la. » Ce disant, il lança dans l'espace une épée garnie de pierres précieuses sur laquelle des gouttes d'eau vinrent se poser. C'est ainsi que dans le chaos se forma le premier point ferme, une île à laquelle on donna le nom de Ono-Koro-Sima, ce qui veut dire *terres réunies*. Le dieu s'y établit avec son épouse. Peu à peu d'autres terres vinrent se grouper autour de cette première île. Après l'avoir formée, Isanagi y appela 8 000 000 d'hommes et acheva son œuvre en créant le règne végétal.

Isanami, de son côté, mit au monde le dieu du feu, les volcans et les divinités marines ; puis elle rendit la terre féconde. Lorsque les époux eurent considéré leur œuvre qu'ils trouvèrent bonne, ils placèrent au-dessus de tout le soleil, puissance suprême. »

Telle est la légende japonaise de la création du monde, répandue parmi le peuple depuis les temps les plus reculés.

À Isanagi et Isanami succédèrent cinq demi-dieux. Puis, la troisième ère commence et nous entrons dans le domaine de l'histoire.

On suppose que les ancêtres des habitants actuels sont des tribus mongoles venues du sud, qui se mêlèrent à la population indigène, les Aïnos et, plus tard, refoulèrent ceux-ci du côté du nord.

Ils appelèrent leur nouveau royaume Nippon ou Nihon, de *nitsou* soleil et *hon* source. Le mikado fait remonter son origine jusqu'à Amaterasou, déesse du soleil, ce qui explique l'adoration vouée jusqu'au milieu du siècle passé à ce descendant des dieux. Sa dynastie, la plus ancienne du monde, a plus de 2500 ans.

Simmu Tenno (660-585 av. J.-C.) est le premier souverain authentique du Japon. Le mikado porte encore aujourd'hui le nom de *tenno*, qui veut dire roi du ciel.

Un évènement de haute importance fut la conquête de la Corée qui mit en contact intime le Japon et la Chine, au commencement du troisième siècle, sous le règne de l'impératrice Jingou-Kogo. Les Coréens, transplantés dans le pays du mikado, y apportèrent la civilisation, le cérémonial, la littérature, les arts de la Chine. En premier lieu, ce fut le bouddhisme qui fit son entrée dans les îles. Une lutte achar-

née ne tarda pas à s'engager entre la nouvelle foi et les vieux dogmes du shintoïsme. Elle ne s'apaisa qu'à la fin du huitième siècle, par l'élévation des héros de la mythologie japonaise au rang d'incarnations de Bouddha.

Dans le cours des siècles, le mikado, ayant toujours davantage été isolé de son peuple, vit son autorité s'affaiblir à tel point, qu'il ne régna plus que de nom, tandis que quelques familles puissantes s'emparaient peu à peu du pouvoir. Pendant cinq siècles, des rivalités incessantes firent du Japon le théâtre de luttes sanglantes.

Pour mettre fin à cet état de choses, le mikado éleva un membre de l'ancienne et puissante famille des Minamotos, du nom de Yoritomo, au rang de *shogoun*, ou général de la couronne. Ce titre lui donnait plein pouvoir sur tout l'empire. Yoritomo sut exercer pour son profit personnel la puissance dont il avait été investi. Son autorité sans cesse croissante devint si grande, que le shogoun, premier vassal de l'empereur, était en réalité le maître. Il réussit en outre à faire décréter que sa dignité resterait à titre héréditaire dans sa famille. Yoritomo mourut à Kamakoura, en 1199, après avoir consacré les dix dernières années de sa vie au rétablissement de la paix et de l'ordre dans le pays.

Désormais, Nippon eut deux souverains. Tandis que le successeur des *shogouns* gouvernait de son palais de Kamakoura, le mikado, dispensé des affaires et réduit au rôle de souverain spirituel, résidait à Kioto. Trop saint pour entrer en contact avec les humains, trop pur pour toucher la terre de ses pieds, il donnait ses rares audiences caché derrière un rideau ; il ne se mouvait que porté sur les épaules de ses serviteurs. Ses ministres et ses femmes exceptés, jamais un sujet n'entrevoyait sa personne sacrée.

Le Dr Kämpfer, médecin allemand au service de la Hollande, qui vint au Japon au dix-septième siècle, raconte ce qui suit : « On attribue à toutes les parties du corps de l'empereur une telle vertu, qu'il ne se hasarde jamais à en retrancher la moindre parcelle. Aussi, pour que ses ongles, ses cheveux, sa barbe, n'atteignent pas une longueur démesurée, est-on obligé de les lui couper la nuit pendant son sommeil ; car les Japonais admettent que ce qu'on lui prend de cette façon est un larcin qui ne peut nuire ni à sa sainteté, ni à sa dignité. »

Cependant la puissance des shogouns tomba à son tour en décadence et les guerres civiles ravagèrent de nouveau le pays.

Alors s'éleva l'homme que le Japon vénère comme son plus grand héros, Jyeyasou, général habile autant que puissant souverain. À Nikko où se trouve son tombeau, nous verrons le culte presque divin qui lui est voué encore aujourd'hui.

Jyeyasou (1542-1616), rejeton de l'ancienne famille Tokougava, fut le chef d'une dynastie de shogouns qui pendant trois siècles (1542-1868) détint le pouvoir attaché à ce titre. Jyeyasou et ses successeurs procurèrent au pays une longue série d'années de paix. Sous leur règne, le régime féodal atteignit son apogée. Les relations avec l'étranger qui étaient devenues très actives furent rompues, sauf avec les quelques Hollandais et les Chinois établis à Nagasaki. En même temps, les missionnaires catholiques subissaient les persécutions les plus cruelles. Les revenus et le pouvoir du mikado étaient réduits à la portion congrue ; de même les prétentions des *Kouge*, noblesse de sang impérial, d'un rang plus élevé que le shogoun lui-même, qui avait le privilège de don-

ner au mikado son épouse et ses 12 concubines choisies dans leurs familles. Les Kouge habitaient le voisinage du palais impérial à Kioto.

Au même rang de noblesse se plaçaient les *daimios* avec leur escorte de *samourai* (soldats héréditaires) ; le shogoun était leur suzerain. Chaque *daimio* possédait son fief peuplé de soldats et de ministres. Mais le shogoun pouvait disposer à son gré de la vie et des biens des 255 daimios. On pourra lire plus loin comment ils allèrent à Yeddo pour prêter le serment de fidélité au shogoun ; car Jyeyasou, aussitôt parvenu à cette dignité, transféra sa résidence de Hamakoura à Yeddo.

En 1605, Jyeyasou abdiquant en faveur de son fils, se retira à Shizmika, pour s'adonner aux arts et aux sciences. C'est l'époque de la renaissance japonaise.

Tel fut, jusqu'en 1854, l'état d'un pays vivant dans un isolement complet, laissant s'écouler des siècles sans tenter un rapprochement avec les nations voisines.

À l'énergique Jyeyasou et à ses descendants avaient succédé des shogouns faibles et incapables contre lesquels les Kouge ne tardèrent pas à se soulever. Espérant à l'aide du mikado conquérir une position plus élevée, ils cherchaient à relever la puissance de celui-ci et à en faire de nouveau le maître des destinées du Japon.

En 1854, une flotte américaine, sous le commandement du commodore Perry, abordait à Yokohama. C'est à la conduite mesurée et habile de ce chef, que l'on doit d'avoir vu tomber les barrières élevées autour d'un pays merveilleux à peine entrevu jusqu'alors par les autres nations.

L'arrivée des Américains fut le coup de grâce porté au shogoun. Sa chute entraîna la ruine des institutions surannées qui depuis des siècles tenaient le Japon dans les ténèbres et l'esclavage. Le mikado rentra en possession de tous les droits de ses ancêtres. Il y a perdu de son prestige et de sa sainteté : le peuple est admis à voir son visage.

En 1869 et 1870, des traités de commerce furent conclus, et plusieurs ports ouverts aux étrangers. En même temps, on persuada aux daimios de vendre à l'État leurs fiefs et de renoncer à leurs privilèges. Une armée de 60 000 hommes, formée par des instructeurs européens, se créa. Enfin, l'État confisqua les immenses biens du clergé bouddhique qui dès lors vécut d'aumônes.

Ingénieurs, professeurs, appelés dans le pays, accoururent de tous côtés. Les mœurs, les habitudes, les institutions américaines et européennes ne tardèrent pas à dominer. La manie des nouveautés et de la civilisation étrangères est telle dans les îles du soleil levant, que les amis et les admirateurs de son antique et originale culture déplorent, non sans raison, une folie qui menace de faire du Japon une contrefaçon de la culture occidentale.

Depuis 1880, le Japon a une constitution et une Diète copiées sur celles de la Prusse. En 1890, il fut admis dans l'Union des États civilisés de l'Orient. Le pays du soleil levant ou plutôt du soleil levé, ainsi qu'il lui plaît d'être nommé, a pris, depuis trente ans, un développement sans exemple dans l'histoire.

Les chemins de fer, les postes, le télégraphe, les applications multiples de l'électricité, les tramways, ainsi qu'une marine excellente et une armée bien disciplinée le rangent

définitivement parmi les nations civilisées. Les recettes et les dépenses du budget s'équilibrent.

L'Europe, fière d'avoir fourni au jeune État des mentors, commence à trouver que l'enfant adoptif s'émancipe. Coutumière de l'erreur, elle voudrait continuer à tenir en lisière l'élève qui, ayant appris ce qu'il voulait, peut se passer de maîtres. « Le More a fait son devoir, il n'a qu'à s'en aller. » On n'est plus tributaire de l'étranger, on produit et fabrique à peu près tout dans le pays.

Cela indispose les initiateurs. Bien à tort, car chacun agirait de même ; les Japonais font preuve d'intelligence et d'un esprit d'initiative dignes d'admiration. Pourquoi ne s'affranchiraient-ils pas de la tutelle de l'Europe, ayant tout ce qu'il faut pour être indépendants : moyens de transport sur terre et sur mer, écoulement facile des produits, une main-d'œuvre exceptionnellement réduite et une quantité de denrées et de matières précieuses : riz, sucre, thé, camphre, soie, coton, bambou, pétrole, houille, cuivre, pour ne citer que les principales.

Le Japon, y compris l'île de Formose, a une population de 45 000 000 d'habitants. On compte 108 habitants par kilomètre carré, moyenne que peu d'États atteignent.

Les premières informations qui parvinrent en Europe sur le Japon furent apportées par le Vénitien Marco Polo en 1295, au retour de son grand voyage en Asie. Il parle d'un pays à l'est de la Chine qu'il n'a pas vu lui-même, mais où les Chinois vont chercher des épices, des perles et de l'or. Il raconte qu'une quantité de petites îles entoure l'île principale, Zipangou ; que les richesses du pays sont immenses, que l'empereur réside dans un palais revêtu de plaques d'or.

Les récits de Marco Polo séduisirent, paraît-il, l'imagination de ses compatriotes ; car la tradition s'en conserva pendant deux siècles.

Lorsque, vers la fin du quinzième siècle, le Nurembergeois Martin Behaim construisit le premier globe terrestre – qui se trouve encore dans sa famille – il n'omit pas l'île Zipangou qu'il plaça à 13 degrés de longitude de Kanghou (Hang-tocheu-fou) en Chine.

C'est dans l'espoir d'arriver par l'ouest à ce pays légendaire, à l'archipel des 7456 îles aux épices, que Christophe Colomb partit de Palas, le 3 août 1492. Il ne devait pas rencontrer Zipangou.

En 1543, 37 ans après la mort du grand explorateur, les premiers Européens abordèrent au Japon, jetés par des vents contraires sur l'île de Kiousou. Le navire était portugais. Cet évènement extraordinaire et l'aspect des étrangers frappèrent à un tel point les insulaires, qu'ils immortalisèrent le fait par un récit écrit et illustré, dont on a retrouvé des fragments. Les images ont disparu ; mais on peut encore en lire l'explication dans l'annuaire de l'époque avec les noms légèrement estropiés des Portugais.

J'aurai l'occasion de parler encore des tentatives des Européens pour s'établir au Japon. Pour le moment, je reviens à Nikko et à ses curiosités.

Un voile de nuages gris s'étend au-dessus de ma tête lorsque, arrivée à la gare, je grimpe dans la jinrikisha qui doit m'amener à l'hôtel de Nikko. Le chemin est long, très raide à certains endroits. Mon équipage suit de belles allées ombragées, puis enfile une rue de village bordée de boutiques, traverse la rivière mugissante, le Dayagava, et me voici au pied

de la montagne des temples. Deux ponts sont jetés sur le beau fleuve : l'un pour le commun des mortels, l'autre, le Mi-Haschi, construit autrefois pour les *shogouns*, est accessible au mikado seulement ; peint en rouge éclatant, richement décoré, il se détache admirablement sur le vert foncé du paysage.

Tout ici me rappelle la patrie : le Dayagava, torrent impétueux aux flots écumants, les cimes audacieuses des montagnes, les sombres forêts. Sans les jinrikishas, l'illusion serait complète !

Comme il n'y avait plus aucune chambre libre dans l'hôtel de Nikko, je me vis obligée de passer la première nuit dans une maison voisine. Le vieux qui m'y reçut se jeta à plat ventre devant moi. Il faut avoir vu le cérémonial d'un salut japonais pour y croire ; toute description qu'on en pourrait faire paraîtrait invraisemblable. Il exige une souplesse de membres et une agilité peu communes ; j'eus plus d'une fois l'occasion de m'en convaincre et d'admirer ces qualités chez les Japonais. Hommes et femmes se reposent souvent des heures entières, accroupis, penchés en avant, tout le poids du corps reposant sur la pointe des pieds.

Quoique la chambre qu'on me donna n'eût pas les parois mobiles des appartements japonais – les *foudsouma* – les cloisons en étaient si minces que, sans le vouloir, j'entendais les divagations d'un jeune Américain malade de la fièvre ; le grattement des souris et le trottinement des mignonnes *né-sans* – petites bonnes qui font le service dans la maison – m'empêchaient de dormir. Dans une chambre voisine, le vieux vidait sa pipe presque sans interruption. Les Japonais sont de mauvais dormeurs, paraît-il, ils passent une partie de la nuit à fumer, à boire du thé, à vaguer de droite et de

gauche. Les temples de Nikko sont la principale curiosité de la ville. Ils ne ressemblent en rien aux édifices de ce genre, n'ont ni les formes gracieuses et élancées des sanctuaires grecs, ni la sereine grandeur des dômes gothiques. C'est un assemblage de constructions de bois et de toits bizarrement retroussés, où la variété des couleurs et la richesse des sculptures rivalisent pour créer un chef-d'œuvre de mignardise. Ces bijoux sont enchâssés dans un parterre sombre de prairies magnifiques et entourés de cryptomérias séculaires, cadre merveilleux qui ajoute au charme poétique des pagodes en miniature, dont le caractère mystérieux et solennel m'attirait irrésistiblement. On y célèbre le culte de Shinto, qui fait bon ménage avec le bouddhisme, car les deux confessions se confondent souvent. Le shintoïsme est la religion indigène, le bouddhisme celle importée des Indes par la Chine et la Corée ; la première, mélange de dévotion pour les mânes des ancêtres et d'adoration de la nature, cherche dans le vent, l'eau, le feu, les montagnes, les rivières, les arbres la divinité dont la déesse Ama-Terasou est la suprême expression.



Les temples de Nikko s'étagent sur le versant boisé d'une colline. De larges marches de granit bordées de hauts cryptomérias me conduisirent aux *toriis*. Réunis en groupes ou isolés, ils forment l'entrée de la région des temples dont le premier à gauche, enfoui dans la verdure de la forêt, est une pagode rouge à cinq étages. Les fidèles n'y entrent pas, car elle n'est là que comme décor, de même que les innombrables lanternes de bronze et de pierre au bord du chemin. Une seconde série de marches conduit à un portail très artistement sculpté que l'on appelle *niomon ;* des tapirs, des éléphants, des lions, des tigres alternent avec des bambous et des dahlias. Des trois constructions que l'on trouve à l'entrée, l'écurie du poney blanc consacré aux dieux est la plus importante. Les sculptures de sa frise ont un grand renom. Ce sont, au-dessus de la porte, trois singes, dont l'un se bouche les oreilles, le deuxième les yeux et le troisième la bouche. Symbole de l'homme religieux qui ne doit écouter le mal ni le voir, ni laisser échapper des paroles mauvaises de sa bouche.

Comme en Italie, où chaque temple a un campanile pour ses cloches, celles-ci sont à part, suspendues à une très petite distance du sol. Elles vibrent sous le choc d'une poutre de bois ; leur son très plein et très pur, ne se fait entendre qu'une fois à de longs intervalles.

Outre les temples, on voit de nombreuses constructions, qui servent de logements pour les prêtres, ou de remise pour les instruments des sacrifices et des offrandes. Il y a également une scène où l'on exécute l'ancienne danse du Ragoura. En passant devant la demeure de Terpsichore, sa prêtresse me fit signe d'entrer. Mon obole déposée à ses pieds sur la natte, elle se leva, s'inclina gracieusement devant moi et commença sa pantomime. Elle portait un vêtement blanc

très ample sur une jupe rouge. D'une main elle agitait un éventail, de l'autre une poignée de rubans de toutes couleurs et une marotte que de temps à autre elle portait à sa tête. Ses moindres mouvements étaient empreints de grâce et de dignité.

Une révérence profonde – le front de la danseuse touchant le sol – et le spectacle est terminé.

Les prêtresses et les prêtres de Kagoura et de Shinto ne sont liés par aucun vœu. Ils peuvent, quand cela leur convient, renoncer à leurs fonctions, se marier même. Leur service n'est pas compliqué. Il se réduit, pour les premières, à la danse décrite plus haut, et pour les prêtres à la récitation de courtes oraisons et au service des offrandes. Les temples d'une magnificence de décoration inouïe ruissellent d'or et sont surchargés d'ornements somptueux. À l'intérieur, des dragons dorés courent sur les plafonds à caissons artistement sculptés. Les parois couvertes de peintures, les portes merveilleusement incrustées, les colonnettes ciselées, sont un enchantement pour les yeux.

Les marches de granit envahies par la mousse montent toujours plus haut ; de nouvelles portes ouvrent sur des aspects nouveaux, sur d'autres reliquaires, d'autres temples, que les cryptomérias géants abritent de leur ombre bienfaisante. Les cimes s'agitent dans un bruissement léger. Que murmurent entre eux ces témoins vénérables des temps héroïques ? Se racontent-ils peut-être les exploits du souverain puissant et fameux, du grand shogoun Jyeyasou, qui dort ici son dernier sommeil ? Car la notoriété de Nikko est due à cette sépulture, qui en a fait un lieu de pèlerinage. Le grand shogoun, qui siège dans l'assemblée des dieux sous le nom de Gongen Sama, recevait les hommages du mikado lui-

même ; celui-ci chaque année lui envoyait des offrandes par le plus noble de ses vassaux.

Pendant plus de mille ans, jusqu'à la chute des shogouns, un prince de sang, auquel 200 prêtres étaient adjoints, remplit les fonctions de grand prêtre. Il n'y a plus que six desservants aujourd'hui ; leur service principal me paraît consister à vendre aux étrangers les cartes d'entrée au mausolée.

Cette demeure de la mort, grande et belle dans sa simplicité, est gardée par deux lions en bronze. Au-delà de la porte, on aperçoit sur une table basse une grue géante, un encensoir, un vase rempli de fleurs de lotus, le tout en bronze clair. L'urne contenant les cendres de Jyeyasou est du même métal ; de même la toiture voûtée qui protège les restes mortels du dieu Gongen Sama.

Jemitsou, petit-fils de Jyeyasou, est également enseveli ici.

En me rendant l'après-midi au pont rouge consacré aux dieux, je trouvai dans le jardin public une grande foule qui attendait, à ce que j'appris, le prince impérial et la princesse désireux d'assister à un match de football. J'eus l'occasion d'étudier le peuple sous son vrai jour. Ici les Japonais me parurent bien plus naturels, plus gais, plus aimables qu'à Yokohama, où les Européens ont détruit toute originalité.

Je remarquai que toutes les femmes d'un certain âge ont les dents noircies et les sourcils rasés ; c'est le sacrifice que l'épouse fait à son seigneur et maître en se mariant, pour lui prouver qu'elle ne cherchera dorénavant à plaire à aucun homme. Quoiqu'elles soient encore aujourd'hui les femmes les plus soumises du monde, les jeunes Japonaises renoncent

peu à peu à cet usage trop compromettant pour leurs charmes.

On voit nombre de femmes portant un nourrisson sur le dos. Les enfants ! Encore une chose étonnante du Japon, un miracle de gentillesse et de beauté. Charmants, appétissants, mignons, bien mis, obéissants, sages, ils ont toutes les qualités. À peine au monde, le petit être est attaché au dos de sa mère ou d'une sœur aînée. Dès ce moment, les deux ne paraissent faire qu'un, et on ne les voit plus l'un sans l'autre. Du matin au soir, le bambin à cheval sur sa patiente monture, partage ses occupations et ses jeux, ses joies et ses chagrins, jusqu'à ce qu'il puisse à son tour trimbaler un numéro plus jeune de la famille. Il ne faut pas s'étonner qu'un lien très étroit se forme ainsi entre la mère et l'enfant, la sœur et le frère.

Au demeurant, le Japon est le pays de la piété filiale, trait caractéristique de la nation. De bonne heure, on inculque à l'enfant l'obéissance au commandement de Moïse : « Honore ton père et ta mère », qui se trouve en toutes lettres dans les préceptes de Confucius. Un livre contenant des exemples de piété filiale et de dévouement pour les parents, fait l'objet des premières lectures de tout jeune Japonais. Il va de soi qu'une fois élevé, le fils entretient père et mère, leur témoigne une délicate déférence et les entoure de soins touchants. On ne connaît au Japon ni la classe misérable et digne de pitié des vieux relégués chez des étrangers, ou chassés de lieu en lieu, ni les asiles de vieillards.

De leur côté, les enfants sont élevés avec l'amour le plus tendre et les soins les plus vigilants. On ne punit que rarement. Lorsqu'un enfant ment, on lui dit que *l'Oni*, le diable rouge, viendra lui arracher la langue. Le papa lui-même n'est

pas affranchi de la peur des démons. N'en voit-on pas encore, en temps de maladies épidémiques de l'enfance écrire sur leur porte : Esprit vénéré, ne te donne pas la peine d'entrer chez moi ; mes enfants ne sont pas à la maison !





Les garçons ont – comme ailleurs du reste – infiniment plus de liberté que les filles qui, de bonne heure, doivent apprendre à rendre la vie agréable et facile aux autres ; elles n'osent avoir aucune volonté propre ; la bouderie, la mauvaise humeur leur sont choses inconnues. Accueillie à sa

naissance avec autant de joie qu'un garçon – du moins lorsqu'elle a déjà des frères – la fille devient ordinairement l'enfant gâtée de toute la maison.

Les bébés japonais sont en général vigoureux et en bonne santé ; la mort ne les décime pas comme en Europe.



Le dos de la mère ou d'une sœur et les bains chauds quotidiens paraissent leur convenir à merveille.

J'attendis longtemps l'arrivée du couple princier. M'étant postée sur une petite butte, je dus en descendre sur l'ordre d'un agent de police. Il n'est permis en aucun cas au simple mortel de dépasser en hauteur le fils du mikado. Au contraire, chacun doit baisser la tête devant un membre de la famille impériale. Aujourd'hui, j'en suis dispensée. Au lieu du prince vainement attendu, ce fut une averse diluvienne qui survint à l'improviste, dispersant la foule de tous côtés. Les

grands parapluies de papier jaune huilé, portant le nom du propriétaire en caractères noirs pareils à des hiéroglyphes, s'ouvrirent comme par enchantement. Les conducteurs de jinrikishas mirent en hâte leur *minos*, petits manteaux en jonc tressé, ou s'enveloppèrent d'un grand morceau de papier huilé ; hommes et femmes attachèrent à leurs sandales des planchettes qui servent d'échasses.

Un chemin charmant conduit à Gamman-ga-fuchi, une des plus jolies promenades de la contrée. À l'aide d'un plan de Nikko j'arrivai rapidement dans une vallée étroite enfermée entre de vertes montagnes aux arêtes bien découpées. Un torrent sauvage roule ses flots bleuâtres et écumants pardessus des blocs de rocher dont l'un, le plus grand, porte une inscription en langue sanscrite. De petits ponts jetés sur la rivière mugissante conduisent aux légères et gracieuses *maisons de thé* qui s'élèvent sur la rive opposée. Adossée à la montagne, j'aperçois une rangée interminable de statues de pierre moussues, rongées par les siècles et les intempéries. Toutes ces figures représentent Amida, divinité identique à Daiboutsou. Leur nombre est si grand que, selon la légende, personne n'a jamais pu les compter. Je n'essayai pas de le faire, me contentant de l'aspect général de ce paisible Olympe.

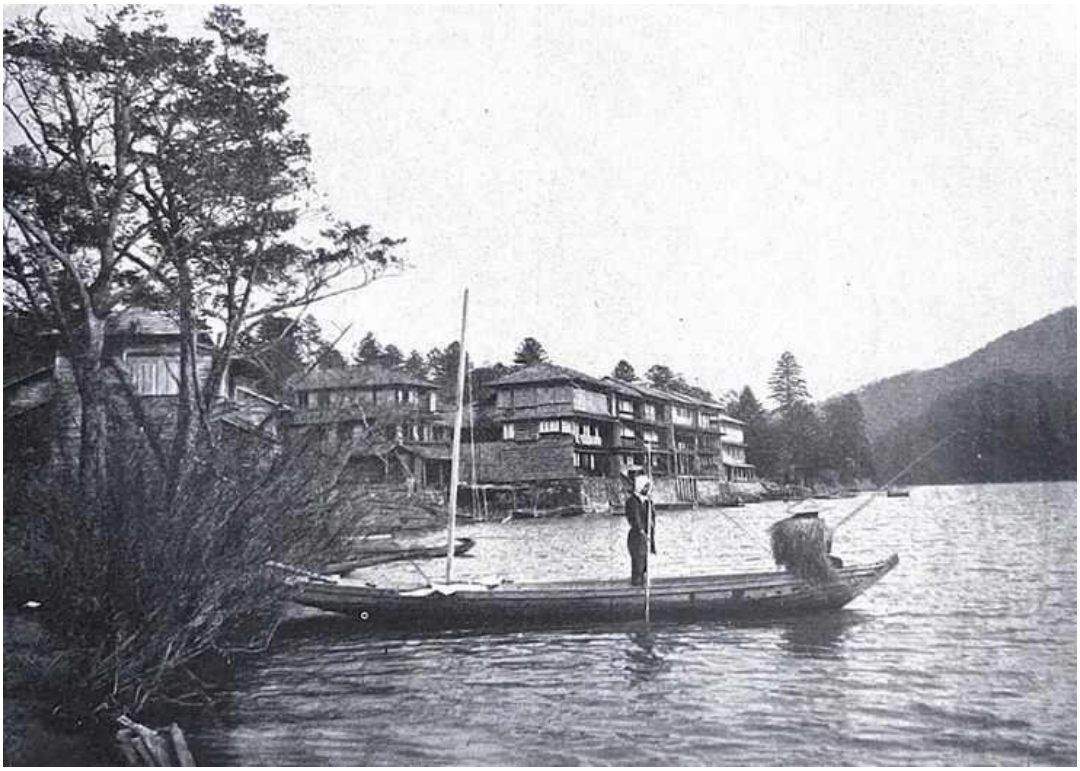
Vis-à-vis de Gamman-ga-fuchi, sur la rive droite du Daiya-gawa, on aperçoit le délicieux jardin de Dainichido, un modèle du genre avec ses ponts et ses pagodes en miniature, ses petites maisons de thé, ses étangs minuscules, ses haies taillées et ses arbres superbes. Tout est mignon, élégant, plaisant. Charmantes aussi les petites *nésans* qui s'empressent à servir le thé. Attenant au jardin, un cimetière aligne ses pierres grises couvertes de mousse et rongées par

le temps ; c'est là que dorment les morts, bercés par le mugissement de l'eau et le caquetage des *nésans*.

J'ai l'intention d'entreprendre aujourd'hui la plus belle excursion qu'on puisse faire depuis Nikko ; celle au lac de Chuzenji et aux sources chaudes de Yumoto. Comme la montée est assez pénible – le lac se trouve à environ 1400 mètres au-dessus de la mer – je me mets en route avec un équipage de trois boys ; deux – dont l'un, comme un poney fougueux, secoue continuellement sa tête coiffée d'un énorme chapeau en forme de champignon – tirent la jinrikisha ; le troisième pousse derrière. Nous passons d'abord devant le jardin de Dainichido ; puis nous suivons le torrent. Bientôt, un sentier se détache de la route ; bordé de hauts buissons d'azalées qui malheureusement ne fleurissent pas en ce moment, il gravit le flanc abrupt de la montagne. Un Américain de Philadelphie s'était joint à moi. Tout à coup – le chemin devenait toujours plus raide et nos boys suaient – ceux-ci s'arrêtèrent et crièrent en chœur : *Teahouse !* C'est généralement tout ce qu'ils savent d'anglais. Nous fûmes obligés de descendre de nos véhicules ; il serait bien inutile de les empêcher d'entrer dans un de ces restaurants de leur pays, lorsqu'il s'en trouve un sur le chemin. Le *cha* – thé en langue japonaise – joue un rôle considérable dans l'empire du mikado. Le Japonais, épris des formes, y ajoute la particule o (qui veut dire *honorable*), dont on fait précéder un grand nombre de substantifs. À en juger par la quantité de *ocha* que l'on boit au Japon, il doit être digne au plus haut point de cette qualification. Moi-même je ne m'en tirai pas mal ; je me souviens d'avoir, au retour d'une course de cinq heures, bu mes seize tasses de thé. Il est vrai que les tasses sont minuscules et que la chaleur était excessive. Le thé d'une couleur jaune paille se boit sans lait ni sucre. Sur plusieurs lignes de chemins de fer, il y a dans les compartiments

une petite table garnie de tasses et un réchaud à charbon sur lequel le thé bouillant chante. Une autre compagnie fait servir aux voyageurs la boisson dorée. Dans les trains où ces deux institutions n'existent pas, on peut acheter aux stations pour la somme de trois *sen* (7½ centimes) une mignonne théière remplie, accompagnée d'une tasse, et y ajouter de l'eau bouillante à discrétion.

Obéissant à l'injonction de nos petits conducteurs, nous demandâmes du thé et des pâtisseries que nous servirent de gracieuses Japonaises et que nous dégustâmes assis sur des nattes de paille, tandis que les boys restaient debout. Il fallut répéter la dînette trois ou quatre fois jusqu'au Chuzenji. Les maisons de thé se trouvent presque toujours dans les sites les plus pittoresques, d'où l'on jouit d'un beau coup-d'œil sur la vallée et les cascades qui se précipitent du haut de la montagne.



À midi, le Chuzenji était en vue. Sa couleur bleue foncée, ses belles rives montagneuses me rappelèrent nos lacs al-

pestres. Au fond, la pyramide boisée de la montagne Nan-tai-zan, pèlerinage renommé.

Des nuages menaçants s'amassaient au-dessus de nos têtes, envahissant lentement le bleu du ciel. Il fallut renoncer à monter jusqu'à Youmoto.

Afin de ne pas quitter cette superbe contrée sans en avoir joui complètement, nous nous engageâmes, après le dîner, dans un délicieux chemin bordé d'un côté par le lac, de l'autre, par des platanes ; nous passâmes devant un temple et plusieurs maisons de thé, paisibles coins de verdure conviant le passant au repos. Nous avions à peine remarqué l'obscurcissement du ciel que, brusquement, une pluie torrentielle commença à tomber. En un clin d'œil la route fut transformée en un lac, et les parapluies ne suffirent plus pour nous protéger contre l'averse. Les vêtements transpercés, les souliers remplis d'eau, nous dûmes marcher dix minutes jusqu'à ce que nous arrivâmes à une maison solitaire. Quoiqu'elle parût abandonnée, elle était ouverte, suivant la coutume japonaise ; ce fut un grand soulagement. Un beau vase garni d'une branche de platane rouge, quelques coussins et une *samise*, guitare à trois cordes, indiquaient seuls que la maison était habitée.

Trait caractéristique de la nation que cette absence de besoins. Les Japonais ne sont-ils pas dignes d'envie dans leur heureuse simplicité ? Contents de peu, ils n'encombrent de superflu ni leur vie ni leurs appartements.

Nous arrivâmes à Chuzenji, trempés jusqu'aux os ; sans tarder, nous grimpâmes dans nos jinrikishas qui descendirent la montagne au galop de nos gamins pataugeant dans la boue et enjambant mares et rigoles. À Nikko, le soleil dans toute sa splendeur narguait notre équipée manquée.

Nikko, malheureusement, jouit de la réputation de Salzbourg, ville de la pluie. Aussi les marchands de sculptures, de photographies, de fourrures fondent-ils tout leur espoir sur le mauvais temps. Combien de touristes, pour tuer les heures et tromper l'ennui, vont faire des achats et rentrent, comme moi, chargés de peaux de loutres, de castors, de singes, uniquement parce que le ciel ne se montra pas clément et que la pluie ne cessa pas au bon moment.

Chapitre 9

Le Japon moderne

Confusion à la gare de Tokio. Histoire de Tokio. Incendies. Tremblements de terre. Les remparts de l'ancienne ville de Yeddo. Le palais moderne de l'empereur. Le mikado. L'impératrice Harouko. Réformes à la Cour. Les 47 « Ronins ». Temple d'Asakousa. Théâtre. Chemins de fer et voyageurs. Les femmes au Japon. En route pour Miijanoshita. Kiga. Dogashima. La petite Chrysanthème.

Si jamais mon ignorance de la langue d'un pays et l'absence de guides me mirent dans l'embarras, ce fut certainement à mon arrivée à Tokio, capitale du Japon. Un orage terrible nous avait retardés de deux heures. Lorsque, vers minuit, nous fûmes à destination, un essaim de petits hommes jaunes m'assaillit d'offres de service. Mais aucun ne comprit que je désirais me rendre, avec mon bagage, à l'hôtel impérial. À bout de science, j'avisai une jinrikisha et roulai pendant près d'une heure, par la nuit noire, à travers deux rangées de maisons basses qui n'en finissaient pas. Un immense village, plutôt qu'une ville, la capitale de l'Empire japonais. Cette première impression subsista dans la suite, et pourtant Tokio compte 2 000 000 d'habitants. Je pouvais y errer toute une journée sans y rencontrer plus de trois ou quatre Européens.

L'histoire de Yeddo – ainsi se nomma la capitale jusqu'en 1868 – ne commence qu'en 1590, époque à laquelle le shogoun Jyeyasou y transporta sa résidence. Ce n'était

alors qu'une agglomération de misérables villages éparpillés dans la lagune. Il ne paraît pas que la nouvelle ville ait grandi sous une bonne étoile, car ses annales parlent d'épidémies, d'incendies et de tremblements de terre innombrables. Un proverbe local dit : « Le feu est la fleur de Yeddo. » À cinq reprises, la ville devint la proie des flammes. La dernière fois, en 1845, plusieurs centaines de personnes perdirent la vie.



On comprend, à la vue de ces habitations construites en papier et en bois, que l'incendie sévisse avec rage et prenne des proportions énormes. Jusqu'en 1888, il brûlait à Tokio, en moyenne, 5500 maisons par année. Dès lors, on construisit des rues entières en briques ; le service des pompes a été convenablement organisé.

Mais si l'homme peut se défendre contre le feu, il est impuissant devant les forces mystérieuses de la nature qui ébranlent le sol sous ses pieds. Les tremblements de terre sont un évènement presque quotidien au Japon. Les trépidations plus ou moins violentes se produisent si fréquemment que les habitants, indigènes ou Européens, n'y prêtent plus attention. Je me souviens de deux secousses, si violentes se-

lon moi, que je ne fis qu'un bond de la salle à manger au jardin. Des étrangers avaient fui, comme moi, tandis que les Japonais restaient tranquillement assis, souriant de notre émoi.

La croyance populaire attribue les tremblements de terre à un poisson géant établi dans l'île de Nippon, et dont les soubresauts ébranlent violemment l'écorce terrestre. Afin de maîtriser le néfaste animal, le dieu Kashima s'assied sur son dos, non sans l'avoir chargé, pour plus de sûreté, de gros blocs de pierre.

Le plus formidable tremblement de terre eut lieu en 1855. À Tokio seul, 100 000 personnes perdirent la vie, 14 000 maisons d'habitation et 16 000 entrepôts furent détruits. On se souvient qu'en 1891, puis en 1894, la ville fut dévastée par des cataclysmes semblables.

En septembre de l'année 1868, Yeddo devint Tokio. Élevée au rang de capitale, en 1869, après le rétablissement de la puissance du mikado, elle fut ouverte au commerce étranger, ce qui lui a imprimé le cachet banal d'une ville moderne. Les institutions européennes, universités, casernes, arsenaux, hôpitaux et fabriques s'y étalent à l'aise, tandis que les témoins de la culture primitive et des arts qui, à l'époque des *shogouns* avaient atteint un haut degré de perfection, se cachent timidement à l'ombre des cryptomérias séculaires.

Un seul monument rappelle l'époque féodale : c'est le mur gigantesque qu'une race puissante a construit, il y a 350 ans ; ce mur est devenu l'enceinte de la forteresse érigée en 1524. Aujourd'hui encore, un fossé de cinquante à soixante mètres de largeur s'étend autour des hautes murailles. De grands lotus étalent leur floraison éclatante dans l'eau trouble qui baigne le pied des remparts, lesquels, debout à

l'ombre des *matsou* aux formes fantastiques, sont les derniers témoins des âges passés. Disparus les anciens châteaux des daimios, les *jashiki*, qui bordaient autrefois le canal et servaient de demeure aux suzerains lorsqu'ils venaient, chaque année, rendre hommage au *shogoun*. Quand, sur l'ordre de celui-ci, ils partaient pour la guerre, ils y laissaient leur famille en otage.

À la place de la petite forteresse où habitait le *shogoun*, s'élève le château impérial. Construit et aménagé entièrement à l'européenne, il est la résidence du mikado depuis 1889. Puisque nous nommons ce personnage qui a joué un rôle important dans l'histoire de ces dernières années, arrêtons-nous un instant auprès de ce Moutsou-Hito, qui eut, comme le vieil empereur Guillaume, la bonne fortune de trouver des hommes capables de réaliser ses plans et qui sut leur laisser une liberté suffisante, quoique leurs actes n'aient pas toujours répondu à ses propres vues.

L'empereur naquit le 3 novembre 1852, et monta sur le trône à la mort de son père, le 13 février 1866. Selon l'usage, il passa sa jeunesse derrière les murs du palais, n'en sortant que dans une voiture hermétiquement fermée. On raconte que jusqu'à sa seizième année Moutsou-Hito ne vit que de rares visages étrangers, et qu'à l'âge de 17 ans il jouit pour la première fois de la vue des champs de riz, des forêts, des montagnes et des villages.

En 1871, le mikado reçut encore M. Seward, homme d'État américain, en audience solennelle, vêtu de l'ancien costume d'apparat des empereurs japonais : longue robe de soie raide qui enveloppe entièrement le corps, et ne laisse à découvert que le visage et les mains, casque de cuir noir surmonté d'une aigrette qui se balance à un demi-mètre de

hauteur. Le mikado ne prononça pas une parole, ne daigna pas même honorer d'un regard l'envoyé du gouvernement américain.

Quelques mois plus tard, le souverain portait un uniforme militaire de coupe française et ordonnait à la Cour de suivre la mode européenne, défendant à l'impératrice aussi bien qu'à la plus humble servante du palais de se présenter dans le gracieux et seyant costume du pays.

Voici comment on dépeint le mikado : grand et élancé, il se tient très droit ; son attitude est pleine de noblesse et de dignité ; type très pur de la race japonaise, il a des yeux foncés et perçants qui donnent à la face d'un jaune terne une expression intelligente et énergique ; il porte ses cheveux noirs en brosse ; la moustache et les favoris sont clairsemés.

L'impératrice Harouko – ce mot signifie printemps – mérite encore, quoique pour elle le printemps de la vie ait fui depuis longtemps, son nom poétique. Le fin ovale du visage qu'éclairent deux yeux très noirs, une bouche vermeille et mignonne, des traits délicats sur lesquels se répand une adorable expression, en font à 52 ans une apparition exquise et attirante. Quel dommage que le costume ne cadre pas avec la personne, et que les atours parisiens, le petit chapeau à la mode posé sur les cheveux frisés, détruisent l'harmonie du chef-d'œuvre !

Il n'y a pas longtemps que le mikado se montre en public avec son épouse. Autrefois, c'eût été une chose d'autant plus inouïe que Harouko n'a pas donné d'héritier au trône ; la maternité est indispensable pour que la femme du souverain soit considérée comme impératrice. Harouko partage l'appartement de son mari. On lui rend les mêmes honneurs qu'au mikado.

Le couple impérial ne parle que le japonais. La patience avec laquelle l'impératrice Harouko assiste aux examens des écoles, où l'enseignement se donne en français et en anglais, est vraiment touchante. La souveraine a fondé plusieurs établissements de bienfaisance dont elle s'occupe beaucoup et qu'elle visite ; citons, en particulier, l'hôpital de la Croix-Rouge et l'école pour les enfants nobles.

L'empereur se couche vers minuit, et se lève entre six et sept heures. Il reçoit de bon matin ses ministres, signe les décrets qu'on lui soumet et consacre le reste de son temps à toutes sortes de sports : tir, équitation, etc. Il prend ses repas avec l'impératrice. L'étude du français et de l'anglais commencée il y a une vingtaine d'années a été mise de côté depuis longtemps.

L'impératrice Harouko, écuyère passionnée, aime beaucoup les chevaux et honore de sa protection une école d'équitation pour dames fondée sous ses auspices. Son plus grand sacrifice – l'abandon du costume japonais – une fois consommé, elle s'est laissée entraîner, plus rapidement encore que le mikado, par le courant qui emporte le Japon vers les nouveautés. S'appropriant avec une facilité toute féminine les usages et les mœurs européens, elle a métamorphosé la Cour. Les filles des *daimios* qui, orgueilleuses de leur rang, végétaient encore il y a peu de temps loin du monde, dans leurs châteaux, ignorantes de tout, sauf des formules d'une étiquette poussée à l'extrême et de l'art de se parer et de s'ajuster, portent aujourd'hui des toilettes parisiennes, parlent l'anglais, le français et l'allemand, dansent, vont à cheval, jouent au tennis, pédalent et flirtent aussi bien que leurs charmantes sœurs d'Europe ou d'Amérique.

À ces changements extérieurs s'en ajoutent d'autres, plus essentiels, opérés dans la vie de famille. Les rapports

entre époux s'égalisent peu à peu, les droits et les devoirs tendent à devenir les mêmes des deux côtés. Il va sans dire que dans la classe moyenne et dans le peuple, l'évolution n'est pas près d'être accomplie. Comme leurs palais de Tokio, les *kuge* et les *daimios* de l'ancien Japon ont disparu. Les nouveaux dignitaires de l'empire se font appeler princes, marquis, comtes, vicomtes ou barons. Le mikado a également accordé des titres aux soldats de carrière, les *samourais*, mesure accueillie avec beaucoup de mépris par les kuge. La manie des honneurs, du rang, des titres, est une des passions principales des Japonais.

Les décorations, copiées sur le modèle de l'Europe, réjouissent également les cœurs des fils de Nippon ; la plus importante est celle de l'ordre du Chrysanthème qui, comme celle du Soleil, ne peut être accordée qu'aux membres de familles régnantes ; l'ordre du Soleil Levant, divisé en huit classes, est accessible aux simples mortels.

Par contre l'insigne de la royauté, la couronne, n'a pas encore pénétré au Japon. Sur l'armoirie de l'État figure le chrysanthème d'or à seize pétales, sur celle du mikado, trois fleurs et trois feuilles du Paulowina imperialis.

J'ai visité Tokio à la sueur de mon front. Malgré la chaleur accablante de ces jours de septembre, je voulais voir, en peu de temps, le plus de choses possible. Si je me reporte en arrière, je vois défiler pêle-mêle, comme dans un kaléidoscope, les temples de Shiba, les tombeaux des shogoun, le musée Ueno, etc. Le grand étang du parc Ueno avec sa floraison de lotus roses et le poétique cimetière de Sengakuji, jettent leur note gaie ou solennelle dans cette confusion d'images et de couleurs. Après la visite à la montagne sainte de Nikko, la description d'autres temples ou d'autres mauso-

lées me paraît inutile. Aussi m'arrêterai-je plutôt avec le lecteur à Sengakuji, au pied des simples pierres grises qui sont les tombeaux des 47 Ronins.



Voici leur histoire ; c'est une page du passé de Nippon, et un bel exemple de fidélité vassale.

En 1727 le *shogoun* alors au pouvoir attendait à Yeddo la visite de l'envoyé du mikado. Une réception solennelle était préparée ; quelques jeunes *daimios* choisis parmi les plus beaux et les plus braves devaient prendre part aux fêtes. Parmi eux se trouvait un jeune homme du nom de Takumi-no-Kami. Le grand maître des cérémonies Kotsuke-no-Suke, homme vulgaire et vénal, avait pour tâche d'enseigner aux jeunes daimios arrivés à Yeddo, les règles subtiles de l'étiquette de la Cour. Takumi, ignorant des usages, ne sachant pas que pour se faire bien venir du maître des cérémonies, il fallait le combler de cadeaux, négligea d'acheter sa faveur, ce qui lui valut toutes sortes de tracasseries et de

persécutions. Un jour, poussé à bout, le jeune homme se jeta, dans un accès de colère, sur son persécuteur et le blessa légèrement. Condamné à mort, il s'ouvrit le ventre avec son poignard ; c'était la peine que l'on appliquait aux gens de qualité, le kara-kiri.

La mort de Takumi faisait de ses vassaux des *Ronins*, des gens sans maître. Ils se liguèrent pour venger leur infortuné seigneur. Par une sombre et froide nuit d'hiver, 47 conjurés pénétrèrent dans le palais de Kotsuke et lui tranchèrent la tête avec l'arme même qui avait mis fin aux jours de Takumi. Puis ils déposèrent le sanglant trophée sur la tombe de leur maître bien-aimé et attendirent, résignés à leur sort, le jugement des autorités de Yeddo. Comme ils le prévoyaient, on les condamna à s'ouvrir le ventre. Les cadavres de ces fidèles transportés à Sengakuji reposent auprès de celui pour lequel ils sont morts.



Après 200 ans, le souvenir des fidèles Ronins est encore vivant dans la mémoire du peuple. La partie du cimetière où ils sont couchés sous les pierres brutes alignées à l'ombre

des vieux arbres, est devenue un lieu de pèlerinage. Les pères y amènent leurs fils et leur racontent l'histoire de l'infortuné Takumi et de ses vassaux. Avant de s'éloigner, ils ornent de rameaux verts chacun des tombeaux et font monter vers le ciel, en offrande pour les morts, des nuages d'encens.

À Tokio je rencontrai le jeune Allemand des provinces russes avec lequel j'avais voyagé sur le *Pérou*. Le plaisir de nous revoir fut grand, et nous entreprîmes ensemble, l'après-midi du dimanche suivant, une excursion au temple le plus fréquenté de Tokio, l'Asakousa. Très peu de recueillement dans ce sanctuaire dont la cour présente l'aspect d'une foire de village : les pigeons et les moineaux viennent y picoter les graines qu'on leur jette, tandis que des charlatans arrachent les dents et que d'autres vantent leurs marchandises à grands cris. Le peuple va et vient dans le temple, rit et plaisante ; les enfants courent et s'amusent avec les pigeons. Une statue de bois, dans une niche, paraît jouir d'une grande popularité, car nombre de gens s'en approchent. C'est le dieu Binzourou, un grand admirateur des charmes féminins, à l'époque de sa vie terrestre ; ses fredaines l'ont fait reléguer en dehors de l'enceinte sacrée. Il n'en jouit pas moins, comme guérisseur de tous les maux, d'une grande réputation. Il suffit de toucher la partie du dieu correspondant à celle dont on souffre, puis de frotter son propre bobo, pour qu'il disparaisse. Aussi le pauvre Binzourou est-il devenu, à la suite de tant de frottements, une masse informe, sans aucune apparence divine ou humaine ! L'appendice nasal a même disparu tout à fait. Le vestibule du temple offre un tel fouillis de lanternes, de bannières, de gongs, d'idoles de toutes sortes, qu'on peut à peine distinguer, au fond, dans la demi-obscurité, la statue de Kwanon aux mille mains, divinité à laquelle le sanctuaire est dédié.

Près du temple, les boutiques et les théâtres s'alignent les unes à côté des autres ; les façades de ceux-ci sont ornées de tableaux représentant des scènes des pièces qui s'y donnent. Construits en bois, ils ont la décoration très simple, caractéristique du Japon.

Je n'ai malheureusement vu ni Danjouro, le célèbre mime japonais, ni aucun des grands théâtres de Tokio, car au commencement de septembre, tout était encore fermé. Je ne puis donc raconter que ce que j'ai aperçu sur de petites scènes de banlieue, dont il existe deux espèces : les théâtres d'hommes et ceux de femmes. Cette distinction ne s'applique pas aux spectateurs, mais aux acteurs, les sexes étant soigneusement séparés sur les tréteaux. Aussi voit-on, sur les uns, des hommes jouer les amoureuses et les mères nobles, et, sur les autres, les femmes remplir tous les rôles masculins. Il paraît, toutefois, que l'influence de l'Occident se fait sentir là aussi ; sur quelques grandes scènes, les deux sexes paraissent simultanément.

Le hasard me conduisit dans un théâtre de femmes. À l'entrée, un homme accroupi sur une table nous remit, en guise de billets, de petites planchettes qui nous donnèrent droit à des places adossées aux loges. Moyennant quelques *sen*, nous eûmes l'avantage de pouvoir nous asseoir sur des coussins.

La partie du théâtre réservée au public est partagée en deux par un long couloir partant de la scène. Une partie de la pièce se joue parfois sur ce *chemin* qui relie acteurs et spectateurs. Lorsqu'on songe qu'un seul drame dure parfois douze heures et plus, on ne peut s'empêcher d'admirer la patience du public. Des familles entières, depuis le nourrisson jusqu'au vieillard, accroupies sur des nattes, suivent le spec-

tacle ; l'intérêt le plus passionné est peint sur tous les visages. Comme accompagnement en sourdine du jeu des acteurs, on entend le bruit d'une pipe que l'on vide, le léger cliquetis des tasses à thé, le grattement des petits bâtons sur des boîtes plates dans lesquelles se trouvent, soigneusement séparés les uns des autres, du riz, des mets aux œufs et des pâtisseries. De temps en temps, une petite voix plaintive interrompt un monologue du plus haut tragique ; le papa ou la maman conduisent l'enfant dehors ou le bourrent de sucreries pour le faire taire. Sauf ces intermèdes, un silence recueilli règne dans la salle.



Nous arrivâmes au milieu d'une représentation. Un personnage enveloppé d'un superbe *kimono* – espèce de robe très ample qui forme le vêtement principal des Japonais – était debout, immobile, sur la scène. L'orchestre préludait et le *hioshige*, musicien qui manie le claque-bois, se mit à tambouriner avec un zèle digne d'une meilleure cause, à l'aide de petites baguettes, sur une planche de bois. Après une longue pause, un deuxième personnage, également vêtu d'un kimono, s'approcha du premier et le frappa avec un ciseau et

un marteau. Était-ce l'histoire de Pygmalion traduite en japonais ? Quoi qu'il en soit, son intention fut mal récompensée, car la jaune Galathée se retourna en colère, et se mit à vociférer et à injurier sa partenaire. Pendant toute la scène, une singulière figure voilée de noir sautillait sur les planches, se rendant utile à l'actrice principale, lui arrangeant sa robe, lui chuchotant à l'oreille, ce qui me fit supposer que c'était une souffleuse ou une habilleuse. Elle apporta même, après une scène particulièrement fatigante, un *ocha* qui ne me parut pas faire partie de la pièce. J'ai lu depuis que cette bonne à tout faire du spectacle japonais s'appelle *kurombo*. Le dialogue n'en finissait pas. La mimique un peu exagérée n'est pas mauvaise, mais les voix perçantes font un effet désagréable. Pour finir, nous assistâmes encore à un combat d'amazones. Des armes entrechoquées les éclairs jaillissent ; le sang coule à flots. Tout cela aux sons d'une musique endiablée. Les samises, les *hioshige*, les flûtes grincent, bourdonnent, gémissent, et nous nous enfuyons, la tête rompue, de ce lieu de vacarme où règne une chaleur suffocante.

Ce fut aussi la température intolérable qui nous chassa, au bout de trois jours, de Tokio. Je dirigeai mes pas du côté de la montagne après laquelle je soupirais depuis mon départ de Nikko.

Une journée à Yokohama consacrée à des achats et à mes préparatifs de voyage, puis je me dirigeai pour la seconde fois du côté de Kamakoura.

Je pris un billet de deuxième classe, ce qui me permit de mieux étudier le peuple, ou ce que chez nous on appelle la bonne bourgeoisie. En première classe voyagent les Jeunes-Japonais, encore plus laids dans leur accoutrement européen, seuls, sans femme ni enfants. En deuxième, les habi-

tants de Nippon voyagent en famille, ne dédaignant pas le vêtement du pays, le *kimono*, et les sandales que l'on enlève pour être plus à l'aise. Le sans-gêne dépasse même parfois les limites de la bienséance. Lorsque la chaleur devient gênante, l'un ou l'autre des voyageurs se débarrasse de son kimono qu'il échange contre une espèce de chemise de fil emportée dans un paquet. Cette transformation s'opère tranquillement devant tout le monde. Un jour que je voyageais en première, deux dames anglaises d'un certain âge se précipitèrent, scandalisées et hors d'haleine, de leur compartiment dans le mien. – « Shocking ! Horrid ! Shocking ! Ne nous demandez pas ce que nous avons vu, ce que nous avons dû subir ! »

Je ne fis point de questions ; mais aux explications saccadées qui suivirent, il me fut facile de comprendre qu'il ne s'agissait que d'un Japonais incommodé par la chaleur.

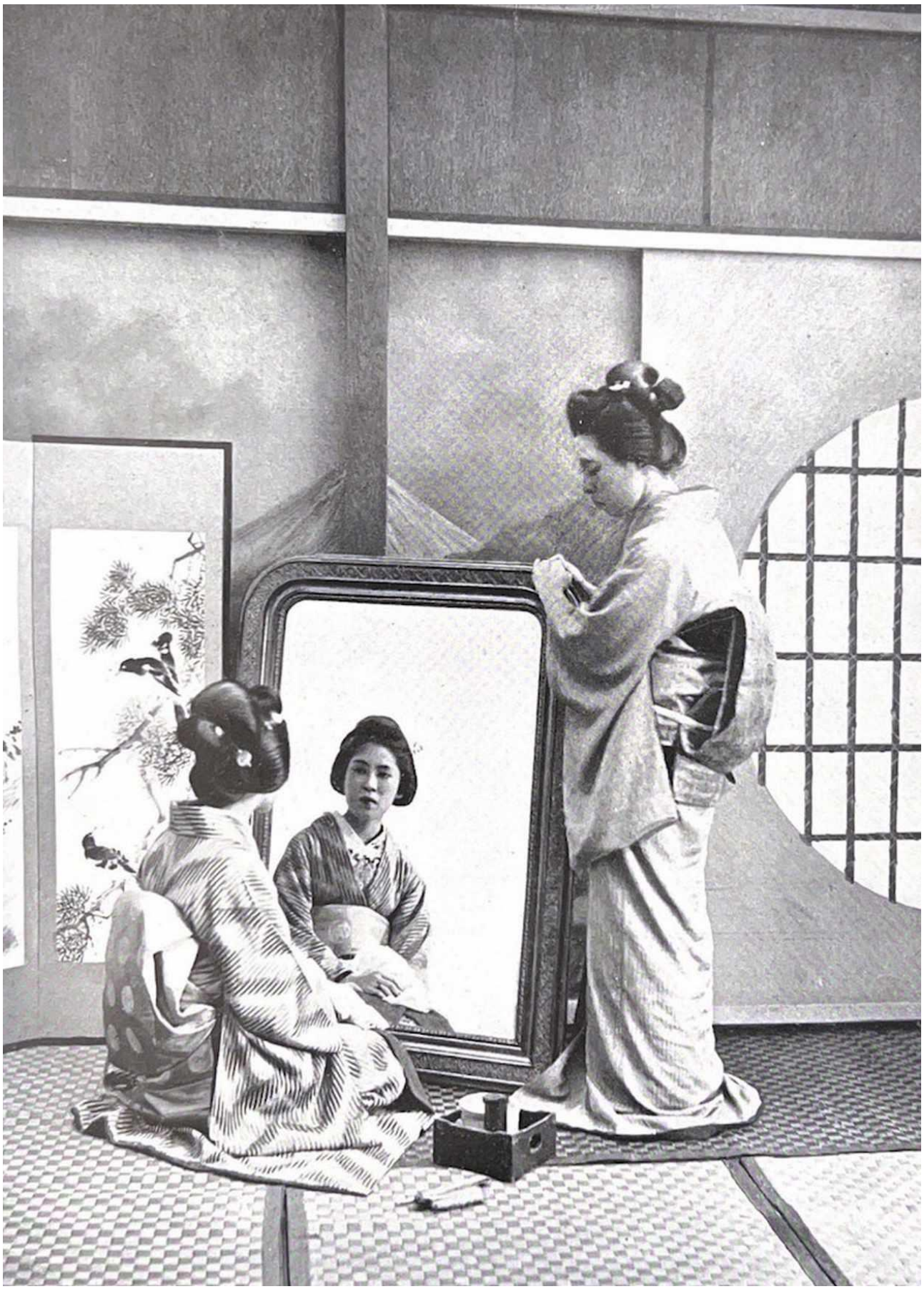
On le voit, le sauvage perce encore parfois sous le vernis de la civilisation européenne. Les paroles suivantes adressées par un Chinois à un Japonais me paraissent assez justes : « Vous avez des bateaux à vapeur et des chemins de fer et l'on trouve chez vous toutes sortes de belles choses venues d'Europe ; mais on n'a qu'à vous gratter : la même peau jaune que la nôtre apparaît aussitôt. »

C'est en wagon aussi que j'eus l'occasion d'admirer la douceur et la soumission des épouses japonaises. Ces qualités me frappèrent d'autant plus que je sortais du pays où la plus belle moitié du genre humain règne en souveraine, où la femme dépense en toilettes, en futilités, en plaisirs, l'argent que son mari gagne, sinon à la sueur de son front, du moins au prix de sa santé.

Le couple assis vis-à-vis de moi était bien mal assorti. Lui, vieux, morose, grognon, laid ; elle, jeune, agréable, souriante, mignonne, veillait avec soin sur son maître et seigneur ; elle chassait les mouches de son visage, lui bourrait sa pipe, l'éventait. L'air ennuyé, le vieux prit sa canne, un objet de luxe, et l'examina d'un œil critique. Ne la trouvant pas suffisamment brillante, il se mit à la lécher et à la frotter. Sa patience et sa salive épuisées, sa gentille compagne dut prendre la suite ! Le but du voyage atteint, la jeune femme rassembla les colis et sortit péniblement chargée, tandis que son mari ne s'occupait que de sa seule personne. Toutes ces corvées, la jeune Nipponne les accomplit de l'air le plus aimable et le plus gracieux du monde.

Aussi longtemps que les jeunes filles sont dans la maison paternelle, elles s'occupent de couture, de raccommodage et de lessive. Elles apprennent à confectionner leur *kimono*, à arranger avec goût les fleurs dans les vases, à préparer le thé, et à apporter beaucoup de soins à leur parure. Il faut que chaque jour la *mousmé* se couvre le visage d'une épaisse couche de poudre et peigne ses sourcils, ses joues, sa bouche. Lorsque les parents trouvent le moment du mariage venu, ils font agir les entremetteurs, ordinairement de vieux amis de la famille, qui comptent trouver un petit bénéfice dans cette affaire. Quant à la pauvre jeune fille, quantité négligeable, on ne lui demande pas son consentement.

Les fiancées ne reçoivent, comme dot, qu'un petit trousseau de beaux habits, de magnifiques *obis* confectionnés spécialement pour elles – car elles n'osent plus porter leurs vêtements de jeunes filles – une corbeille à ouvrage, une table à écrire, une boîte de toilette garnie de fard, de pinceaux, et d'encre de Chine, deux petites tables en laque, quelques coussins, des nattes et des couvertures.



Le jour du mariage, la cérémonie se borne à l'inscription à l'état civil ; la jeune femme est vêtue d'un kimono blanc. Le blanc est au Japon la couleur du deuil. La jeune Japonaise veut-elle montrer par là qu'elle dit adieu aux joies de la vie, ou bien qu'elle est morte pour sa famille ? Les mesures que l'on prend dans la maison après son départ rendent plus plausible cette seconde supposition. À peine la fiancée partie, on lave la maison du haut en bas. Autrefois on allumait un feu devant la porte, coutume indiquant qu'un mort vient d'en sortir. La fiancée est conduite par l'entremetteur dans la maison de son futur époux, où elle échange ses vêtements contre d'autres très somptueux et de riches couleurs. Une de ses amies offre ensuite aux deux conjoints alternativement une coupe remplie de *saké* (eau-de-vie de riz) à laquelle ils goûtent trois fois. Une deuxième, puis une troisième coupe leur sont offertes, après quoi, l'union est considérée comme scellée. Il est curieux de constater que chez ce peuple si formaliste, l'acte le plus important de la vie comporte le moins de cérémonies possible.

Les unions se forment de très bonne heure au Japon. Le jeune mari ne possède le plus souvent ni maison, ni gagne-pain. Le couple s'installe dans la maison paternelle de l'époux, où la jeune femme, si elle ne veut pas être renvoyée, doit se montrer extrêmement soumise, complaisante et affable.

Cette règle de la soumission féminine n'est pas sans exception toutefois ; il arrive que la femme fasse acte de volonté, par exemple lorsqu'elle est l'unique enfant, ou qu'il n'y a que des filles dans la famille. Dans ce cas, le père s'informe soigneusement des partis qui se présentent ; il consulte les goûts de sa fillette et la laisse choisir selon son cœur. Le choix fait, le jeune homme échange son nom contre celui de

la famille de sa fiancée, puis il entre dans la maison de celle-ci. Il s'agit alors pour lui d'être très docile et très obéissant, sous peine de se voir chassé du paradis, comme cela peut arriver aux pauvres jeunes mariées récalcitrantes. On le voit, même au Japon, il n'est pas toujours bon d'être le mari de sa femme.

L'unique et grand devoir de la Nipponne, pendant toute sa vie, est la soumission. Comme petite fille, elle obéit à son père, plus tard à son mari, et, selon les règles de Confucius, elle doit être soumise à son beau-père, et surtout à sa belle-mère. Enfin, lorsque la neige des ans s'est abattue sur sa tête, qu'elle est veuve et âgée, il faut qu'elle obéisse à son fils aîné.

Il existe un petit livre sur l'éducation des femmes japonaises, traduit en anglais par G.-H. Chamberlain, auquel j'emprunte le passage suivant :

« Les seules qualités qui conviennent à la femme sont la douceur, l'obéissance, la pudeur, la charité et le calme. Son mari agit-il mal, se conduit-il d'une manière inconvenante ? Qu'elle s'approche de lui, et que, d'une voix douce et agréable, elle lui fasse des représentations amicales. S'il se fâche et ne veut rien entendre, elle patientera, et ne reprendra le sujet que lorsque l'époux sera apaisé. Que jamais la femme ne s'adresse à son seigneur et maître avec un visage irrité et une voix criarde. Aussi modestes que soient les revenus de son mari, elle ne lui fera jamais des reproches. La femme doit être toujours sur ses jambes, se lever tôt, se coucher tard, ne pas se reposer à midi, et faire peu usage du saké (eau-de-vie de riz, liqueur très aimée en pays nippon). Les cinq plus terribles maladies dont souffre la femme sont l'indocilité, le mécontentement, le commérage, la jalousie et

la sottise ; celle-ci est la plus mauvaise, et la mère de toutes les autres. Il faut que la femme, par un contrôle constant sur elle-même, apprenne à s'en débarrasser. »

De semblables principes empêcheront longtemps encore l'émancipation de la femme au Japon, quelque avide que soit ce pays de s'approprier les coutumes étrangères. Dans ce domaine, l'influence de l'Europe ne se fait sentir que dans la classe supérieure, où la répudiation de l'épouse rencontre plus de difficultés qu'autrefois. La condition de la femme, quoique très inférieure, n'est pourtant pas aussi triste que chez les Mahométans.



La Japonaise se meut librement chez elle et dans la rue. Elle fait preuve vis-à-vis des étrangers d'une amabilité confiante et sans coquetterie, bien différente de l'isolement craintif des filles de l'Islam. On les voit partout, les mignonnes petites *nésans* ou *mousmés* bavardes et curieuses. Au moment où vous vous y attendez le moins, voilà Mlle Printemps ou Mlle Fleur d'abricot – les Japonaises portent souvent des noms de fleurs – qui fait irruption dans votre chambre, furetant partout et touchant à tout. Lorsqu'elle a

tout vu, elle ne songe nullement à s'en aller, mais s'installe commodément par terre. Il arrive généralement une amie qui recommence les mêmes investigations. Le caquetage et les rires vont leur train, tout cela, n'en doutez pas, aux frais de la stupide étrangère qui n'a pour réponse à toutes les questions qu'un hochement de tête !

À Kamakoura, où j'arrivai par une pluie battante, m'attendait M. M., un Allemand établi depuis plusieurs années en pays nippon, où il possède une villa japonaise installée avec tout le confort européen. Après un gai repas, nous partîmes en *jinrikisha* pour la station de chemin de fer. M. M. eut l'amabilité de m'accompagner jusqu'à Miyanoshita, ma prochaine étape. De Kozou un train électrique conduit lentement à Yurmoto, station balnéaire située dans la montagne. Il n'y a, au Japon, pas moins de six endroits portant ce nom qui signifie source d'eau chaude.



D'origine volcanique, les îles japonaises possèdent un grand nombre de sources thermales saturées de fer et de soufre. Les Japonais, amateurs passionnés de bains chauds, ont installé partout des établissements d'une simplicité naïve et primitive. On se baigne à 45 degrés centigrades, ce qui, paraît-il, convient mieux que les ablutions froides aux per-

sonnes vivant dans ce climat. Chose curieuse, l'eau chaude endurcirait le corps et préserverait du refroidissement. Pour mon compte, de courtes stations dans cette température me firent grand bien. Après une longue course, c'était mon meilleur délassement.

L'après-midi était avancé. Comme la route conduisant à Miyanoshita était fort bonne, nous résolûmes de faire à pied les quelques kilomètres qui nous en séparaient. La chaleur n'avait que peu diminué, et c'est trempés de sueur que nous arrivâmes, à la nuit, à l'hôtel Fuji-ya. Je me jetai incontinent dans un bain chaud, légèrement salé, le plus délicieux que j'aie pris de ma vie. La boisson mélangée de bière et de soda que j'avalai ensuite me parut exquise.



Miyanoshita, l'Interlaken du Japon, possède le meilleur hôtel du pays. Ses sources thermales, très salutaires, y attirent un grand nombre de malades. Située dans une verte et paisible vallée, encaissée par de hautes montagnes, cette ville n'eut pas pour moi le charme de Nikko. Les chemins,

moins pittoresques, mènent tous sur la montagne ou dans la vallée. L'excursion la plus proche et la plus jolie est celle de Kiga. Pour y arriver, on traverse d'abord un pont jeté sur une gorge profonde au fond de laquelle mugit le Jakotsu-Gawa. Ce torrent doit son nom – qui signifie *rivière des os de serpents* – aux pierres blanches de son lit que le peuple prend pour des ossements. De hauts bosquets de bambous se balancent doucement sur ses rives. Kiga est une maison de thé avec un jardin et un jet d'eau dans le bassin duquel s'ébattent les plus grandes dorades que j'aie jamais vues. Elles viennent manger dans la main une espèce de pain cuit spécialement pour elles.



Une autre fois, un sentier très abrupt me conduisit au pittoresque petit village de Dogashima. Des ponts sans garde-fous y accèdent, ainsi qu'à une cascade. Ici, comme partout au Japon, le nombre des maisons de thé est grand.

À l'hôtel de Miyanoshita, il n'y a que des femmes pour le service, les petites *nésans* qui trottinent affairées dans la maison. Elles ne portent aucun bijou, les mousmés ; leur seul luxe est *l'obi*, la large ceinture de soie qui retient leur *kimono*.

Cet article de toilette a failli me faire faire l'acquisition d'une petite servante japonaise ! La mignonne *nésan* qui nous apportait nos repas – elle avait 15 ans – s'appelait Chrysanthème. M. M. qui parle parfaitement le japonais, lui dit un jour : « Chrysanthème, cette dame veut t'emmener chez elle, loin, bien loin d'ici, dans un pays où il n'y a pas rien qu'un Fouji-no-yama – volcan le plus connu du Japon – mais beaucoup de montagnes plus belles encore. » L'enfant secouait énergiquement la tête. « Elle te donnera un *obi* magnifique qui coûtera au moins cent yen » (1 yen = fr. 2.50).



Chrysanthème devint songeuse. Les yeux brillants, elle se mit à raconter la proposition de l'étrangère à ses compagnes réunies autour d'elle et une discussion animée ne tarda pas à s'engager. Mais la mousmé était encore méfiante ; car lorsque, le soir, M. M. lui demanda : « Eh bien,

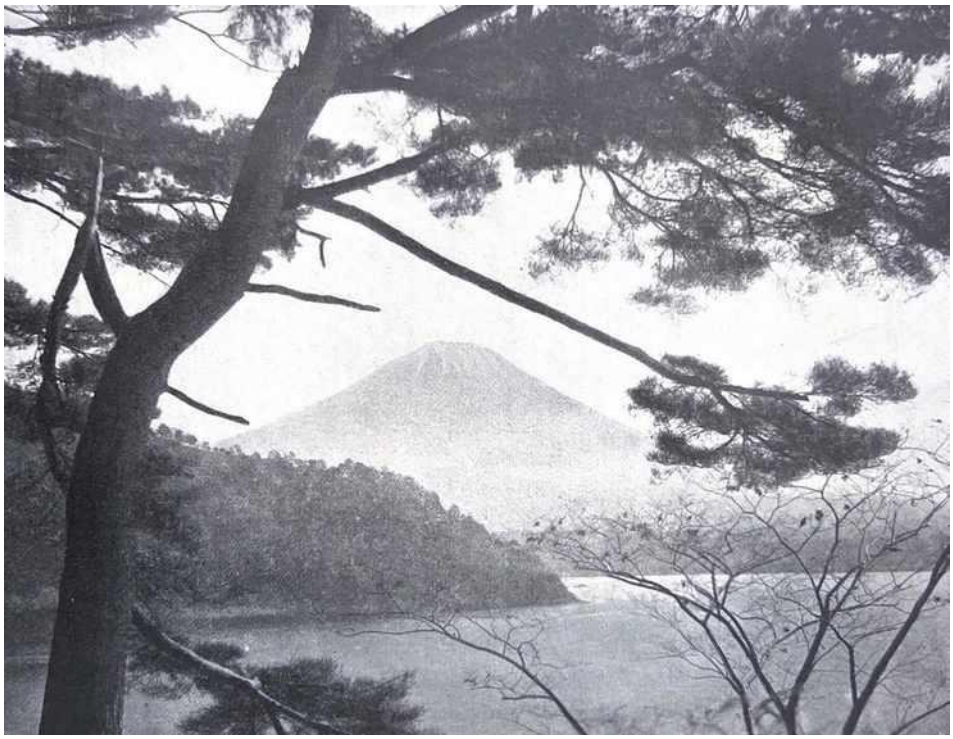
petite, as-tu fait ta malle ? » elle répondit : « Il me faut d'abord la promesse par écrit que je recevrai un *obi* comme vous me l'avez dit ; sinon rien n'est fait. »

Et rien ne fut fait. Je partis le lendemain sans ma jolie fleur de chrysanthème que je n'aurais pas eu le cœur de transplanter sous un autre ciel.

Chapitre 10

Dans les montagnes

Kago. Fouji-no-yama la montagne sainte. Hakone. Auberge japonaise. Ma chambre. Temple de Gongen. Le Col des dix provinces. Atami. Geyser. Saluts cérémonieux. Tramway de coolies. Tokaido. Cortège des daimios à Yeddo. Pèlerins se rendant au Fouji. Missions protestantes et catholiques. Légende du vêtement de plumes. Temple de Kunozan. Facteur japonais. Arbres à laque. Extraction de la laque. Prix élevés des beaux ouvrages en laque. Arrivée à Nagoya. Damasquinerie. O shiro. Higashi Honganji.



Le chemin de Hakone n'est pas praticable aux véhicules ; on n'y monte qu'à pied, à cheval ou en *kago*. Il y a deux espèces de palanquins : celui du pays, exigu, étroit, où

peut prendre place le petit Japonais grâce à ses membres très souples, et les chaises à porteurs américaines, construites sur le modèle que l'on rencontre dans nos montagnes, et qui tient compte des jambes longues et raides des étrangers. Je choisis naturellement ce dernier numéro ; mais voyant mes quatre petits coolies suer et haleter sous les deux forts bambous placés sur leurs épaules, je descendis à la première rampe de la route.

Malencontreuse idée ! Car, bon gré mal gré, je dus faire presque entièrement à pied les deux heures et demie de chemin. À la moindre montée, en effet, mes porteurs me déposaient ! À partir d'Ashino-yu – bains sulfureux très fréquentés – le chemin descend presque toujours et offre de merveilleuses échappées sur la mer et les montagnes.

Depuis trois semaines à peu près que je voyage en pays nippon, j'interroge en vain l'horizon dans l'espoir de voir apparaître la montagne sacrée, le Fouji-no-yama. Enfin, voici sa pyramide si caractéristique. Je la reconnais, car je l'ai vue représentée sur d'innombrables objets divers d'origine japonaise. Point de neige en cette saison-ci sur son large sommet. Nous sommes au commencement de septembre et la chaleur est étouffante. Le Fouji-no-yama (3730 mètres) est consacré à Sengen, déesse qui couvre les arbres de fleurs. Un grand nombre de pèlerins des deux sexes – on évalue leur nombre à 15 000 et plus par année – viennent apporter leurs offrandes et leurs prières à la divinité. Jusqu'en 1867, nul pied féminin n'avait foulé le sommet de la montagne ; aussi les Japonais secouèrent-ils la tête avec réprobation et prophétisèrent-ils une nouvelle éruption, lorsque, cette année-là, la femme de l'ambassadeur anglais rompit le charme et gravit hardiment la cime. La montagne n'en voulut point à la profanatrice, car depuis 1808 elle n'a plus bougé. En cette

année, l'éruption dura 36 jours ; le Tokaido, la grande route du Japon, fut recouverte d'une couche de cendre de deux mètres d'épaisseur.

Le mauvais temps m'empêcha, à mon grand regret, de parvenir au sommet du Fouji. Pendant deux jours je jouis de la vue de son imposante silhouette, lorsqu'il daignait se montrer, toutefois ; car il lui arriva à plus d'une reprise de me fausser compagnie et de se retirer derrière un rideau de nuages. Ce n'est qu'à l'aube que la montagne sainte resplendissait dans toute sa majestueuse beauté, reflétant sa cime fière et solitaire dans le miroir du gracieux lac de Hakone. Le soir, Sengen, la poétique déesse, le cache à nos yeux en le couronnant de roses.

De l'hôtel Tsouji-ya, construit sur une terrasse au bord du lac, une superbe allée de cryptomérias conduit au bourg assez considérable de Hakone. À gauche de la route une résidence impériale ; à droite de l'hôtel, un chemin qui longe le lac jusqu'au petit village de Moto-Hakone.

La *yadoya* – auberge de village – où, seul hôte, je séjourne, est légèrement teintée de confort américo-européen. Très nippone cependant à plus d'un égard elle me procura dans la suite quelques surprises que je regrette de ne pouvoir livrer toutes à la publicité.

Mon appartement est divisé en trois parties : celle de devant, espèce de véranda surplombant le lac, avec une vue merveilleuse, a pour tout ameublement une chaise et une table, toutes deux européennes. La table se transforme, suivant mes besoins, en table à manger, en pupitre ou en lavabo. La pièce contiguë est vide, sauf un beau vase à fleurs et un écran ; sur le sol une jolie natte à dessins gracieux que je n'ose fouler qu'après avoir enlevé mes chaussures. Une cloi-

son en papier, sur laquelle des cigognes artistement dessinées se promènent, me sépare seule de mes voisins. Comme elle est mobile, je puis m'attendre à chaque instant à recevoir des visites. Dans la troisième partie de mon appartement il y a un lit de camp, très bas, en bois ; concession aux exigences des étrangers ; car les Japonais dorment, enveloppés dans des couvertures, à terre sur des nattes. Les femmes, pour ne pas déranger l'équilibre savant de leur jolie et volumineuse coiffure, qu'elles n'édifient qu'une fois par semaine, ont, en guise d'oreiller, le *makoura*, petit chevalet dans lequel la nuque s'emboîte. Je me serais parfaitement accommodée de ma couche improvisée, si les coussins et les couvertures bariolés n'avaient exhalé une odeur pénétrante qui m'empêcha de dormir. Puis, comme toujours, on entend le bruit sec des sandales trottant dans la maison et le froissement des pieds nus sur les nattes dans les chambres voisines. À mon réveil, de bon matin, je vois mon boy auprès de mon lit. Sans s'annoncer, il a fait glisser les panneaux qui ferment ma chambre à coucher et il est là grimaçant et parlant avec volubilité. J'entends le mot *furo* qui revient à tout moment dans ce flot de paroles et mon imagination au galop est en train de lui trouver une parenté avec *fur* qui, en latin, signifie voleur. Mais non, me voici tout à fait éveillée et je comprends que le *furo* est tout simplement le bain. Ayant eu jusque-là des *nésans* à mon service, je m'étonnai, à juste titre, que l'on me donnât, pour m'accompagner au bain, un domestique mâle. O take-san fait-elle donc la grasse matinée ? O take-san, cela veut dire Mademoiselle Bambou ; *O* est la formule de politesse, *take* signifie bambou et *san* s'emploie indifféremment pour Monsieur, Madame ou Mademoiselle. Je suivis donc boy-san. Mon bain, une grande cuve d'eau si chaude qu'on y aurait cuit des écrevisses, était préparé en bas. Mon premier soin fut de pousser mon boy dehors et de tirer la cloison de

papier, concession, elle aussi, à la pruderie européenne, car le jour précédent, en traversant le village de Moto-Hakone, j'avais pu admirer, spectacle comique et peu ordinaire, tous les habitants du village, jeunes et vieux, hommes et femmes, assis chacun dans son récipient de bois, se bouillant à qui mieux mieux sous les yeux des voisins et des passants.



Hakone possède un temple qui me fit une profonde impression, bien qu'il ne puisse soutenir la comparaison avec les sanctuaires riches et artistiques de Nikko. Il se nomme Gongen. De vagues réminiscences d'images entrevues me hantaient, chaque fois que, franchissant la région sacrée, je passais sous les hauts toriis décrépits et moussus noyés dans le crépuscule vert des branches de cryptomérias. Merveilleux paysages de Bœcklin, créations fantastiques, c'est vous que je retrouve ici ! Schiller n'écrivit-il pas son Tell sans avoir vu la Suisse ? Ainsi le génie du grand peintre doit avoir pareillement aperçu en rêve les bosquets sacrés du Japon, modèles de ses créations étranges.



Au pied de l'interminable escalier de granit qui accède au temple se trouve une fontaine dans laquelle les fidèles viennent se laver les mains avant leurs oraisons – formalité prescrite par la religion. Des serviettes couvertes d'inscriptions nipponnes, offrandes de personnes pieuses, sont suspendues au toit qui abrite le bassin. Après avoir gravi la longue série de marches, on arrive à un deuxième *torii* qui, à ma grande surprise, s'ouvre sur un vallon profond. Tout autour, des arbres, gardiens muets du sanctuaire, cèdres, pins, cryptomérias, platanes déjà teintés de rouille par l'automne. La forêt s'étend jusque sur la montagne, gigantesque, puissante, plusieurs fois séculaire. Je n'en ai vu de pareille qu'en Californie. La mousse tendre piquée de fougères lui fait un tapis délicieux. Tout est vert ici, sauf le temple d'un rouge sombre avec son rempart de granit moussu. Aucun bruit ne trouble le silence recueilli de la nef de verdure, sinon, à de rares intervalles, le cri d'un oiseau, le chant d'une cigale ou un coup de gong à la porte du temple pour éveiller l'attention de la divinité. Un fervent solitaire, dont je n'ai pas entendu les pas étouffés dans la mousse, surgit à l'improviste devant moi. Une courte prière, puis il

redescend la montagne aussi doucement qu'il y est monté, et je me trouve de nouveau seule dans le temple de Gongen.

Je voulus faire à pied les cinq heures de route de Hakone à Atami, en passant le *Col des dix provinces*. Accompagnée d'un coolie, guide et porteur, je partis, un beau matin, à six heures, par la superbe allée de cryptomérias qui conduit à la petite ville de Hakone. Ici, les habitants me regardent comme une bête curieuse. Très mauvais marcheurs, les Japonais ne comprennent pas que l'on aille à pied quand on peut se faire porter.

En quittant la ville, le chemin assez abrupt conduit, entre deux haies, jusqu'à une crête d'où la vue plonge sur le lac, sur Enoshima et la petite île de Vreesland. La fière pyramide du Fuji resplendit d'une clarté éblouissante. Bientôt, il faut se faufiler dans un étroit sentier de bambous scintillants de rosée, dont les cimes se rejoignent au-dessus de nos têtes. Parfois un serpent dressant l'extrémité supérieure de son corps hors d'un buisson, ou étendu au milieu du chemin, fait pousser un cri perçant à mon guide qui se rejette en arrière dans un bond épouvanté. Pas crâne du tout mon compagnon ! Le chemin s'allonge interminablement. Enfin, voici la borne indiquant le sommet du col. Sur la pierre, les noms gravés des dix provinces que l'on peut voir d'ici et qui lui ont donné son nom, en japonais, Jikkokou-toge. Je ne les comptai pas, me contentant de la vue merveilleuse sur la mer, les baies, les îles, les presqu'îles et les chaînes de montagnes, panorama que l'on voudrait graver à jamais dans son souvenir. Mais la bête humaine réclame ses droits. Quelle misère que, toujours et partout, elle rappelle son existence et fasse descendre l'esprit qui l'habite des hauteurs où il voudrait demeurer. La soif qui me torturait m'obligea à partir plus vite que je ne l'eusse désiré et à me diriger du côté de l'unique maison de

thé de la région. Quelles délices, après la longue course ! Cette fois-ci j'absorbai non pas des tasses, mais des théières !

Jusqu'ici l'excursion n'a été que jouissance. La descente, par un sentier pierreux où je risque à chaque instant de me casser la tête en glissant sur mes semelles non ferrées, me rappelle une fois de plus qu'il n'y a pas de plaisir sans peine.

Un peu avant d'arriver à Atami, je vis, à gauche de la route, un bosquet sacré de camphriers. Sur les bords d'un clair ruisseau qui arrose le tapis de fougères du sanctuaire, croît, en abondance, une fleur que je ne connaissais pas, mais que je revis dans les environs de Kioto, la cicoria radiata qui, séchée, est employée en guise de thé, si je ne me trompe. C'est une plante tuberculeuse dont la haute tige épaisse et charnue porte de huit à neuf belles corolles d'un rouge ardent à longues étamines et réunies en ombrelle. La forme, la grandeur de la plante et le nombre de ses fleurs me rappellent vivement notre agapanthe bleu. Je n'ai pas vu ses feuilles qui n'apparaissent qu'après la floraison. En cueillant une des fleurs, un beau serpent au corps chatoyant brun et or, à tête verte, glissa sous ma main.

Fatiguée et souffrant de la chaleur, j'arrivai à midi à Atami, où l'hôtel Higuchi m'offrit tout le confort européen.

Atami, station d'hiver très fréquentée, abritée contre le vent du nord par un rempart de vertes montagnes, se trouve au bord d'une crique en forme de faucille. En fait de curiosité naturelle, elle possède un geyser dont l'eau jaillit régulièrement toutes les quatre heures. Ce phénomène dure de quarante à cinquante minutes. Les vapeurs qu'il exhale sont riches en sels et en soufre ; aussi les autorités de l'endroit en ont-elles tiré parti pour la guérison de plusieurs maladies. On a élevé autour du geyser une paroi percée à hauteur de tête

d'ouvertures par lesquelles les vapeurs s'échappent. À l'heure de l'éruption, on peut voir une quantité de personnes souffrant des poumons ou du larynx, installées autour de l'enceinte, inhaler les émanations bienfaisantes. Cure simple et peu coûteuse !

Atami vit en grande partie du produit de la pêche. Au bord de la mer, des champs entiers sont couverts de poissons qui sèchent. Sur des échafaudages élevés, des seiches peu appétissantes se balancent, masse noirâtre, visqueuse, dégoûtante. On pêche surtout le matin et le soir. La nuit, le port s'illumine à l'infini, donnant, de l'hôtel qui domine la mer, avec la multitude de sampang garnis de lanternes de toutes couleurs, l'illusion d'une ville lacustre brillamment éclairée.

Je dus faire usage d'un moyen de locomotion tout nouveau pour moi, le *tramway des coolies*. À Atami, on ne me chanta pas les louanges de cette institution ; on m'avertit, au contraire, qu'on y risquait sa peau et que la police allait l'abolir. Mais je ne pouvais me dispenser d'aller à Kozu reprendre le bagage que j'y avais laissé. Et comme je ne me souciais nullement de faire une seconde fois le Col des dix provinces, je confiai ma personne à la suspecte patache.

Le lendemain de bon matin, en voyant les voitures en miniature soi-disant à quatre places, je jugeai bon de prendre deux billets. Mes compagnons de voyage, une vieille Japonaise avec sa fillette et un jeune homme, se plient en deux pour faire leurs révérences qui ne seraient déplacées dans aucune Cour, tant elles sont profondes et cérémonieuses. Cela retarde encore notre départ. Le nec plus ultra de la politesse dans ces salutations est certain sifflement que l'on produit en aspirant fortement l'air par le nez.

Nous avions à faire un trajet de quatre heures. À la montée, les huit coolies poussent de toutes leurs forces le véhicule qui roule sur des rails. Le chemin offre des coups d'œil splendides sur la mer moirée de bleu et d'argent étendue à nos pieds, sur des îles et des baies qui se renouvellent à mesure que nous nous élevons. Nous atteignons le point culminant. Ici commence la dégringolade. Les coolies grimpent tous sur la voiture qui, lourdement chargée, sans guide et sans frein, se met à dévaler avec une vitesse effrayante le sentier étroit et abrupt de la montagne. Emporté dans une course endiablée, on ne voit plus rien, on n'entend pas le son de sa propre voix et l'on se demande comment cela finira. C'est une manière de voyager que je ne recommande pas aux personnes nerveuses.

Tout alla bien cependant et le tramway nous déposa sains et saufs à Odawara. Seule Européenne de notre train de cinq voitures, j'eus le privilège, que j'appréciai fort peu, d'être le point de mire de la population d'Odawara ; elle me poursuivit jusque dans la maison de thé, m'accompagna au guichet et ne me quitta que lorsqu'elle me vit monter dans le tramway électrique.

Arrivée à Kozou, je me retrouvai sur le Tokaido, mot qui signifie *route de la mer orientale*. C'est la grande artère du Japon ; elle part de Kioto, ancienne capitale de l'empire et longe la mer, à l'est de la ville.

Deux fois par an, les anciens seigneurs féodaux, les daimios, prenaient le Tokaido pour aller à Yeddo porter leurs hommages et leurs présents au shogoun. À cette époque la route était bordée de villages et de maisons de thé ; des arbres superbes ombrageaient la chaussée. Les daimios, au nombre de 255, formaient, avec leur suite armée, un inter-

minable cortège. Pendant le trajet, l'étiquette était rigoureusement observée. Deux princes se rencontraient-ils, le plus pauvre – l'état de fortune de chacun, contrôlé par l'État, était publié – devait céder le pas à l'autre, descendre de son palanquin et se ranger modestement, avec tout son équipage, au bord du chemin.

Telle était la loi, jusqu'au changement de régime en l'année 1868. Quelques Anglais qui, en 1863, rencontrèrent sur le Tokaido le prince de Satsouma en firent l'expérience à leurs dépens. N'ayant pas obéi à la sommation de la suite princière qui leur enjoignait de descendre de cheval et d'attendre, l'un d'eux, Richardson, fut tué sans plus de cérémonie, tandis que ses compagnons tombaient grièvement blessés. Pourquoi tant de voyageurs prétendent-ils dédaigner les us et coutumes des pays étrangers ?

Depuis 1889, une voie ferrée relie Tokio à Kioto. La distance, qui était autrefois de 12 à 13 journées, se franchit en 17 heures aujourd'hui.

De Gotemba, au pied du Fouji, dernière station avant Kozou, on peut admirer tous les détails de la belle montagne, où quelques pèlerins réunis chantaient, en accompagnant leurs psalmodies du son d'une cloche suspendue à leur ceinture.

Je fis route pendant quelques heures avec un missionnaire allemand-américain qui me donna des renseignements sur la mission évangélique au Japon. Son récit me fut confirmé par ce que je lus plus tard sur le même sujet. La première communauté évangélique chrétienne à Yokohama date de 1872. Elle ne comptait que neuf membres. Les Japonais, si enthousiastes d'innovations, mirent d'autant plus d'empressement à se tourner vers la nouvelle foi, qu'ils espéraient

entrer ainsi plus facilement dans le concert des nations civilisées. Des sociétés américaines de mission, puis, sur l'initiative d'un chrétien japonais du nom de J. H. Nishima, la fondation d'une université théologique à Kioto, la Doshita, enfin la création d'écoles méthodistes et la traduction japonaise de la Bible furent les premières œuvres d'évangélisation. L'action des femmes leur fut très propice. La faveur du christianisme atteignit son apogée il y a une vingtaine d'années. La nouvelle religion devint à la mode ; il était de bon ton, dans les familles nobles, de placer les filles dans les écoles de missionnaires. Au début, la plus entière concorde régna entre ceux-ci et les Japonais. Mais l'âge d'or ne fut pas de longue durée. De 1889 à 1890, un revirement se produisit, et une grande hostilité, provoquée par les évènements politiques, se déclara contre le christianisme. Les missionnaires japonais suivirent le mouvement patriotique et firent chorus avec ceux qui criaient : « Le Japon aux Japonais ! » Ils entrèrent en conflit surtout avec leurs confrères américains. Une brochure publiée contre le christianisme, en 1893, par le professeur de philosophie Inoue Tetsujiro eut un grand retentissement. C'est une longue et amère philippique qui, malheureusement pour nous, contient beaucoup de vérités, telles que celles-ci :

« Le christianisme ne rend pas les gens meilleurs ; preuve en soit le nombre énorme de crimes qui se commettent dans les pays chrétiens. Londres et Paris en fournissent, d'après la statistique, bien plus que le Japon tout entier. Donc, puisque les chrétiens ont infiniment plus besoin que nous d'être améliorés, pourquoi nous envoient-ils des missionnaires ? Ceux-ci feraient mieux de rester chez eux où l'ouvrage ne leur manquerait pas. S'ils possédaient une étincelle de patriotisme, tous leurs efforts tendraient à faire du

bien à leurs concitoyens. » Mon compagnon de voyage, le missionnaire, me disait aussi :

« Si seulement les étrangers qui vivent au Japon ou ceux qui y voyagent secondaient mieux nos efforts ! Combien s'adonnent ici à tous les vices, ce qui fait dire aux Japonais : Vous qui nous reprochez d'être immoraux, trompeurs, inconstants, ne nous donnez-vous pas les pires exemples ? »

La propagation du catholicisme au Japon commença avec les Portugais arrivés dans le pays en 1543. L'équipage échoué dont j'ai parlé plus haut attira de nombreux colons auxquels les Japonais accordèrent l'hospitalité. Le commerce prit un grand essor ; les Portugais gagnaient le cent pour cent.

Après les commerçants, les messagers de la foi. Le premier fut François de Xavier, un des fondateurs de l'ordre des Jésuites. Cet homme distingué gagna le cœur des Japonais par son humilité, son désintéressement, sa générosité, sa vie exemplaire ; les conversions se comptèrent par milliers. Trois princes puissants adoptèrent la nouvelle religion dont les adeptes, dans l'espace de peu d'années, atteignirent le chiffre de 600 000. Lorsque François de Xavier quitta le Japon pour aller mourir, l'année suivante, en 1552, dans une île voisine de Macao, Tschang-Tchouen ou Saucian, son œuvre paraissait solidement établie au Japon.

Ces circonstances favorables ne tardèrent pas à se modifier, par la faute des missionnaires eux-mêmes. Des ordres de moines violents, comme les Dominicains, les Augustins, les Franciscains, s'introduisirent à la suite des sages et habiles Jésuites. Non contents d'extorquer par la force ce que leurs prédécesseurs obtenaient par la persuasion et la charité, ces fanatiques heurtaient en toute occasion le sentiment

populaire, par leur orgueil, leur amour du faste et leur passion de l'or. Les moines et les marchands portugais se firent si bien haïr, à cause de leur ingérence dans les affaires qui ne les regardaient pas, qu'en 1598, Jyeyasou, en montant sur le trône des shogouns, se déclara résolument contre les chrétiens qui, durant quarante années, furent persécutés ; on les décapita, on les pendit, on les crucifia, on les plongea dans des étangs bouillants par milliers. Tous moururent joyeusement pour leur foi et subirent leurs supplices avec courage. Leur héroïsme excita l'admiration, la pitié même de leurs bourreaux. Les seuls survivants, quelques familles errantes dans la montagne près de Nagasaki, continuèrent, cachés, à suivre leurs traditions religieuses.

Il va de soi que tous les prêtres catholiques échappés au massacre durent quitter le pays. Quant aux Portugais auxquels, jusqu'à ce moment, l'empire entier était ouvert, ils furent confinés dans une petite île artificielle de la baie de Nagasaki, dont ils ne tardèrent pas à être chassés aussi, grâce aux Hollandais.

On verra plus tard comment.

En même temps que les persécutions contre les chrétiens se déchaînaient, une loi interdisait le commerce avec l'étranger. Sur toutes les montagnes, on construisit des tours d'observation gardées par des soldats. Un vaisseau s'approchait-il de la côte, des feux d'alarme s'allumaient sur les hauteurs environnantes et le débarquement était aussitôt empêché.

Dès ce moment, le Japon vécut en paix et relativement heureux. La fermeture des débouchés contraignit les indigènes à fabriquer eux-mêmes la plupart des objets fournis autrefois par l'industrie étrangère. En se perfectionnant dans

les arts, en fouillant le sol de ses îles, la nation avisée eut bientôt trouvé les moyens et les matières nécessaires pour remplacer les produits essentiels venus autrefois du dehors.

Lorsqu'en 1876, la liberté de conscience fut de nouveau proclamée dans le pays, la mission catholique-romaine reprit pied avec les autres. Elle possède, à l'heure actuelle, un archevêque à Tokio, des évêques à Osaka, Nagasaki et Hakodate, et compte environ 54 000 adeptes. L'évangélisation se trouve à peu près exclusivement entre les mains de la société parisienne des missions.

La mission orthodoxe russe s'est construit une superbe cathédrale à Tokio ; elle avait, en 1898, 23 900 membres. Je ne sais si les collisions entre le Japon et la Russie l'ont fait reculer.

Mon excursion dans la montagne ayant si bien réussi, je résolus de continuer à me tenir à l'écart du flot des touristes. On voyage au Japon avec une sécurité pour le moins aussi grande qu'en Europe.

Descendue à Okitsou, petit village au bord de la mer, je commençai par faire le tour de la langue de terre ombragée de matsous qui a nom Mio-no-Matsubara. C'est à cet endroit qu'un auteur japonais place la scène d'un conte charmant intitulé *Le vêtement de plumes*, dont voici un résumé :

« Un pêcheur, abordant sur la rive de Mio-no-Matsubara, trouva une robe en plumes. Heureux de sa trouvaille, il s'apprêtait à l'emporter, lorsqu'une belle fée apparut soudain et le pria de lui rendre son vêtement.

— Il m'appartient, et sans lui je ne puis rentrer dans la lune, où je fais partie de la suite des trente princes qui règnent dans ce corps céleste, lui dit-elle.

Le pêcheur refusa d'abord. La fée pleura, supplia, et finalement promit de danser devant lui comme seuls les dieux savent danser. Cette proposition tenta le ravisseur qui finit par céder. Ayant remis sa robe, la sylphide se mit à danser sous les matsous, aux sons d'une musique céleste, tandis que des parfums enivrants remplissaient l'air. Puis un doux zéphir enfla ses ailes et elle s'envola, frôlant au passage la montagne Ashitaka, puis le dôme du Fuji, pour s'élever dans le ciel et disparaître à jamais aux yeux du pêcheur émerveillé. »

Mes deux coureurs m'amenèrent au galop à Shizuoka, après avoir passé devant le temple de Seikenji et traversé Ejiri, type de ces villes de province florissantes à l'époque où le Tokaido était l'unique route du Japon. Elle partage le sort de nos localités restées en dehors des voies ferrées : importantes et très fréquentées au temps des diligences, elles paraissent abandonnées à présent, et la vie y est restée stationnaire.

Je trouvai à Shizuoka un hôtel qui a des prétentions modernes, mauvais et plus cher que le grand hôtel de Yokohama.

Une course en jinrikisha, au temple de Kounozan, le lendemain, compensa le mauvais gîte. La journée était splendide et je jouis pendant cette excursion de la vue du Fuji-no-yama dans toute sa gloire. Une grande animation régnait sur tout le parcours. Des hommes, des femmes surtout, chargées d'une longue perche aux bouts de laquelle deux corbeilles se balancent, apportent en masse à la ville du poisson et des légumes. Voici des recrues rentrant de l'exercice qui nous barrent le chemin. Ces petits hommes jaunes, en uniforme d'un

blanc éblouissant, coiffés d'un casque garni d'un ruban jaune, ont l'air vigoureux et bien entraînés.

À chaque instant un facteur postal, chaussé simplement de sandales de paille, nous rejoint. Un peu plus vêtu que le messager des anciens *daimios*, muni d'un sac postal dans toutes les règles, il arpente d'un pas aussi allègre que son prédécesseur la grande route du Japon. Dans les villes également, l'allure rapide des facteurs japonais me frappa. Le service postal est excellent. Tout ce qui m'était adressé me suivit partout, lettres et cartes couvertes de petits papiers portant, comme je présume, l'indication des bureaux de poste par lesquels elles avaient passé.



De Shizuoka à Kounozan, la campagne est fertile, bien cultivée ; partout de belles plantations de riz, de canne à sucre, d'ignames, de maïs. L'agriculture prospère ici grâce au bas prix de la main-d'œuvre. Quarante pour cent des campagnards cultivent leur propre champ, qui ne mesure souvent pas plus d'un demi-arpent. Les soins donnés à la terre, l'irrigation et le drainage produisent de brillants résultats. Quoiqu'il pleuve souvent, on recueille dans des réservoirs l'eau qui tombe à l'époque des pluies ; on évite ainsi les

inondations, tout en faisant une réserve d'eau pour les mois de sécheresse. On voit partout différentes espèces de pompes, manœuvrées par des roues dans lesquelles des coolies infatigables marchent de rais en rais. Les bêtes de somme n'existent pour ainsi dire pas au Japon.



L'agriculture fournit au budget de l'État 80 % de ses recettes.



Me voici enfin au pied de la colline de Kounozan, du haut de laquelle, pareils à des forts, les temples dominent la vallée. Devant les mille marches qui conduisent au sanctuaire, je restai perplexe. Pas moyen de faire cette ascension-là en jinrikisha ! En route donc avec un de mes boys ; l'autre gardera l'équipage.

De beaux arbres croissent sur le versant de la montagne, des arbres à laque pour la plupart, dans les troncs desquels des ouvertures en forme de demi-cercle viennent d'être pratiquées. L'arbre à laque (rhus vernicifera), en japonais *Ouroushino-ki*, atteint une hauteur de huit à dix mètres, une circonférence d'un mètre et plus, et l'âge de quarante ans. Ses feuilles admirablement découpées ont une longueur d'un mètre. Ses fleurs jaunes retombent en grappes molles ; elles s'ouvrent en juin ; les fruits d'un vert-jaune également mûrissent en octobre.

Comme les objets en laque japonaise sont très connus en Europe, mes lecteurs seront curieux d'apprendre comment on récolte cette substance. Les saignées se pratiquent généralement lorsque l'arbre a huit ou dix ans, pendant la belle saison, car c'est en été que les conditions sont le plus favorables. On commence par faire, à l'aide d'un instrument spécial, plusieurs incisions de deux millimètres de largeur au pied du tronc. Quelques jours après, on agrandit et racle les entailles d'où s'écoule une masse grise-verdâtre qui, plus tard, devient noire. L'opération peut se renouveler quinze à vingt fois par an, à quelques jours d'intervalle. On tire de la même manière des branches de l'arbre une laque de moindre qualité.

Rapidement épuisé par ce traitement, un arbre ne donne que cinquante grammes de laque brute. Celle-ci, purifiée, fil-

trée et pulvérisée, se mélange avec du cinabre, de l'huile de périlla, du vitriol et d'autres substances, suivant la couleur que l'on désire obtenir, puis s'applique en plusieurs couches sur des surfaces lisses, bois, carton ou même métal. Il faut deux ouvriers pour laquer un objet ; l'un soigne le fond et fait le travail commun ; l'autre peint au moyen de poudre d'or et d'argent, sur un fond noir ou rouge, les dessins connus. Il y a des artistes dont l'apprentissage a duré huit à dix ans. Cet art atteignit son apogée au XVIIe siècle. De cette époque datent des chefs-d'œuvre d'une valeur incalculable. Plus tard, notamment à la fin du siècle passé, les objets en laque firent tellement sensation partout, qu'on en vint à fabriquer de la marchandise de pacotille. Personne n'ignore combien ces articles sont bon marché ; c'est au Japon que j'appris quels prix fabuleux ils peuvent atteindre. Je n'oublierai pas mon étonnement, lorsque, ayant demandé le prix d'une petite boîte, on me répondit : *200 yen !* Ce n'est qu'en la comparant avec un même objet de qualité inférieure que je remarquai la finesse d'exécution et la perfection de ce chef-d'œuvre.

Au Japon, on préfère à toute autre chose les objets d'art en laque ; cette industrie est particulièrement florissante en ce moment et les prix atteignent des chiffres très élevés.

Tout en admirant le panorama grandiose qui se déroulait à mes pieds, j'avais escaladé les centaines de marches taillées dans le roc jusqu'à la terrasse du torii où un matsou sacré étend ses branches au loin. La vue splendide mérite cette fatigante ascension. Au pied de la colline se tapit le petit village de Nekoya avec ses rizières et ses champs de canne à sucre d'un beau vert clair ; plus loin, derrière un promontoire, brille le miroir de la mer.

Nouvelle série de marches, plus raides, plus hautes encore que les premières. Elles accèdent aux temples, modèles de ceux de Nikko. On peut voir ici la tombe en pierre du grand shogoun Jyeyasou dont ce fut la première sépulture. D'aucuns prétendent que son corps y demeure encore et qu'un seul cheveu a été transporté à Nikko.

Ici, comme sur la montagne sainte, le premier bâtiment que j'aperçois sert de demeure au cheval sacré, simple figure en bois. À côté une fontaine, également sacrée, de laquelle un bonze me versa quelques gouttes dans la main, dans l'attente de l'obole traditionnelle. En général, la visite des temples n'est pas un plaisir bon marché ; devant chaque sanctuaire se trouve un prêtre ou un individu quelconque qui fait payer ce que l'on a pu y voir. Ces appels à ma bourse me parurent toutefois moins désagréables que l'obligation de me déchausser à chaque instant, ce qui, par la pluie surtout, est une vraie corvée.

Un dernier escalier, et j'arrive à la *Tour des tambours*, pagode qui avait anciennement cinq étages ; le shintoïsme, par principe, en a supprimé quatre. Plus loin, les kiosques : l'un, remise des cuirasses précieuses et des vêtements sacerdotaux, l'autre, cuisine où l'on prépare les aliments sacrés. Enfin le temple peint en rouge, avec ornements en or sur fond noir à l'intérieur. J'étais à peine entrée qu'un bonze arriva et me mit dans la main deux bonbons, l'un blanc, l'autre rose, joliment décorés de trois feuilles d'asarum, armoirie des shogouns de la dynastie Tokougawa et du grand Jyeyasou.

Au retour, mes coureurs me persuadèrent de faire un détour pour visiter Sengen, déesse des fleurs et de la montagne Fuji. Son temple, triomphe de la sculpture sur bois, me fit l'effet d'un lieu de plaisir, avec son jardin public, dans lequel

des maisons de thé, des boutiques et des places de jeux pour les enfants offrent au peuple tous les divertissements imaginables. Ici, comme à Asakousa, des pigeons volent en tous sens, venant picoter le grain que l'on s'amuse à leur jeter.

L'après-midi, je continuai sur Nagoya. La voie ferrée suit le littoral, offrant des coups-d'œil enchanteurs sur la calme surface bleue pointillée d'innombrables petites îles verdoyantes. La pluie se mit malheureusement de la partie, et je dus entreprendre, enveloppée jusqu'aux yeux, le trajet de la gare à l'hôtel. Car, pour garantir le voyageur, les boys étendent sur la jinrikisha une espèce de capote à laquelle ils attachent une couverture en caoutchouc. On pourrait se croire à l'abri là-dessous, et pourtant une averse japonaise trouve moyen d'y pénétrer.

La pluie ne cessant pas, je ne trouvai rien d'autre à faire que de me rendre chez un artiste en cloisonné du voisinage. Cet art, dont on attribue l'origine aux Byzantins, fut introduit au XIVe siècle en Chine, et 200 ans plus tard au Japon, où il produit, surtout depuis quelques années, de pures merveilles. L'œil ne se rassasie pas de la délicatesse de nuance, des couleurs opaques ou transparentes, de la beauté et de la finesse d'exécution, des dessins qui représentent pour la plupart des plantes ou des animaux. L'un après l'autre, le vendeur sortait d'une boîte ses vases précieux, les dépouillait soigneusement de leur enveloppe de papier de soie et les déposait devant moi sur une table.

— Combien celui-ci ?

Je pense à l'effet que fera dans mon salon ce vase avec ses poissons dorés chatoyant sur un fond de mer bleue.

— Quatre-vingts yen.

J’en prends un autre qui me paraît plus modeste.

— Deux cents yen !

En soupirant, je renonçai à pousser plus loin les négociations. À l’heure qu’il est, je regrette de n’avoir pas fait l’emplette, tout au moins, d’un de ces petits objets.

Le lendemain, munie d’une lettre de recommandation que M. M. avait pu obtenir pour moi à Tokio, je me rendis au château, l’O-shiro, une des constructions les plus bizarres que j’aie jamais vues. Ce sont cinq maisons superposées qui vont se rapetissant en hauteur, avec un luxe inouï de toits retroussés entre lesquels des espaces blancs sont percés de petites fenêtres. Sur le toit supérieur, il y a deux dauphins dorés, dont l’un eut une singulière aventure. Envoyé en 1873 à l’exposition de Vienne, il fit naufrage avec le *Nil* de la Messagerie maritime, qui vint se briser sur le Mikomoto, écueil de la baie de Simoda. Ayant été, au prix de grands efforts, retiré de l’élément liquide, qui n’est pas celui qui convient à un dauphin d’or, il put rejoindre son camarade et parade de nouveau sur le château de Nagoya.



L'O-shiro fut construit en 1610 par une vingtaine de *daimios*, pour servir de résidence au fils du shogoun Jyeyasou. À la chute de l'ancien régime, le château devint le siège du département militaire ; il a beaucoup souffert des déprédations d'officiers et de soldats, gent peu sensible aux beautés de l'art.

Nagoya, quatrième ville du Japon par sa population, est l'une de celles où l'industrie déploie le plus d'activité. Outre la damasquinerie dont j'ai parlé, les habitants s'occupent de la fabrication des étoffes de laine et de soie et de la porcelaine. Cette cité possède une école de médecine.

J'y vis encore un beau temple, celui de Higashi-Hongwanji, de fière allure entre ses hautes murailles qui l'isolent du reste du monde. Il se distingue des autres sanctuaires japonais par l'harmonie des couleurs et la décoration sobre de son intérieur. De vénérables matsous ombragent sa cour.

De Nagoya, je me rendis à Kioto, ancienne capitale du Japon, où j'eus le grand plaisir de retrouver mes amis J. qui rentraient d'un voyage dans le sud du Japon.

Chapitre 11

Kioto, l'ancienne capitale

Les rapides de Katsoura-gawa. Nos guides. Histoire de Kioto. Chez les Geishas. Instruments de musique. À l'école des Geishas. Recrues. Le palais du mikado. Le miroir d'Amaterasou. Les Japonais et les fleurs. Le jardin de Katsoura. Le palais de Nijo. L'Industrie à Kioto. Artistes japonais. Enterrement bouddhiste.



Le lendemain, de bon matin, je partais avec mes amis J. et un guide, pour le village de Hozou où commencent les rapides de Katsoura-gawa. Un canot fait de longues planches souples nous attendait ; nous y montons et nous abandonnons au courant d'un torrent impétueux. Notre embarcation, livrée au caprice des flots, se soulève brusquement lors-

qu'elle touche le lit rocheux de la rivière, et, comme une balle, rebondit sur l'obstacle. De tous côtés se dressent des blocs de rochers contre lesquels nos gens appuient leurs longues gaffes pour nous éviter des chocs dangereux. Nous descendons ainsi durant une lieue et demie entre deux hautes parois rocheuses qui enserrent le fleuve dont les rives sont couvertes de grands bambous aux tiges souples. Les matsous, qui croissent partout, et les hêtres qui sortent des anfractuosités du roc, projettent leur ombre sur les flots verdâtres et écumants. Ce voyage fécond en péripéties, quoique nullement dangereux, ne se termina que trop tôt, à Arashiyama, au pied des rapides. Là, nous prîmes, dans une maison de thé, en l'arrosant de nombreuses tasses d'*ocha*, notre second déjeuner que nous avions emporté.

Pendant tout le repas, la famille de l'hôtelier nous tint fidèle compagnie. La méridienne que la chaleur nous obligea de faire nous donna l'occasion de goûter les charmes du *makoura*, chevalet-oreiller dont j'ai déjà parlé. Notre sommeil fut intempestivement interrompu par notre guide qui, infatigable, prévenant, empressé, était une perle dans son genre, mais aussi un insupportable tyran. Lui et moi ne nous serions certainement pas accordés. Du matin au soir, il commandait, se mêlant de tout, prenant toutes les décisions, ne tenant compte des désirs de mes amis que lorsqu'ils concordaient avec les siens. Mme J. le surnommait le *Tout-puissant*, et, quoique à contrecœur, se soumettait toujours à ses ordres. Au demeurant, c'était un guide consciencieux, ne craignant pas la peine, et multipliant les occasions de nous faire voir des choses intéressantes. Son patriotisme me plaisait ; il évitait de nous montrer ce qui aurait pu jeter un jour peu favorable sur son pays et ses compatriotes, suivant à la lettre les préceptes des singes du temple de Nikko qui ne veulent ni voir le mal, ni en parler.

C'est sous cette direction excellente et autorisée que nous employâmes, mes amis et moi, les quatre premières journées à Kioto.

L'ancienne ville des mikados, reine déchue des temps héroïques du Japon, compte aujourd'hui à peine la moitié des 600 000 habitants qu'elle possédait au Moyen Âge. Choisie comme résidence par le mikado, en 793, agrandie et embellie de toutes manières, elle s'étendait, de l'est à l'ouest, sur une longueur de cinq kilomètres environ, et davantage encore dans la direction nord-sud.

Kioto est la Rome du bouddhisme comme du shintoïsme. Toutes les sectes religieuses aspirent à avoir des représentants et à établir des temples dans la ville sainte. À la fin du XVIIe siècle, il n'existait à Kioto pas moins de 2127 *mias* (temples et chapelles) shintoïstes. Les bouddhistes possédaient 3893 pagodes. On comptait 52 170 prêtres et vingt sectes différentes. Le mikado était, de par son origine divine, le chef de l'ancienne religion du shinto, qui n'avait pas de clergé. Les employés nommés pour veiller aux affaires du culte finirent, peu à peu, par s'octroyer le caractère sacerdotal.

Si Kioto est déchue, elle a du moins conservé un cachet plus original que les autres villes du Nippon. Ses *Geishas*, les sirènes du Japon, passent pour les meilleures du pays. Trois livres sterling pour assister pendant une heure à leurs danses, c'est un divertissement coûteux ; mais il n'est pas possible de quitter le Japon sans avoir goûté ce spectacle. Nous nous rendons donc, mes amis, le guide et moi, dans une maison de thé où tout est préparé pour nous recevoir, même les pantoufles que nous passons sur nos chaussures. Après les révérences habituelles, profondes et longues à plai-

sir, nos hôtes nous conduisent dans un appartement, au premier étage. Des lampions bariolés illuminent la salle et son balcon qui donne sur le fleuve. Le plancher est couvert de fines nattes. Par égard pour nos membres d'Européens maladroits et peu élastiques, on a disposé à notre intention, sur le balcon, une table et quelques chaises. Toutefois nous faisons notre possible pour nous accommoder des nattes et des coussins ; on nous apporte de petites tables noires de cinq pouces de hauteur, sur chacune desquelles se trouve une mignonne corbeille garnie de chrysanthèmes, de boutons, de feuilles de lotus, charmants de forme et de couleur, le tout en sucre. Puis vient une dégustation de saké – dans des gobelets de poupées – et de pâtisseries cuites au beurre, que servent trois vieilles japonaises. Il s'agit maintenant de faire manœuvrer les petites baguettes !



Soudain, tandis que nous nous escrimons de notre mieux, six ou huit *Geishas* arrivent en voltigeant, grands papillons brillants et légers, avec les coques de leurs *obis* en guise d'ailes. Des fleurs d'un rouge éclatant se balancent dans leur chevelure noire comme du jais. Elles paraissent à peine sorties de l'enfance, les mignonnes danseuses ! Les

deux plus petites n'ont pas 12 ans. Assises auprès de nous, elles goûtent à nos sucreries. Puis la danse commence. La danse ? En est-ce bien une ? À peine, puisque les pieds n'y jouent à peu près aucun rôle. Ce sont les mains, tenant à tour de rôle un éventail ou un parasol, et les bras avec leurs mouvements rythmés qui miment des scènes de la vie humaine. Le visage conserve une expression sérieuse, triste même, souvent douloureuse, tandis que le corps se balance dans un mouvement mesuré, sans changer de place. Ces danses mimées sont certainement fort anciennes. On prétend qu'il en existe quatre cents et qu'une bonne danseuse doit en savoir au moins cent. Chaque pantomime représente un acte de la vie ; notre guide, rayonnant, s'efforce, dans un jargon pas très clair, de nous donner l'explication. Voici une Geisha-pilote ; de son éventail qu'elle manie avec une grâce exquise, elle apaise les flots et dirige l'esquif, se penchant parfois jusqu'à terre ou s'élançant soudain en l'air. Une autre simule des fleurs d'abricots ou encore une ondée printanière. La troisième danse est une ascension du Fuji-no-yama, longue, périlleuse, fatigante. La petite Geisha devenue peu à peu toute grise, s'attache, pour finir, sur le visage le masque d'une vieille femme ridée. Après chaque danse, les fillettes s'inclinent profondément et touchent la terre de leur front, pour nous remercier de nos applaudissements. Les trois vieilles accompagnent le spectacle d'une musique infernale qui ébranle les nerfs ; elles frappent à tour de bras et raclent sans mélodie, sans mesure, surtout sans pitié pour nos oreilles ! D'un effet assourdissant, les morceaux d'orchestre joués dans les entractes ne m'intéressèrent que par les instruments.

Il y a d'abord le *koto*, longue tige de bois garnie de plusieurs cordes, qui donne un son pareil à celui de la harpe. Puis la *samise*, l'instrument de musique favori des Japonais,

façon de mandoline ; on en joue à l'aide d'une espèce de peigne d'ivoire ou d'écaille. Puis le *taïco*, petit tambour plat sur lequel on fait aller les baguettes alternativement, jamais ensemble. Le quatrième instrument est une simple flûte de bambou ; le cinquième, le tsudzumi, consiste en deux tambourins, l'un suspendu à l'épaule, l'autre posé sur le genou gauche, sur lesquels on frappe du plat de la main. De temps en temps une des musiciennes pousse un cri strident que l'on nomme *iau* et qui ressemble à s'y méprendre au miaulement d'un chat.



Pendant le second entracte, on sert des rafraîchissements. Au *saké* chaud, boisson narcotique de couleur jaune clair, succèdent le thé et de minuscules portions de riz servies dans de la vaisselle de poupées. Puis on apporte des douceurs enveloppées de peau de poisson noire ; les petites baguettes fonctionnent de nouveau, mais leur emploi me paraît pénible ! Nos petites *Geishas* par contre s'en donnent à cœur joie. Comme une troupe de moineaux affamés, elles se sont jetées sur une assiette de riz et en ont fait disparaître jusqu'au dernier grain. Quel joli tableau que ces jeunes filles au costume brillant, pressées les unes contre les autres, pico-

tant, riant, babillant, éclairées par la lumière tamisée des lampions !

Pour terminer le spectacle, une danse à laquelle prennent part toutes les Geishas. Très coquettes, elles relèvent leurs longues traînes pour faire voir leurs petits pieds ; le pavillon japonais voltige sur leurs épaules, un léger sourire illumine les visages d'habitude sérieux. Lorsque cette danse maniérée et d'une trop grande recherche pour mon goût eut pris fin, les jeunes filles vinrent s'accroupir familièrement auprès de nous sur les nattes. Elles ne sont pas importunes, les petites *Geishas ;* elles se bornent à nous montrer avec orgueil leurs beaux habits de soie, leurs *obis* superbes, et à toucher nos vêtements.

Puis, après de nouveaux sourires, elles s'éventent, saluent, bavardent encore un instant et s'en vont en sautillant et en s'inclinant jusqu'à terre. Nous partons à notre tour, sans oublier les profondes révérences japonaises. Nous n'en avions pas fini toutefois avec les ballerines du Japon, car nous désirions encore les voir au travail. Il y a, en effet, à Kioto des écoles où les petites danseuses apprennent non seulement leur art, la musique et le chant, mais encore à écrire, à lire et à coudre. On leur procure ainsi les moyens, lorsque la danse ne va plus – et la chute survient assez tôt – de devenir de bonnes femmes de ménage. Il faut que les *Geishas* soient jeunes. Leur première floraison passée, elles se font chanteuses ou se mettent de l'orchestre dont j'ai parlé. Ce sont celles-ci, pour être exact, que l'on appelle Geishas ; les petites danseuses sont des *maikos.*

Il arrive fréquemment que les gens pauvres vendent leurs filles, lorsqu'elles sont jolies, à un entrepreneur dont elles deviennent la propriété jusqu'à leur dix-huitième année.

L'impresario se charge de l'entretien, de l'habillement et de l'éducation de l'enfant qui, d'ordinaire, affronte le public dès l'âge de 12 ans. Les recettes reviennent à l'école. Si la jeune fille se marie avant sa dix-huitième année accomplie, son fiancé doit la racheter. Après cet âge, ce qu'elle gagne lui appartient.

Nous parcourûmes toutes les salles de l'école. Partout on travaillait avec zèle et sérieux. Dans le coin de chaque chambre, une maîtresse est accroupie, sa pipe et sa théière posées à côté d'elle ; elle a besoin de reprendre de temps en temps des forces, car la tâche est longue et fatigante. Pas une minute elle ne quitte son élève des yeux, dirigeant chaque mouvement d'une baguette qu'elle tient à la main, et fredonnant la mélodie de la danse. Une demi-heure d'attention soutenue de part et d'autre, puis l'élève s'éloigne avec un profond salut et un mot aimable de remerciement. Une autre élève prend immédiatement sa place, et la leçon continue, sans interruption, sans une parole impatiente, sans un mouvement de mauvaise humeur, sans trace de fatigue. Jamais je n'ai constaté pareille entente entre maître et élève. Ne serait-ce pas, réalisé, le rêve entrevu par l'institutrice au début de l'épineuse carrière ?



Et il en est ainsi dans toutes les écoles que j'ai vues. Partout, en ville aussi bien qu'à la campagne, dans les classes où de la rue les regards plongent, les petits Japonais assis sagement sur leurs bancs, sans faire le moindre bruit, suivent avec attention les paroles du maître et se réjouissent lorsque, interrogés, ils peuvent répondre à leur tour.

Si cette docilité absolue, cette soumission à la volonté supérieure est utile à l'enfance, elle l'est encore davantage plus tard, lorsque l'enfant devenu soldat doit servir la patrie. J'ai entendu des officiers allemands parler avec enthousiasme de l'obéissance et de la discipline sévère de l'armée japonaise. On n'entend jamais, sur les places d'exercice ou dans les casernes, un mot grossier, jamais une injure ni un juron. D'où vient cela ? De l'éducation des enfants assurément, auxquels, dès le plus jeune âge, on apprend l'obéissance et le respect envers les parents.

Les premières semaines de service militaire doivent paraître encore plus dures au conscrit japonais qu'à nos jeunes paysans. Jusqu'à ce moment, son unique vêtement consiste en une longue et ample tunique – le *kimono* – des sandales et un mouchoir noué autour de la tête. Avant l'incorporation, le petit homme passait ses journées accroupi ou roulé en boule sur sa natte, comme un hérisson ; le riz qu'il mangeait à l'aide de petites baguettes formait sa seule nourriture. Maintenant le pauvre garçon est emprisonné dans un uniforme collant ; il doit apprendre à boutonner sa tunique et à se sangler ; tout le jour, ses pieds sont serrés dans des souliers, et ses jambes dans des guêtres ; une cravate empesée l'étrangle. Il faut qu'il apprenne à s'asseoir sur une chaise, à manger à une table, à dormir dans un lit, toutes choses à lui inconnues. Il lui est défendu de se jeter à quatre pattes, de grimacer et de s'insurger contre les ordres de ses supérieurs.

Kaisenberg fait une description impayable du recrutement des jeunes Japonais. « Un médecin de l'état-major assisté d'une commission décide si les futurs défenseurs de la patrie – ils se présentent dépouillés de tout vêtement – sont aptes ou non au service. Cette scène rappelle la cage des singes dans un jardin zoologique. L'un après l'autre, les petits hommes jaunes font leur apparition, courbés en deux par leurs grands saluts, grelottant de froid. Leurs lèvres murmurent craintivement : Ô seigneurs ! soyez indulgents ! Une révérence profonde du côté du commissaire – le tronc formant un angle droit, les mains posées sur les genoux – tandis qu'un son sifflant, le comble de la politesse, s'échappe des narines de la pauvre recrue. Le troisième acte de la soumission est la transformation du petit homme en tire-bouchon. Puis la main rude du médecin l'empoigne et le secoue à plusieurs reprises vigoureusement. Une dernière fois le pauvre garçon implore l'indulgence des supérieurs, en aplatissant ses mains sur ses côtés ; enfin il se laisse passivement ausculter, tapoter, palper. Suivant l'arrêt, il continuera à cultiver la terre, ou endossera l'uniforme. »

Les renseignements suivants sur l'armée et les soins médicaux sont empruntés à l'ouvrage de E. de Hesse-Wartegg, *La Chine et le Japon*.

Une fois acclimatés à la caserne, les conscrits ne sont pas malheureux. Ils dorment par escouade de vingt à trente dans une grande salle claire, bien aérée et tenue avec une propreté minutieuse. Chaque caserne a son infirmerie et son installation de bains, avec eau froide et eau chaude, dont les soldats peuvent user à volonté deux ou trois fois par jour. Il n'existe pas de salle de police, les cas d'insubordination étant de rares exceptions. La nourriture – trois repas – consiste en légumes verts, radis blancs, haricots et poissons

secs. Toutes déductions faites, la solde s'élève à environ 2 yen (5 fr.) par mois.

Le corps des officiers mérite, paraît-il, toutes les louanges. Un grand nombre d'officiers ont servi dans les armées européennes et parlent le français, l'allemand et l'anglais.

On attache une grande importance aux soins à donner aux malades. Tous les médecins sans exception ont acquis leurs diplômes dans les universités européennes et, depuis 1877, la société de la Croix-Rouge travaille avec succès au Japon. Quoique organisée récemment, elle comptait, en 1897, plus de 28 000 membres et possédait, outre un revenu annuel de 200 000 francs, un fonds de réserve de fr. 1 250 000. Le couple impérial qui lui porte un vif intérêt contribue pour une grande part à sa prospérité. La Croix-Rouge japonaise n'exerce pas seulement son activité en temps de guerre, mais aussi en temps de paix. Les tremblements de terre très fréquents ne la laissent pas chômer. En 1891, elle a fondé un grand hôpital à Tokio.

Ayant obtenu une permission spéciale, je pus visiter les châteaux impériaux, en particulier le grand palais du mikado, dont les bâtiments en bois se cachent mystérieusement derrière de hautes murailles. Simple et sans faste à l'extérieur comme à l'intérieur, ce palais, qui fut plusieurs fois détruit par le feu, ne date que de 1854. Les demeures de la haute noblesse, des *kuge*, éparpillées jadis entre la muraille et le palais, ont disparu. Ces vastes cours désertes, cet ensemble incohérent de constructions réunies sans aucun plan, semble-t-il, donnent une impression de désolation et d'abandon.

On me conduisit d'abord dans la salle du trône, le Shi-shin-den, ce qui veut dire *halle de pourpre mystérieuse*. Elle servait autrefois aux réceptions du jour de l'an et aux audiences. Il n'était permis qu'aux *kuge* et aux *daimios* d'y entrer ; encore devaient-ils se tenir loin du trône, prosternés jusqu'à terre. Le mikado les recevait, assis derrière un rideau sur son trône en forme de tente. Aucun mortel n'était admis à contempler son auguste personne.

Les nobles de rang moins élevé ne pouvaient songer à franchir le seuil du *Shi-shin-den*. Établies à leur intention, 18 marches conduisant dans la cour et correspondant aux 18 classes qui séparaient les fonctionnaires du mikado, leur étaient réservées. Les simples courtisans n'osaient pas même se tenir debout sur la marche inférieure. On les appelait *jige*, c'est-à-dire *vautrés dans la poussière*.

Non loin de la salle du trône, le *kashiko-dokoro*, ou *cabinet de la terreur* renfermait autrefois le miroir de la déesse du soleil, Amaterasou, qui se trouve actuellement dans le sanctuaire d'Ise. Cet objet sacré joue un grand rôle dans l'histoire du mikado. Il forme avec une chaîne de cristaux de montagne et une épée les insignes de l'empire. Voici l'histoire naïve et bien humaine de ce miroir : Amaterasou, la belle déesse du soleil, avait un frère méchant et morose. Un jour il la fâcha tellement, qu'elle s'en alla bouder à l'écart dans une caverne, dont elle ferma la lourde porte. Une obscurité profonde envahit l'univers. Perplexes et ennuyés, les dieux erraient à l'aventure. Ils finirent par s'assembler sur la voie lactée. Que faire ? Leur incertitude était grande. Enfin ils résolurent d'exciter la curiosité de la déesse et de la contraindre ainsi à sortir de sa retraite. Ils fabriquèrent un miroir aussi grand que le soleil et le suspendirent à un arbre en face de la

caverne. Puis ils organisèrent une grande fête ; les instruments firent rage, les déesses dansèrent ; tous s'amusèrent comme… des dieux. Amaterasou qui s'ennuyait fort, ne résista pas au désir de s'enquérir de ce qui se passait. Elle entrouvrit la porte. Son regard tomba sur sa propre image reflétée dans le miroir. Surprise, elle fit un pas en avant. Alors, sans qu'elle s'en aperçut, Taji-Karao, le plus fort des dieux, se glissa derrière elle, sortit la lourde porte de ses gonds, et entraîna la déesse, malgré sa résistance, hors de la caverne. Le soleil resplendit de nouveau dans l'univers. Amaterasou légua le miroir à son successeur, Jimmu Tenno, le premier mikado, en lui disant :

« Conserve ce miroir, c'est mon portrait. N'oublie pas que tu contemples mon image et ta dynastie vivra. »

Je parcourus ensuite les *O-Gakoumonjo,* chambres d'étude impériales où l'on donnait autrefois des conférences et où on faisait de la poésie et de la musique. Aucun meuble dans ces salles. À terre, comme partout au Japon, de belles nattes fines, et sur les cloisons à coulisses de merveilleuses décorations : animaux et fleurs. Chaque salle a eu son peintre et chacune porte un nom. Il y a la salle des oies sauvages, celle des chrysanthèmes, et nombre d'autres trop longues à énumérer. Avec quel goût artistique, avec quelle poésie et quelle vérité en même temps, ces ornements sont exécutés ! Quel amour profond des merveilles de la nature s'y manifeste !

Ces dons qui caractérisent le Japonais sont un des côtés les plus attrayants et les plus aimables de cette nation. Lorsque les iris sont en fleurs, quand au printemps les cerisiers se couvrent d'une neige rosée et parfumée, que plus tard les lotus, la glycine, les chrysanthèmes déploient leurs toilettes

somptueuses et brillantes, l'habitant de Nippon emmène sa famille et s'en va organiser des fêtes en l'honneur des fleurs.

« Lorsque les fleurs sont passées, rien ne leur pourrait rendre la vie. Cueille-les aujourd'hui encore, avant qu'il soit trop tard. »

(*Kokin-waka-shu*, recueil de poésies japonaises.)

Après le palais du mikado, le jardin impérial de Katsoura. Combien différente de la nôtre est la conception nipponne du jardin parfait et celle de la décoration fleurie d'un appartement ! On réunit chez nous plusieurs espèces de fleurs en un bouquet serré qui fait penser à un chou-fleur multicolore, ou en une gerbe moins touffue où l'on s'efforce de marier les couleurs. La Japonaise, au contraire, place dans un vase une seule branche dont les corolles se dressent gracieusement sur une tige très haute garnie de toutes ses feuilles. Il y a toujours des fleurs dans les maisons, et l'on visite rarement des amis sans leur en apporter.

Par contre, les parcs nippons en manquent absolument ; mais on y voit tous les arbres possibles, conifères et autres, différents de forme et de couleur. Parmi les arbres à feuilles, le plus répandu est le platane qui, l'automne, prend une teinte rouge caractéristique. Le parc de Katsoura a des collines et des chemins abrupts, des étangs artificiels dans lesquels des poissons rouges s'ébattent, des ponts voûtés en pierres, des ponceaux en bois, des matsous artistement taillés en forme de bateaux, de singes, de perroquets, des lanternes en pierre et une quantité de pavillons. L'emplacement des kiosques aux toits bizarrement contournés, où jadis la Cour tenait de gaies réunions en buvant du thé, est toujours choisi avec un goût parfait, dans un site pittoresque d'où l'on jouit d'une belle vue ; chaque pavillon forme, dans l'ensemble harmonieux du parc, un petit tableau à part.

Au bord d'un étang, j'aperçus un grand radeau en bambou, le *tsouki-mi-dai*. C'est ici que la princesse Katsoura venait avec sa Cour contempler le lever de la lune derrière les grands pins.

L'astre des nuits est le thème favori des poètes japonais. Il ne faudrait pas croire toutefois qu'il soit permis de l'aborder à toute saison. Un poète qui se respecte ne chantera que la lune de septembre. Les poèmes dédiés à la pâle déesse ne sont en général pas d'un lyrisme débordant.

Contemplation de la lune d'automne.

Ô lune d'argent, lune d'automne,
Je t'aime, tu es mon amie ;
Je t'admirai dans la prairie
La nuit dernière,
Ce soir j'irai sur la rivière
Te contempler.

Bateau au clair de lune.

L'esquif léger s'abandonne
Au flot dormant.
Regarde, la lune d'automne,
Se lève, pâle, au firmament
Et sa clarté douce inonde
L'île au milieu de l'onde.

Hosutsuji Masaos, poète contemporain à Kioto.

J'ai emprunté ces exemples aux *Bilder aus Japan* d'Adolphe Fischer et je puise à la même source ce qui va suivre au sujet de la versification nipponne.

Chose curieuse, les Japonais, si avides de nouveautés, se cramponnent à la tradition ; encore aujourd'hui leurs mo-

dèles sont le Man-yowaka-shu et le Kokinwaka-shu, anthologies du huitième et du dixième siècles. On ne demande aux poètes ni originalité ni fantaisie. Quoi qu'ils chantent, nature, sentiments du cœur, héros historiques, tout sort du même moule.

Les poèmes Vaka du poète Hosutsuji Masaos, que j'ai déjà nommé, ont des vers de 31 syllabes. Une ou deux de plus sont permises par exception, mais il ne faut pas qu'il y en ait moins.

Le calendrier lyrique prescrit les sujets suivants : *Janvier :* le jour de l'an, le brouillard, la tempête ; *Février :* le pâturage, les fleurs de pommier ; *Mars :* l'aspect des montagnes au printemps, l'amour ; *Avril :* les fleurs du cerisier, les papillons, les promenades ; *Mai :* les azalées, les glycines, les comparaisons entre l'amour et l'eau ; *Juin :* les nuages, l'étoile du soir ; *Juillet :* les fleuves, la pluie, les éventails ; *Août :* les lucioles ; *Septembre :* le clair de lune, les phalènes ; *Octobre :* les platanes, les feuilles mortes, les oiseaux, les chevreuils, les cerfs ; *Novembre :* les chrysanthèmes, les pins, les vœux des amis souhaitant mille ans de vie ; *Décembre :* la neige, le renouvellement de l'année.

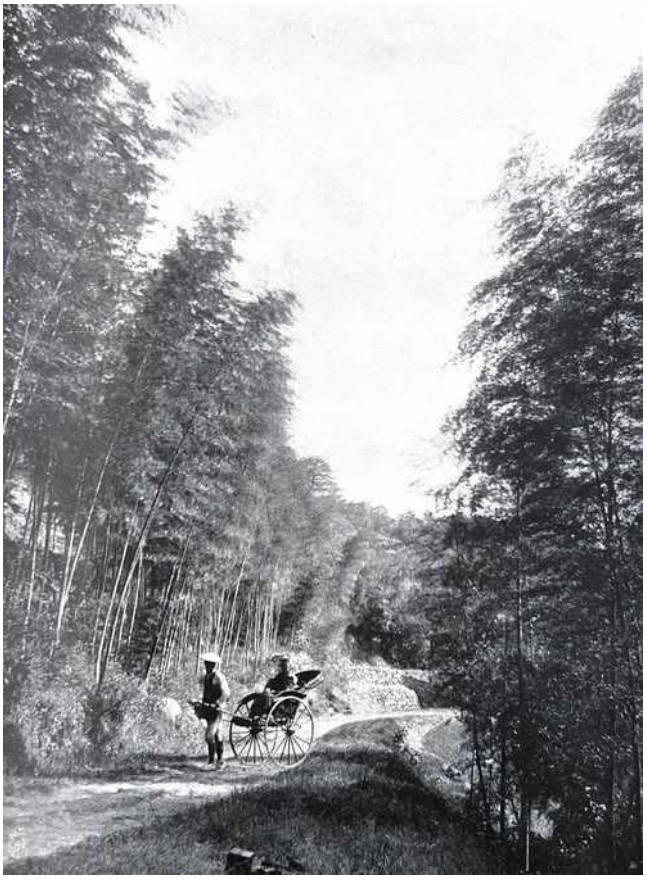
L'automne est la saison inspiratrice ; l'été, tous les auteurs qui peuvent le faire laissent là leur plume et les pauvres poètes aux abois ont des vacances.

Le papier destiné aux effusions poétiques et ses différents formats jouent un rôle important dans la littérature. Le *kaishi*, format de poche, se portait autrefois plié dans la ceinture. On l'emploie encore aujourd'hui pour les poèmes solennels de circonstance. On nomme *shikishi* le papier de couleur, *tanjakou* les bandes de papier courtes et étroites dont on fait usage également en poésie.

La Cour tient aussi rigoureusement aux anciennes traditions. Le poète couronné est de plein droit chef du département de la poésie. Chaque année, en novembre, un sujet lyrique est mis au concours pour le 18 janvier suivant. Les cinq meilleurs poèmes sont lus devant le couple impérial qui lui-même s'occupe de versification, et publiés avec les productions des souverains.

Les sujets de concours de ces dernières années étaient : *Éloge du ministère comparé à l'océan ; Prière pour la dynastie dans le temple de Shinto ; L'âge avancé des bambous verts ; Pins enfouis sous la neige*.

Mais en voilà assez sur la corporation des versificateurs, dont les œuvres comprimées dans des formes immuables font contraste avec le sens raffiné du peuple nippon. Retournons plutôt dans le beau jardin de Katsoura.



Des arbres séculaires et une forêt de bambous élèvent autour du parc une muraille inextricable, à travers laquelle aucun regard ne pénètre dans cet asile de paix et de poésie.

C'est sur ce modèle à peu près que chaque Japonais possédant quelques mètres de terrain établit son jardin, en miniature. S'il ne les a pas, il plante dans de petites caisses quelques matsous, des cerisiers, des pruniers. Ces arbres-nains sont une particularité qui, aux Européens, paraît incompréhensible. Tandis que nous nous efforçons de faire pousser nos plantes en pots, de les rendre vigoureuses, le Japonais use de tous les artifices pour arrêter la croissance des siennes. Il enlève les bourgeons robustes, courbe et tortille le tronc, pour lui donner les formes les moins naturelles, et tourmente de toutes manières les pauvres plantes. Il arrive ainsi à faire d'un arbre de trente à quarante ans un nain contrefait, estropié, d'un demi-mètre de hauteur ; cet avorton peut atteindre le prix de cent yen et plus encore.



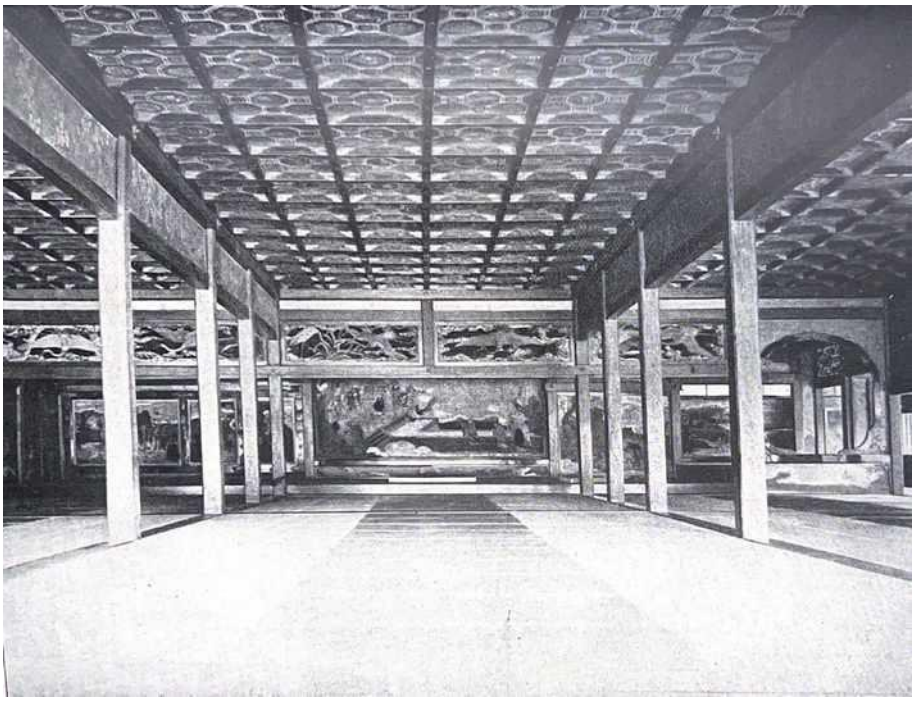
Le palais de Nijo, création du shogoun Jyeyasou, qui le construisit en 1601, dépasse de beaucoup en magnificence celui du mikado. Il a malheureusement été fort maltraité à

l'époque où il servait de préfecture. Sa dernière restauration date de 1885. Ici encore la sculpture a créé des merveilles. Les deux premières portes sont des chefs-d'œuvre de métal ouvragé et de sculpture dorée et peinte ; l'une est ornementée de vols de grues, de papillons et de chimères, l'autre, de phénix et de pivoines. De superbes pins font ressortir sur le feuillage sombre les dorures et l'éclat de ces portes somptueuses.

À l'intérieur, mon admiration se concentra sur les *Ramma*, hautes frises ajourées qui relient les parois au plafond, ciselures d'une richesse et d'une délicatesse inimaginables. D'un côté, un groupe de paons, de l'autre des branches de pivoines qui s'entrelacent et s'enchevêtrent si finement que jamais elles ne s'emmêlent ni ne se nuisent l'une à l'autre.

Sur les parois resplendissantes d'or, tous les animaux de la création, tous les arbres connus sont représentés, peints à grands traits. Ce n'est plus la miniature léchée à laquelle on est habitué en pays japonais. Ici, des tigres qui s'élancent hors des bosquets de bambous ; là, des aigles de grandeur naturelle sur les larges branches étalées en ombrelle des matsous ; ailleurs, des palmiers dont les frais bouquets de plumes vertes semblent s'agiter doucement au gré de la brise ; plus loin, des hérons qui se promènent gravement sous les arbres. Les appartements sont en enfilade ; les salles se succèdent, plus somptueuses, plus artistement décorées les unes que les autres, avec leurs peintures, leurs ors et leurs ornements de bronze, merveilleusement ciselés, représentant pour la plupart l'écusson des shogouns. Ce dernier qui porte le nom de Tokougawa est formé de trois feuilles d'asarum. Les plafonds, à caissons ouvragés, sont faits du beau bois sombre des cryptomérias.

Kioto mérite bien son surnom de ville des temples. On y voit le San-jousan-gendo, avec ses 33 333 statues dorées de Kwanon, son Daiboutsou géant en bois et la monstrueuse cloche de Bouddha, la plus grande qui existe.



Le temple de Nishi Hongwanji, dans le genre du palais de Nijo, a de superbes salles de réunion ; il appartient à une secte bouddhiste libérale. Il ne m'est pas possible de parler en détail des couvents de Chion-in et de Kourodani, ni des différents temples des sectes de Jodo et de Zen, ni de ceux du bouddhisme et du shintoïsme, belles et intéressantes constructions avec de superbes jardins et des bosquets sacrés. Kioto n'a pas moins de 945 édifices consacrés à Bouddha, dont plusieurs datent du neuvième et du dixième siècles.

Disons quelques mots de la vie industrielle de Kioto où, paraît-il, le voyageur peut faire ses emplettes à très bon compte. C'est possible. Pour mon compte, je trouvai tout ce qui était vraiment beau d'un prix très élevé. La marchandise de pacotille seule se vend bon marché ; du reste on peut

l'obtenir au même prix en Europe, moins chère même si l'on tient compte de l'emballage, du port et de la douane. Les temps où l'on achetait à bas prix au Japon sont passés, car les étrangers, les Américains surtout, paient n'importe quelle somme pour les objets qui leur plaisent.

Et cependant les ouvriers travaillent ici 16 heures par jour et pour quel salaire ! Les meilleurs peintres et les mécaniciens gagnent de fr. 2 à 2.50 par jour, les brodeurs, les sculpteurs et les surveillants la moitié moins, et les ouvriers ordinaires 60 ou 70 centimes. Quant aux pauvres ouvrières, elles sont plus mal payées encore : la grande majorité des peintres et des brodeuses ont un gain de 50 centimes ; dans d'autres industries les meilleures ouvrières touchent 40 centimes, les moins habiles 30, et les apprenties 15 centimes seulement.

Les articles nippons authentiques ne se font pas en fabrique, mais à domicile ; une modeste chambre sert d'atelier où tous les membres de la famille travaillent dès leur enfance, parfois avec un ou deux ouvriers.



Il faut aller chercher les artistes japonais dans de petites maisons de pauvre apparence, ne portant ni enseigne, ni raison de commerce. Demi-nus, couchés sur le ventre ou assis sur leurs mollets, ils décorent la porcelaine et la soie de vrais chefs-d'œuvre de finesse et de goût. C'est de ces modestes ateliers également que sortent les superbes objets cloisonnés et les bronzes ciselés qui ont une réputation universelle.

J'eus l'occasion à Kioto de voir travailler un Raphaël nippon et d'admirer l'inouïe sûreté de son coup de pinceau. L'homme était couché sur le ventre devant un grand métier tendu de soie. Sans modèle, sans avoir esquissé, même légèrement, son dessin sur le canevas, il peignit quelques branches d'arbres, en tenant son pinceau verticalement. La couronne de l'arbre terminée, en quelques traits vigoureux et hardis il fit le sombre tronc noueux ; puis vint une route en pente. Après quoi l'artiste se mit, sans tarder, à peindre un fond de couleur mate dont les teintes habilement graduées faisaient admirablement ressortir l'arbre et la route.

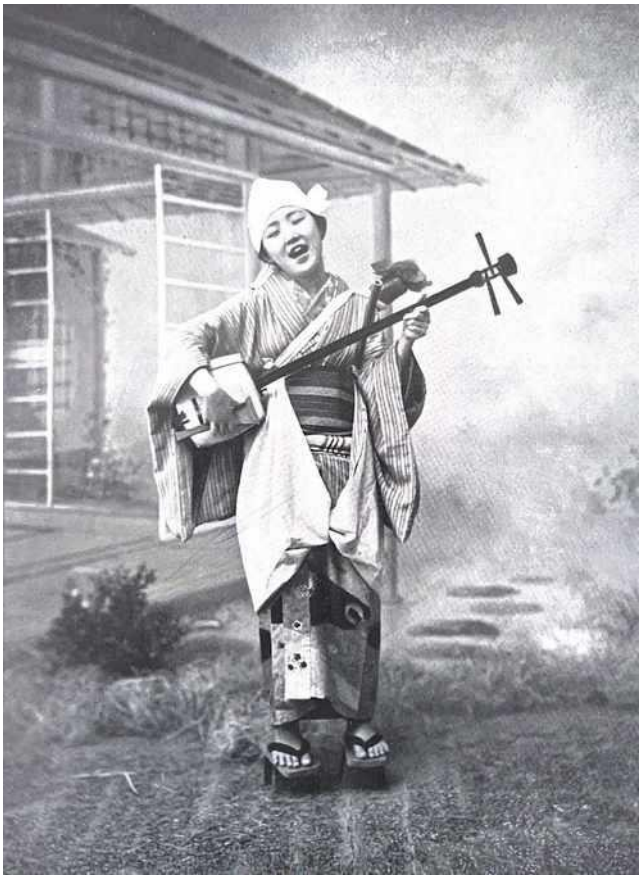
Ce travail avait exigé une petite heure. À mon grand regret je ne pus rester jusqu'au bout.



L'industrie de la soie prospère à Kioto plus que partout ailleurs. On peut y acheter les tissus les plus beaux, depuis les crêpes transparents et délicats jusqu'aux lourds damas et aux brocarts précieux. Mais à quels prix !

L'élevage des vers à soie a été importé de Chine au Japon, au troisième siècle, par les Coréens vaincus. La légende nipponne donne une version un peu différente.

« La fille d'un roi indien était maltraitée par sa belle-mère. Dans un accès de colère, la marâtre saisit la pauvre enfant et la mit dans un tronc creux qu'elle fit jeter à la mer. Longtemps la petite princesse se balança sur les flots. Poussée finalement sur la côte de Nippon, elle fut recueillie par des gens charitables qui prirent soin d'elle. Pour récompenser les Japonais, les dieux métamorphosèrent la jeune fille en ver à soie et celui-ci enseigna à ses bienfaiteurs la manière de tirer parti de son cocon. »



Les boutiques, où sont entassés pêle-mêle les porcelaines, les bronzes, les cuivres ciselés et décorés, les objets en cloisonné, s'alignent des deux côtés de la rue. Autour de moi, une foule grouillante et bariolée s'agite, gesticule, bavarde ; devant les étalages des groupes stationnent. Amusée par ce petit peuple si peu semblable à tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, dont les idées si opposées aux nôtres paraissent éclore dans des *cervelles tournées à l'envers*, égayée par leurs allures mignardes et baroques, je ne me lassais pas de voir passer ce flot humain bourdonnant et multicolore.

Un jour, nous vîmes arriver un long cortège ; on enterrait un bouddhiste. À l'avant-garde, en jinrikishas, une demi-douzaine de bonzes, leurs parasols abritant leurs crânes rasés ; puis, à pied, des hommes vêtus de blanc portaient des parasols rouges, des drapeaux violets, des plantes vertes en pots, de petites valises noires et des lances blanches. Derrière eux, un petit palanquin blanc, carré, joliment tressé, qui renfermait le cercueil. Le mort y était assis, enveloppé de blancs vêtements sacerdotaux, la tête rasée comme celle du prêtre. Les pieds étaient nus, car, de même qu'il est d'usage, au Japon, d'enlever ses chaussures avant de pénétrer dans un temple ou dans une maison, de même on ne franchit que déchaussé le seuil de l'autre monde. Le cercueil en sapin qui pourrit rapidement ne retardera pas la décomposition du cadavre. Point important ! Car il faut que le corps n'existe plus pour que l'âme – après y avoir séjourné encore 49 jours après la mort – puisse entreprendre son grand voyage dans l'infini. Les riches mettent dans le cercueil du cinabre et de la poudre d'encens, les pauvres des feuilles de thé ou du son. Pendant le deuil, qui est de cinquante jours pour les proches, les membres de la famille mettent de côté toute affaire, laissent pousser leurs cheveux, ne goûtent pas au *saké*, ne mangent que des légumes et des fruits, et sont tenus pendant

sept semaines de se rendre au temple et au tombeau tous les sept jours. Le centième jour, un service funèbre marque la pose de la pierre tombale. On incinère fréquemment les cadavres.



Tout ceci, le guide nous le communiquait en suivant le cortège. Mademoiselle G., l'amie de la famille J. et moi, étions décidées à le suivre jusqu'au temple. Dans leur zèle, nos coureurs prirent nos ordres trop à la lettre. Malgré nos protestations, ils trouvèrent moyen de nous fourrer entre les bonzes et le cercueil. Nous avions passé le pont jeté sur le fleuve Kamogawa et approchions des collines qui entourent Kioto. Le long du chemin, on distribuait aux assistants des gâteaux plats et des sucreries. La foule grossissait toujours : des enfants marchaient bravement derrière le cortège, des bambins portaient sur leur dos d'autres bambins plus petits,

chargés à leur tour d'une poupée pour les habituer, sans doute, à leur future besogne.

Tout à coup le cortège s'arrêta. Les porteurs déposèrent leur fardeau, et toute la foule, bonzes, peuple, enfants, disparut dans la maison de thé la plus proche, abandonnant au milieu du chemin le pauvre bouddhiste dans sa belle boîte blanche. Déjà la nuit tombait. La joyeuse société buvait du thé et ne paraissait nullement songer au cimetière, situé à une lieue dans la montagne. Il nous fallut donc renoncer au service mortuaire et nous en retourner à l'hôtel de Kioto.

Chapitre 12

En route pour la Chine

Hôtel de Miyako à Kioto. Excursion au lac de Biwa. Cloche de Mi-idera. Karasaki. Le docteur français. Plantations de thé. Nara. Danse de Kagoura. Daiboutsou. Kinka-kouji. Kobe. Temple. Cataractes. Kosaï Marou. Ambassade chinoise. Arrivée à Nagasaki. Temple de Souwa. Départ du Japon.

Mes amis ont quitté Kioto. Je me sens seule, fatiguée, et comme je désire me reposer avant de reprendre mes pérégrinations, j'échange le bruyant hôtel de Kioto contre celui de Miyako, nouvellement construit sur une colline près de la ville. Ce changement est heureux. Ma chambre arrangée à ravir, moitié à l'européenne, moitié à la japonaise, donne de deux côtés sur une véranda. Le boy préposé à mon service est la prévenance même ; chaque matin et chaque soir il m'apporte une fleur nouvelle.

Du haut de mon balcon, mes yeux ravis se portent sur la ceinture de montagnes au pied de laquelle Kioto éparpille ses maisons. Le soir, au coucher du soleil, la coloration du ciel et celle des collines sont d'une magnificence indescriptible. De temps en temps monte de la vallée un son profond et prolongé. C'est l'énorme cloche de Daiboutsou ou sa sœur non moins grande du couvent de Chionin qui annonce que, là-bas, un fidèle achève sa journée en prières.

Le lendemain de mon déménagement mon équipage m'attendait devant la porte. Cette fois j'ai un attelage à deux,

car la route est longue et pierreuse. Mes deux robustes boys ont d'immenses chapeaux et des sandales de paille. Souriant et grimaçant, ils se plient en deux comme des couteaux de poche. Leurs cérémonies terminées, ils partent au galop – l'un tirant, l'autre poussant le véhicule – avec des cris sauvages : hai, hai ! à travers les rues encombrées de Kioto. Partout des enfants vêtus du long et gracieux *kimono* ou simplement dans le costume paradisiaque se promènent et jouent. *Hai, hai !* et voilà la marmaille qui s'éparpille, effarée, de tous côtés.

Enfin nous arrivons, toujours d'un train d'enfer, sur la grand-route paisible. Puis une montée abrupte et pierreuse et mes chevaux s'arrêtent en criant : *Ocha !* Une petite orgie de thé qui dure un quart d'heure. Après une bonne heure de course, nous arrivons à Ozou, bourg assez important. Résidence des mikados au XIIe siècle de notre ère, cette ville, déchue de sa grandeur, n'offre plus rien de remarquable.

Je me rendis à pied au temple de Mi-idera, très joli avec ses sanctuaires perdus dans la verdure. Pittoresques aussi, les fidèles, hommes et femmes, avec leurs mouchoirs blancs et bleus attachés autour de la tête et leurs guêtres blanches fendues au genou.

Le panorama est merveilleux. Au fond le lac Biwa, dans la clarté harmonieuse et douce d'une belle journée d'automne. Cette belle nappe d'eau, en forme de guitare japonaise, la *Biwa*, dont elle emprunte le nom, peut se comparer au Léman aussi bien par son étendue que par le paysage d'une magnificence grandiose et variée. De superbes montagnes aux contours tantôt hardis, tantôt gracieux se mirent dans le cristal pur de ses eaux ; à l'est une longue chaîne de rochers se dresse, abrupte, hors du bassin. Toute la nature

noyée dans le bleu de la brume automnale sur lequel les lignes des montagnes et des collines se détachent nettement est empreinte d'un charme indescriptible.

Pour changer, nouvelle halte dans une maison de thé, puis nous redescendons la montagne par un autre chemin. Encore un bosquet sacré et un petit bâtiment renfermant la grande cloche de Mi-idera.

Plusieurs légendes se rattachent à cette cloche qui date, assure-t-on, du septième siècle de notre ère. Un jour, Benkei, l'hercule de la mythologie japonaise, s'en empara et la transporta dans son couvent de Hiesan. Dès ce moment, la cloche fut muette. Personne n'entendit plus le son mélodieux et tant aimé de sa voix ; elle n'exhalait qu'une plainte sourde, toujours la même : Mi-idera, Mi-idera ! Ce phénomène effraya tellement Benkei, qu'il la saisit dans ses bras robustes et la rapporta chez elle, au lac Biwa.

On raconte qu'autrefois la cloche brillait comme de l'or. Un jour, une belle dame vint au couvent et, au lieu de se recueillir et de prier, elle abusa de l'airain vénérable pour s'y mirer et arranger sa coiffure. Cette profanation irrita la cloche à un tel point qu'elle se mit à froncer sa surface brillante et polie, de façon à former mille rides. Depuis lors, elle a gardé une vilaine couleur terne.

Le lac Biwa n'est pas sans sa légende non plus. Jadis, à l'endroit où sa nappe d'eau miroite aujourd'hui, il y avait une vallée, des montagnes, des forêts. Une nuit, en l'an 376 après la fondation de l'empire japonais, les habitants furent réveillés par un bruit formidable. Lorsqu'au matin ils se levèrent, la montagne avait disparu pour faire place à un lac. Dans la même nuit, non loin de Yokohama, une énorme montagne

vomissant des pierres et du feu s'éleva de la plaine jusqu'aux nuages. C'était le mont sacré, le Fouji-no-yama.

L'étape suivante nous amena au village de Karasaki. Une belle route suit le lac, de l'autre côté duquel j'aperçois des rizières où la moisson bat son plein, et des champs de thé dont je vois pour la première fois les buissons en boule d'un vert foncé.



Il y a à Karasaki un matsou colossal, certainement le plus vieux et le plus grand du Japon. En forme d'éventail, il étale jusqu'à la distance de 90 mètres ses 380 branches soutenues par des pieux. Les campagnards viennent faire leurs dévotions devant le reliquaire adossé au tronc de l'arbre sacré.

Inutile de dire que mes coureurs me firent descendre à la prochaine maison de thé. Puis nous revînmes à Ozou où la partie pénible de mon voyage commençait.

Un guide est indispensable au Japon pour qui veut voyager commodément. Moi, je m'étais émancipée, essayant

de me tirer d'affaire sans cicerone, ce qui, vu mon ignorance totale de la langue, ne me réussit pas toujours.

Mon intention était de retourner à Kioto par le canal de Biwa, nouvellement inauguré. Ne voulant pas prêter une chaloupe pour moi seule, j'avais cherché dans mon vocabulaire japonais les mots nécessaires pour demander une place sur un bateau ordinaire. Ne voilà-t-il pas qu'au moment critique, devant le guichet, ma précieuse phrase m'échappe. Mes boys perplexes grimacent leur éternel sourire ; parmi la foule qui m'entoure, aucune âme compatissante pour m'aider à me tirer d'affaire. Un dernier effort désespéré et enfin la parole me revient : « Jye hiteri hoto (pas bateau seul) ! » criai-je, en présentant une pièce d'un demi-yen dont on me rendit toute la monnaie sauf deux piécettes de cuivre. Pour ce prix, on comprend que je ne pusse prétendre à un confort de première classe ; mais comment protester ? Résignée à mon malheureux sort, je me dirige du côté du canal suivie de mes boys qui ricanent et de la foule qui s'amuse. Voilà le bateau ; il ressemble à une gondole vénitienne avec son toit et son entrée, hélas ! si étroite que je me demande comment je passerai. Dans le fond des nattes de paille en l'honneur desquelles il faut me déchausser de nouveau. Anxieuse, j'examine l'espèce de trappe qui conduit dans l'arche : j'y passerai à la rigueur. J'enlève donc mes souliers, les dépose à côté des autres, et me voilà me glissant à quatre pattes dans la cabine où une douzaine de Nippons et de Nipponnes sont accroupis ou étendus par terre, car il n'y a pas de siège. À mon entrée, je suis accueillie par des rires et un flot de questions.

Le canal de Biwa, travail considérable qui fait honneur aux ingénieurs japonais, a été ouvert en 1890. Pour mener l'œuvre à bonne fin, il fallut faire une brèche dans une

grande muraille de rochers et percer trois tunnels dont le plus long a 2600 mètres. La différence de niveau est de 40 mètres. Le canal mesure 14 kilomètres et a coûté 1 500 000 yen, ce qui fait plus de 3 000 000 de francs. Il relie la baie d'Osaka au lac de Biwa. Grâce à lui, les riches récoltes de la province d'Omi arrivent sur le marché des villes. En outre, il arrose la partie supérieure de la vallée de Kioto, favorise la culture du riz et fournit l'eau aux nombreux moulins et fabriques de la ville.

Le voyage dans le canal commence par un tunnel. Pendant plus d'un quart d'heure nous sommes dans l'obscurité, faiblement éclairés par un lampion rouge suspendu au plafond. Enfermés comme dans une boîte, nous entendons le battement des rames, le clapotement de l'eau et, de temps en temps, le bruit d'un bateau qui frôle le nôtre. Les Japonais se mettent à chanter. Ma voisine a le mal de mer. Est-ce le balancement de notre esquif, l'obscurité, la peur ou bien encore le chant de ses compatriotes qui produit cet effet désastreux ? Je n'en sais rien, mais je poussai un soupir de soulagement lorsque, rentrés dans la clarté rose du jour, la riante verdure du paysage, qui rend le Japon si attrayant, rayonna de nouveau à mes yeux. Nous arrivons bientôt dans une maison de thé où le breuvage jaune et parfumé réconforta chacun. Encore une bonne heure, et nous sommes à Kioto.

Ce fut une joie et un soulagement d'apercevoir, au débarcadère, mes deux boys qui m'attendaient. Nous échangeâmes, à travers l'eau, des regards souriants et de joyeux *Oheio* (bonjour). Toute endolorie de mon voyage dans un mauvais bateau, ma jinrikisha me parut le comble du confort.

Le soir, paisiblement étendue dans ma véranda, j'entendis du vacarme dans l'appartement contigu. Bon, un

voisin ! Accessoire de voyage dont on se passe fort bien, surtout au Japon, où les cloisons sont d'un mince… Puis une voix moitié irritée, moitié plaintive :

— N'y a-t-il donc personne qui sache le français dans ce maudit Japon ?

Un vieux monsieur entre dans ma chambre. Je lui sers d'interprète, et tout est bientôt arrangé.

Le français a cessé d'être la langue universelle. L'anglais qui l'a supplanté, règne dans tout l'Orient. Il est devenu, à côté de l'idiome du pays, le langage usuel aussi bien que commercial. Celui qui veut faire son chemin là-bas doit avant tout comprendre l'anglais. Pour le voyageur également, c'est d'une importance capitale.

Le Dr D. appartient à la classe des globe-trotters qui vont à toute vapeur. Comme il a résolu de remplir son programme en quatre mois, il ne lui restait qu'un jour à demeurer à Kioto ; il sut en tirer le meilleur parti.

Le surlendemain je l'accompagnai à Nara que nous atteignîmes en deux heures de chemin de fer. La voie passe à travers des champs de thé.

La récolte du thé se fait deux fois par an au Japon, en mai et en juillet. On emploie de préférence des femmes pour la cueillette. Les différentes manipulations auxquelles la délicate petite feuille est soumise ne sont pas partout les mêmes. Aux Indes ou à Ceylan, leur préparation me parut plus appétissante, parce que le thé ne passe par les mains qu'à la cueillette. Au Japon, on grille les feuilles pendant environ quarante minutes sur un feu de charbon, en les remuant continuellement avec les mains. Puis on les étend sur des nattes, on les roule de nouveau avec les mains, et on les

laisse sécher ; après quoi on les étend sur des cadres garnis de papier que l'on pose au-dessus d'un feu de braise. Cette opération terminée, les feuilles sont triées puis définitivement roulées. Le thé vert japonais est d'une qualité bien inférieure au thé de Chine. On le consomme presque exclusivement, et en grande quantité, dans le pays même ; une partie s'exporte aux États-Unis. La province d'Uji passe pour la plus favorable à la culture du thé ; les terrains les meilleurs sont les coteaux argileux ou sablonneux bien exposés au soleil. À partir de la troisième année l'arbuste produit une récolte qui va en augmentant jusqu'à l'âge de 15 ans, pour diminuer ensuite. On peut admettre comme récolte moyenne 1900 à 2000 kilogrammes de feuilles fraîches par hectare. Il en faut un kilogramme pour un demi-kilogramme de thé sec.

On boit du thé au Japon depuis 1100 ans. Les premières graines de la précieuse plante furent apportées de Chine par le bonze Denkio-Daishi vers l'an 805 après Jésus-Christ. Le nouveau breuvage s'acclimata lentement et ne devint la boisson nationale par excellence qu'au XIVe siècle. Pourrait-on aujourd'hui se représenter Nippon sans son *ocha ?* Le café, par contre, paraît tout à fait inconnu du peuple.



À Nara, les jinrikishas reprennent leurs droits et nous commandons notre *tiffin* en passant à la maison de thé de Musashino dont la cuisine s'adapte aux estomacs européens. Puis en route pour les temples.



Nara, de 709 à 784 capitale de l'empire japonais, n'est plus que la dixième partie de ce qu'elle était autrefois. La seule gloire qui lui reste sont ses temples et ses bosquets. Voici d'abord un grand étang dans lequel, sur les roches qui en émergent, d'immenses tortues dorment étendues ; puis un bois de cryptomérias dont des cerfs apprivoisés, à robe tachetée, nous font les honneurs. Ce sont des animaux sacrés ; défense de les toucher ! Mais ils attendent de chaque visiteur, à titre de tribut, un petit gâteau plat que l'on cuit pour eux. Je ne les en privai pas, et les jolies bêtes m'accompagnèrent jusqu'au seuil du temple.

Sur notre chemin, les lanternes de bronze et de pierre deviennent toujours plus nombreuses. On dit qu'il est impossible de les compter. Autrefois on les allumait toutes ; aujourd'hui la plupart sont éteintes. Les oboles des fidèles se font toujours plus rares. Le Japonais moderne n'apporte plus autant de lanternes en offrande aux dieux que les riches d'autrefois. On raconte que la superbe allée de cryptomérias de Nikko a été plantée en l'honneur du grand Jyeyasou, il y a environ 250 ans, par un homme auquel ses moyens n'auraient pas permis d'ériger une lanterne dans le temple.

Tous les temples sont rouges. À droite du bâtiment principal se trouve le Wakami-ya, où demeurent les prêtres. Une bande de jeunes filles y exécutent l'ancienne danse sacrée, le *kagoura*, lorsque les étrangers le demandent. Les prix du spectacle sont fixés dans toutes les règles et varient d'un demi-yen à dix yen, suivant la longueur et la perfection de la représentation. N'ayant sacrifié qu'un yen, nous ne pouvions nous attendre à des merveilles. Les vêtements fripés et tachés des danseuses me frappèrent d'autant plus désagréablement qu'au Japon tout est propre et soigné. Elles portaient de larges pantalons rouges, une tunique jadis blanche et un long voile de gaze, blanc également, auquel est piqué une branche de wisteria, la fleur bien connue de la glycine ; sur la tête des couronnes de ces mêmes fleurs en papier, ternies et chiffonnées. Les cheveux pendent en une longue natte négligée ; les lèvres sont peintes en rouge foncé ; le maquillage et l'épaisse couche de poudre qui le recouvrent donnent au visage l'aspect d'un masque. Les almées nipponnes agitent en dansant des rameaux verts et une marotte. Ces exercices chorégraphiques sont accompagnés par la musique de trois bonzes vêtus de blanc et de bleu, et coiffés d'un haut bonnet. Leurs instruments sont leur gosier, un tambourin et une flûte.

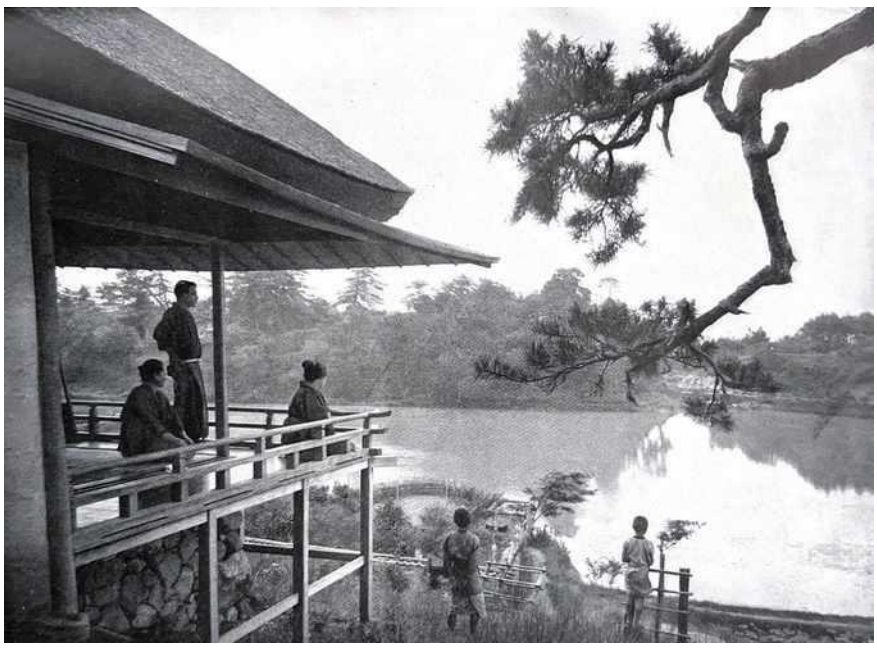
Nous visitons ensuite le beau temple de Bouddha, le Nogwatsu-do, qui s'élève au pied d'une colline abrupte. Dans le vestibule, la rangée habituelle des torio – lanternes de métal ou de pierre. On entend sans cesse les piécettes de cuivre tomber dans le tronc. Une grande foule se presse dans le sanctuaire. Affairés, les bonzes entrent et sortent avec des mets soigneusement protégés contre les mouches par des treillis. Il y a un choix de gâteaux, de fruits, de riz, qui nous fait venir l'eau à la bouche. On apporte sans interruption de nouveaux aliments que l'on présente à Bouddha et à Kwanon. Puis toutes ces belles choses appétissantes disparaissent dans la demeure des prêtres qui, selon toute probabilité, se chargent de les manger. Dans un coin, une petite statue de la déesse aux mille bras attire beaucoup de fervents ; elle possède la propriété d'être si chaude au toucher que l'on croit sentir un être de chair et d'os.

Une quantité de pagodes encore et de sanctuaires de toutes sortes, puis nous arrivons au Daiboutsou plus colossal, mais bien moins beau que son rival de Kamakoura. Son âge est respectable. En l'an 736 après Jésus-Christ, l'empereur Shomou conçut le projet d'ériger à Bouddha une statue entièrement en cuivre et en or, de 18 mètres de hauteur. Amaterasou, déesse du soleil, la grande aïeule du mikado, donna personnellement des instructions, après quoi Shomou lança un manifeste à son peuple lui ordonnant de fournir le cuivre et l'or. Le précieux métal n'avait pas encore été découvert au Japon ; aussi, lorsqu'en 749 on en trouva à Oshou, ce cadeau fut attribué à la déesse. À partir de ce moment l'on travailla activement, et bientôt Bouddha eut sa statue. Dans le cours des années, le Daiboutsou perdit souvent sa tête qu'une nouvelle ne tarda pas à remplacer. Au commencement du XVIIIe siècle, on lui construisit une halle pour le garantir des intempéries ; depuis 1867, il est intact.

Ici aussi le dieu est assis dans une fleur de lotus ; mais une seule main repose sur les genoux ; l'autre, montre le ciel. Le corps se compose de petites plaques de bronze ; la tête plus moderne et plus foncée est faite d'une seule pièce.

Cette statue n'a pas été coulée d'un jet, mais morceau par morceau ; le moule se construisait au fur et à mesure que les parties inférieures se refroidissaient. On voit encore par places des traces d'une épaisse dorure qui font supposer qu'au début le Daiboutsou entier resplendissait d'or. L'affreuse tête moderne, avec son nez enflé et ses joues bouffies, est encore défigurée par une auréole de bois doré. Un escalier conduit jusque dans le cerveau de Bouddha.

Épuisés par tout ce que nous avions fait et vu, nous nous rendons à la prochaine maison de thé où un repas passable servi par de gentilles *nésans* nous attendait. Puis je prends congé du docteur français. Il s'en va à Osaka, tandis que moi je retourne à Kioto préparer mon voyage à Kobe.



Ma dernière sortie fut pour le Kinkakouji, le *pavillon doré* que j'avais déjà visité avec mes amis. Le joli lac avec ses îles couvertes de pins me parut plus tranquille encore que la

première fois. Les derniers jours de septembre avaient transformé les platanes en une masse flamboyante et dorée, magnificence trompeuse comme celle du pavillon d'or, dont de toute la somptuosité passée, il ne restait que le nom. Sous l'action du temps, même le phénix doré du toit a pris une couleur terne.

Ce kiosque est le seul vestige d'un palais construit, en 1397, par le dernier shogoun. Voici une anecdote qui a trait à la grande montagne que l'on aperçoit de l'étage supérieur.

Un beau jour de juillet, l'empereur Udo souffrant de la chaleur, commanda à ses gens de couvrir la montagne de soie blanche, pour se donner l'illusion de la fraîcheur de la neige. Caprice de mikado ! Depuis ce temps on appelle la montagne Kinukasa-yama, mont du chapeau de soie.

J'arrivai le 2 octobre à Kobe. Cette ville me frappa par son aspect européen. Tandis qu'à Kioto et autre part il y avait toujours foule devant les magasins où les Européens font leurs achats, ici je passai inaperçue. Joliment située, Kobe a de charmantes maisons, de verts jardins et des environs enchanteurs. C'est, après Yokohama, la place commerciale la plus importante du Japon. Elle compte 150 000 habitants. Au sud-ouest, ne formant qu'une ville avec sa nouvelle sœur, l'ancienne cité de Hiogo, autrefois Bouko, sert de port depuis les temps les plus reculés.

Ma première visite fut à l'agence maritime Nippon Yusen Kaisha, dans le but de commander une cabine pour la traversée du Japon en Corée. À mon grand regret, j'appris que le bateau était parti la veille. J'avais été mal renseignée à Yokohama, et comme il devait s'écouler deux semaines avant qu'une occasion se présentât de faire le voyage proje-

té, je dus renoncer, bien malgré moi, à passer par la Corée pour me rendre à Péking.

Ce contretemps me fit prendre Kobe en grippe. L'hôtel me déplut comme le reste. M'étant mise à étudier la liste des bateaux, je constatai qu'il me restait un expédient. C'était de prendre, le lendemain, le *Kosaï Marou* qui fait le voyage de Nagasaki et Schangaï. Vite au port ! Ô surprise ! ce bateau venait d'arriver. Petit, mais reluisant de propreté du haut en bas, il me fit une excellente impression. La croix rouge flotte à côté du soleil flamboyant sur fond blanc du pavillon japonais. Le *Kosaï Marou*, bateau-ambulance, appartient à la société de la Croix-Rouge. Comme, pour le moment, il ne trouve pas d'emploi, il sert de paquebot. Perplexe, je restais à le regarder, ne pouvant me décider sur le moment même.

En attendant, je me mis à parcourir Kobe. Non loin de mon hôtel, s'élève un temple caché dans les camphriers et les cryptomérias. On y fêtait certainement un dieu ce jour-là, car une grande foule, du petit monde surtout, s'ébattait dans le parvis, couvert de boutiques de toutes sortes. Ce temple, construit par la vaillante impératrice Jingou Kogo, date du troisième siècle. L'empereur étant mort à la veille d'une campagne contre la Corée, la courageuse femme prit le commandement de la flotte et partit pour la guerre, cuirassée et armée. Trois ans après, la Corée était conquise. L'impératrice fit construire le temple d'Ikouta, en reconnaissance de l'appui que les dieux lui avaient visiblement accordé.

Kobe est située au pied d'une montagne de laquelle deux cascades se précipitent dans la vallée. Un petit chemin pittoresque serpentant le long du torrent conduit au sommet. Ici, comme partout, des maisons de thé, fréquentées surtout par des Allemands, à ce qu'il me semble. Plusieurs des *nésans*

parlent quelques mots d'allemand ; l'une essaie même une chanson à boire tudesque sur un air japonais. M'en voyant étonnée, elle m'explique que les officiers allemands sont ses amis.

Mon coureur m'emmène ensuite à Hiego où je puis admirer un Bouddha colossal, tout neuf, qu'un papetier enrichi a fait ériger il y a quelques années. À côté, une jolie pagode à cinq étages. Nous passons sur plusieurs ponts pour arriver à la mer ; mais le ciel est si menaçant que je fais signe à mon boy de prendre le chemin du retour.

À une nuit brûlante succéda une journée tout aussi chaude, quoique sans soleil. Il y avait de l'orage dans l'air. Tout le monde prédisait le typhon et les journaux annonçaient un ouragan venant de Manille. Très fréquents dans les mers du Japon et de la Chine, les typhons règnent de juin en novembre, surtout dans les mois de septembre et d'octobre. Ces vents impétueux extrêmement dangereux font la terreur des capitaines aussi bien que des passagers.

— Vous ne voulez pourtant pas vous embarquer sur le *Kosaï Marou* par ce temps ? Attendez plutôt le *Hambourg*, me conseillait-on de tous côtés.

Je m'entêtai. Le *Kosaï Marou* – j'ai déjà changé son nom en celui de *Cosy Mary* – m'a jeté un sort. Il faut que je fasse sa connaissance.

— Un billet pour Schangaï !

Les vaisseaux japonais naviguent sur toutes les mers et jouissent d'une excellente réputation. La ligne japonaise avec ses trois vapeurs *Hong-Kong*, *Nippon* et *America Marou* qui vont de San-Francisco à Hong-Kong, est la plus fréquentée. Les deux sociétés américaines concurrentes enragent et

prétendent que les Japonais ne doivent la vogue de leurs navires qu'à leurs capitaines Anglais ou Américains. Aucun passager, disent-elles, ne confierait sa vie à un commandant japonais. Pourtant l'équipage entier et la plupart des officiers sont Japonais.

Sur le *Kosaï Marou* c'est un Japonais, homme énergique et ambitieux, qui a le commandement.

Accueillie très aimablement à bord, je pris avec plaisir possession d'une cabine spacieuse garnie d'une couchette large et confortable dont je suis certainement redevable à la Croix-Rouge. Autre surprise également, agréable, une femme de chambre nipponne succède aux boys qui me poursuivent depuis tant de semaines.

À l'exception d'un couple de musiciens américains qui parlent l'allemand, mes compagnons de voyage sont tous des jaunes. Notre *Marou* a hissé le pavillon chinois, le dragon bleu sur un fond jaune ; il flotte en l'honneur d'un passager chinois de haut rang, le mandarin Na-T'ung – envoyé extraordinaire de la Chine auprès du mikado – qui s'en retourne à Péking, après avoir rempli sa mission de paix et de réconciliation. À l'hôtel impérial à Kioto, il était assis avec sa nombreuse suite à la table voisine de la mienne. Na-T'ung me reconnut tout de suite et me remit sa carte, européenne malheureusement, sur l'un des côtés de laquelle se trouvent des signes chinois et sur l'autre l'inscription : « Na-T'ung, envoyé extraordinaire de S. M. l'empereur de Chine ». Son secrétaire, jeune homme à l'air intelligent, m'apporte également la sienne. Il connaît plusieurs langues et parle très bien l'allemand qu'il a appris à Berlin.

L'ambassadeur, robuste et grand, porte encore le costume de gala dans lequel il a reçu à bord les autorités de

Kobe. Sur la tête un haut bonnet rouge, avec un large bord noir, garni d'une plume de paon retenue par une agrafe de jade vert : apanage des mandarins du plus haut rang. Une ample veste de couleur prune, une courte robe bleue, de larges pantalons jaunes, le tout du damas le plus beau et le plus riche, composent le reste de la toilette. Une quantité de chaînettes et de cordons auxquels sont attachés de menus objets de toilette, des éventails, des petits pots de pommade, la tabatière, les lunettes, des flacons de parfums, etc., pendent à la ceinture. Na-T'ung, un grand seigneur jusqu'au bout des ongles, a l'air majestueux. Ce qui n'empêche pas les mauvaises langues du bateau de raconter des histoires incroyables. Il y a fort peu de temps, dit-on, la tête de l'éminent mandarin ne tenait plus bien sur ses épaules, et c'est à des influences haut placées et puissantes que le boxer Na-T'ung doit d'être encore en vie.

Les personnages de sa suite, au nombre de vingt environ, ont tous des vêtements bleus. Sauf les petites vestes qui varient parfois, toute la gamme des bleus, depuis l'azur le plus tendre jusqu'à l'indigo foncé, est représentée. Ces gens portent la longue natte, épaisse à exciter l'envie de plus d'une petite demoiselle. Le haut de la tête est le plus souvent rasé, et les cheveux très longs ne partent que depuis le milieu.

Ma cabine était contiguë à celle de l'ambassadeur. Lorsque j'en sortais de bon matin, son boy était ordinairement en train de lui natter ses cheveux. Les gens de la suite se rendaient ce service les uns aux autres, ainsi que je pus le remarquer en passant devant les cabines toujours ouvertes. Ces coups d'œil furtifs dans la vie privée des Chinois et les sons gutturaux de leur langue qui du matin au soir frappaient

mes oreilles, furent pour moi une source toujours nouvelle d'amusement.



Malheureusement le temps devint mauvais et les charmes tant vantés de l'*Inland Sea* restèrent tout le jour enveloppés de pluie et de brouillard. Le lendemain ce fut pis encore. La Chine, en proie à toutes les péripéties du mal de mer, était étendue sur le pont dans les positions les plus risibles. Les nattes si lisses et si bien tressées le matin traînaient en désordre, les beaux habits bleus étaient froissés et salis.

Lorsque nous mouillâmes, la nuit, à Nagasaki, le typhon était déchaîné. Impuissant à démonter notre petit *Kosaï Marou*, abrité dans le port, l'ouragan faisait entrechoquer cependant les chaînes de l'ancre et balayait le pont.

Comme je devais aller à la banque et à la poste, je dus prendre un *sampang* pour me rendre à terre. Pendant une demi-heure, la petite embarcation lutta contre les flots et je

ne me sentis à l'aise et en sûreté qu'installée de nouveau confortablement sur la *Cosy Mary*, une fois mes affaires faites.



En mon absence, de petits êtres noirs comme du charbon y étaient entrés et chargeaient de la houille avec une rapidité vertigineuse. Ce sont des femmes qui font ce pénible ouvrage ; elles s'acquittent de leur tâche avec tant d'adresse et de célérité, que c'est un plaisir de suivre leurs mouvements.

Nagasaki possède des mines de houille dont l'exportation forme une source de revenus considérable pour l'État.

L'après-midi, des marchands montèrent à bord, et j'eus l'occasion de compléter ma collection de photographies. Comment résister à l'envie d'acheter ces images de la vie et des sites nippons, si jolies, si délicatement colorées ? D'un goût très artistique, elles ont l'avantage d'être fort bon marché.

Le même soir, le capitaine du *Marou* reçut l'ordre d'attendre 24 heures encore dans le port de Nagasaki, à cause du typhon. Ce qui me permit d'ajouter un nom à la liste des villes japonaises visitées par moi. J'abordai à Nagasaki en compagnie d'un long Japonais, vrai géant parmi les petits hommes de sa race.

Nagasaki, village de pêcheurs sans importance jusqu'au XVIe siècle, se développa à partir du moment où le prince d'Omoura permit aux Portugais de s'y établir. Ce fut leur place la plus favorable pour le trafic avec la Chine et les Indes. Les missionnaires et les marchands Hollandais s'y trouvaient également à leur aise. Puis survinrent les persécutions contre les chrétiens. Tous les étrangers, surtout les Portugais, furent chassés ; seuls quelques Hollandais et Chinois purent demeurer à Nagasaki. On assigna aux premiers, contre un loyer très élevé, une jetée de 185 mètres de longueur et de 74 mètres de largeur, l'îlot artificiel de Deshima au sud-ouest de la ville. Pendant plus de 200 ans, de 1639 à 1859, le commerce entre le Japon d'un côté, les Indes et l'Europe de l'autre, fut entre les mains des Hollandais, c'est-à-dire de la Compagnie des Indes. Elle faisait de brillantes affaires et payait de forts appointements à ses employés de Deshima ; mais ceux-ci avaient à supporter de la part des Japonais les traitements les plus humiliants. Enfermés dans leur île comme des prisonniers, il leur était défendu de communiquer directement avec les indigènes. Tout passait par le contrôle japonais. Les Hollandais devaient en outre s'abstenir de propager le christianisme, de fêter aucun dimanche ni jour de fête, et de prononcer le nom du Christ. Le plus considéré d'entre eux, le résident, avait l'ordre d'aller chaque année à Yeddo porter des présents au shogoun et ramper devant lui.

Le docteur Kampfer, médecin des Hollandais qui, en 1691, accompagna cette ambassade à Yeddo, nous en donne les détails suivants : « Il fut d'usage, pendant environ un siècle, d'aller chaque année offrir des cadeaux au shogoun. Plus tard, les affaires devenant toujours moins brillantes, le coûteux voyage ne se fit plus que tous les quatre ans ; les offrandes par contre devaient être envoyées annuellement. L'ambassade ne se composait plus que de trois personnes : le résident, son secrétaire et son médecin ; leur absence durait cinquante jours. Trente-cinq fonctionnaires japonais de tous grades et une multitude de porteurs les suivaient, de façon que l'escorte se montait souvent à 200 personnes. Les Hollandais étaient pourvus de tables, de chaises, de vaisselle, de batterie de cuisine, de vin, de fromage, de beurre et de présents pour le shogoun ; les fonctionnaires de celui-ci emportaient une quantité énorme de sucreries, de pâtisseries, de liqueurs, destinées aux visites de haut rang.

Entre Osaka et Yeddo, on passait par Kioto, résidence du mikado ; on s'y arrêtait un jour pour déposer les présents qui étaient offerts à l'empereur au retour. Mais jamais l'ambassade ne fut admise dans la salle du trône, ni n'entrevit la personne sacrée du mikado.

L'évènement le plus important était la présentation à la Cour de Yeddo. Tandis que l'on portait les présents au palais, l'ambassade se rendait sous escorte dans ses appartements où elle était étroitement surveillée. Elle logeait généralement au fond d'une cour sombre, à l'étage supérieur d'un bâtiment dont les très petites fenêtres donnaient sur cette cour. L'escalier et les portes des appartements étaient fermés. C'est là que l'ambassade attendait le jour de la présentation ; elle ne pouvait aucunement communiquer avec l'extérieur.

Le grand jour arrivé, chacun veillait anxieusement à ne manquer en aucune manière à l'étiquette, à n'oublier aucune des cent règles du cérémonial dont tous les détails étaient prévus.

L'audience même ne durait guère plus d'une minute. On conduisait les Hollandais dans la *salle aux cent nattes* où toute la Cour se trouvait assemblée.

Le shogoun demeurait invisible, l'éclairage de la salle étant combiné de telle sorte qu'aucun rayon de lumière ne tombait sur la place où il se tenait. On ne pouvait que deviner sa présence par les offrandes déposées vis-à-vis du trône. Aussitôt qu'un des officiers de la Cour avait appelé : Capitaine Horanda – c'est-à-dire « hollandais » – le résident se jetait à quatre pattes, se traînait dans cette posture jusque devant l'invisible souverain, touchait la terre de son front et s'en retournait toujours en rampant comme il était venu. Pendant cette courte scène le silence le plus complet régnait.

L'audience accordée aux premiers Européens arrivés au Japon, alors qu'ils étaient encore une nouveauté pour les insulaires du Nippon, se passait d'une manière bien plus humiliante encore. On conduisait les Hollandais dans une salle où, caché derrière un paravent muni d'une fenêtre grillée, le shogoun se tenait avec ses femmes et leurs dames d'honneur. Lorsque les étrangers avaient défilé à quatre pattes devant le paravent, un interprète leur adressait toutes les questions qui passaient par la tête de ces dames. Le souverain qui, jusqu'à ce moment s'était tenu à l'écart, s'approchait du grillage et commandait aux Hollandais d'enlever leurs manteaux, de se dresser comme des chiens savants, de se faire mutuellement des révérences, de sauter, d'imiter les ivrognes, de bégayer les mots japonais qu'ils connaissaient,

de lire du hollandais, de chanter, de danser, bref d'amuser de toutes manières le puissant seigneur.

Les jours suivants, ces représentations se répétaient dans les maisons des grands de la Cour. »

Vraiment les blancs qui, pour de l'argent, se laissaient traiter de cette façon ont dû faire une triste impression aux Japonais ! Et, comble de l'ironie, on ne cessait de répéter aux Européens qu'ils n'avaient qu'à s'en aller et à ne plus revenir. Quelles bassesses la soif de l'or ne fait-elle pas faire ? Au commencement, les Hollandais avaient le droit d'amener quatre vaisseaux. Plus tard le nombre en fut réduit à deux, avec Batavia comme point de départ. Le cuivre, le camphre et la porcelaine formaient les articles principaux d'exportation. Les médecins E. Kampfer (1690-1692), C.-P. Thunberg (1775-1776) et von Siebold (1823-1829) furent les premiers explorateurs et historiens de ce beau pays si intéressant au point de vue de sa configuration et de son passé.

Les tentatives des Anglais et des Russes d'ouvrir le Japon à leur trafic restèrent sans résultat. Ce furent les Américains qui trouvèrent la clef du pays ; ils réussirent, en 1854, à conclure un traité. Les Anglais arrivèrent la même année ; les Russes et les Hollandais en 1855, les Français en 1858, les Portugais en 1860, l'Union douanière allemande en 1861, la Suisse en 1864.

Il ne reste plus trace des maisons hollandaises de Deshima ; elles furent détruites par un grand incendie. La factorerie chinoise de la même époque a disparu également.

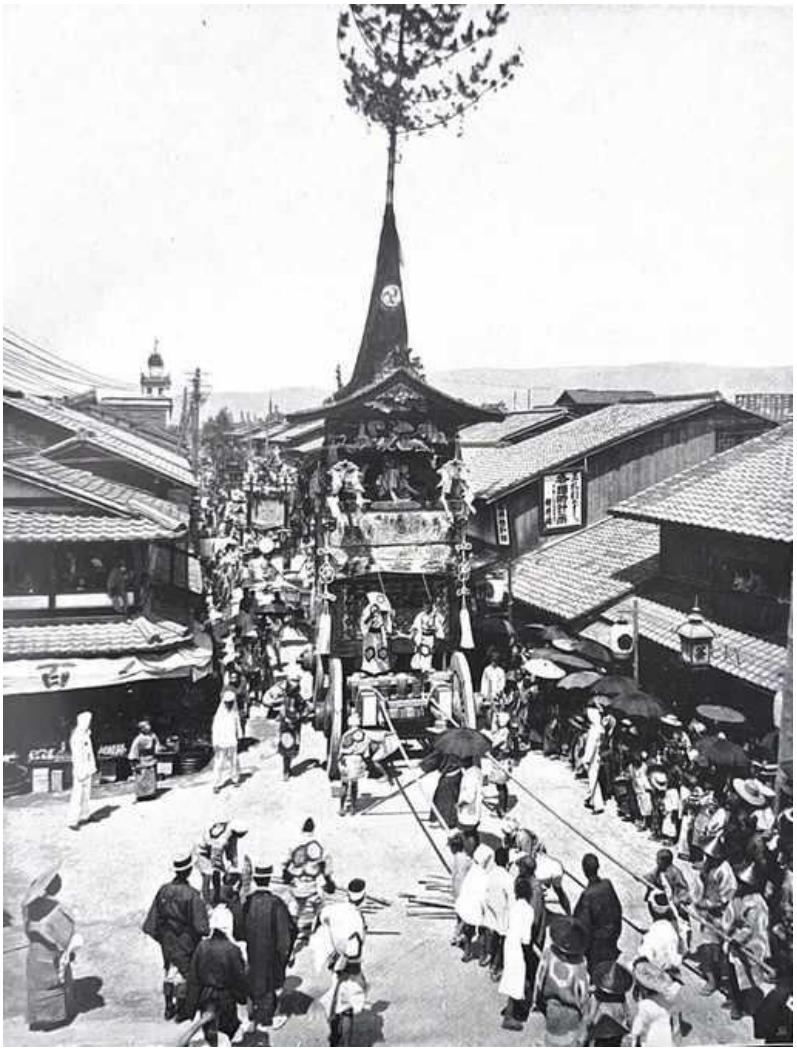
La ville de Nagasaki s'élève en gradins ; c'est en gravissant de nombreuses marches que j'arrivai au temple de Osouwa. Plus on monte, plus la vue sur l'océan de maisons et

sur le port, que l'on prendrait pour un lac avec son amphithéâtre de verdure, devient belle. Des matsous séculaires ombragent la route et des camphriers encore plus vénérables semblent murmurer mystérieusement les souvenirs du passé. D'affreux Nio rouges et verts, grimaçants et féroces, font la garde devant les bosquets. Au milieu du parvis principal, un cheval de bronze, celui que Bouddha monte lorsqu'il va faire visite aux étoiles ; à l'entrée un énorme *torii* neuf de même métal.





Une animation extraordinaire régnait dans l'enceinte sacrée. On avait accroché partout des bannières et des lanternes, des branches de matsou et de bambou. Des prêtres et des fillettes vêtues de blanc et de rouge circulaient de tous côtés. Sur un échafaudage se trouvaient trois larges caisses destinées aux dieux qui devaient se promener le lendemain dans les rues de la ville. Malheureusement le typhon interrompit la grande fête du Souva-no-Matsouri qui a lieu chaque année au commencement d'octobre et qui dure trois jours. Le peuple et les bonzes fondaient tout leur espoir sur ce lendemain.



En rentrant en ville, je passai par plusieurs rues fort animées dont la population cosmopolite, très active, fait un

trafic considérable. On dit qu'il existe à Nagasaki une très grande colonie de Russes.



Les articles de commerce principaux de Nagasaki sont les écailles, qu'on paie ici bien plus cher qu'en Italie, la soie et la porcelaine. C'est à Arita, une des plus grandes manufactures, située dans les environs, que se fabriquent les belles porcelaines du Japon connues sous le nom de *Imari*. Le blanc pur et transparent des petites coupes et autres objets est décoré de paysages, de personnages et de fleurs. La faïence de Satsouma, à fond crème foncé, fait beaucoup d'effet avec ses oiseaux et ses fleurs – dans les tons rouge, vert et or – sur émail craquelé.

Quand je revins sur le *Kosaï Marou*, le soleil avait percé les nuages et je pus admirer le superbe port de Nagasaki. Les vaisseaux de toutes dimensions sont en sûreté dans cette mer intérieure. À gauche de l'entrée du port se trouve l'île de

Takaboko couverte de matsous ; les Hollandais l'appelaient Papenberg, mont des prêtres. C'est d'ici qu'en 1637 des milliers de Japonais convertis au christianisme doivent avoir été précipités par-dessus les récifs dans la mer, où ils moururent de la mort des martyrs. D'après les dernières recherches historiques, cet évènement aurait été inventé de toutes pièces.

Notre *Kosaï Marou* avait levé l'ancre. Avec lenteur et circonspection, il se fraya sa route vers la haute mer, entre les îles et les détroits. Une fois encore, comme pour me rendre la séparation plus douloureuse, la lumière rose dorée s'épandit sur les belles montagnes, sur le vert foncé des forêts, sur les temples, les mausolées et les maisons. Involontairement l'adieu japonais me vint sur les lèvres : *Sayonara !*

LA CHINE

Chapitre 13

Au pays fleuri de l'Empire du Milieu

Arrivée à Shanghaï. Brouettes. Luxe. Histoire de Shanghaï. Légende des vers à soie. La ville française. Si-ka-wei. Voyage à Takou. Barre. Arrivée à Takou. Tientsin. Départ pour Péking.

La lutte entre le typhon et les flots continue de plus belle. Notre pauvre *Kosaï Marou* a mille peines à tenir tête aux éléments déchaînés. Le pont, la salle à manger sont déserts. Impartialement, sans distinction de race ni de couleur, Neptune agite son sceptre aux dépens des pauvres mortels. La seule différence est que les uns gémissent en chinois, les autres en allemand. Le résultat reste le même.

Ce n'est que le lendemain à dix heures que je me hasardai à affronter la lumière rosée d'un beau matin. La mer s'était apaisée. De petites vagues à peine visibles en striaient la surface de bandes foncées qui, plissées par un léger vent d'est, semblaient retourner vers la rive déjà lointaine du Japon. On dirait qu'après la tourmente, les flots cherchent à reprendre leur équilibre.

Peu à peu, d'autres passagers font leur apparition. L'ambassade nous a quittés à Nagasaki. Une famille chinoise de

Kobe et un vieux négociant de Shangaï sont maintenant à bord les personnages principaux. Le Chinois de Kobe porte la natte la plus épaisse et la plus belle que j'aie jamais vue ; sa femme est couverte de bijoux, signe distinctif du haut rang qu'elle occupe dans la société et de sa richesse. Ses pauvres petits pieds sont réduits à une sorte de sabot de dix centimètres de longueur ; le talon du soulier a cinq ou six centimètres de hauteur. Aussi la pauvre femme ne peut-elle avancer qu'à petits pas chancelants, en s'aidant d'une canne. Elle trottine sur la pointe du moignon, tandis que son talon sort du soulier.

C'est généralement à l'âge de cinq ans que les pieds des petites filles sont entourés de bandelettes qui tiennent les orteils repliés sous la plante : l'opération se répète chaque jour et l'on serre toujours davantage jusqu'à ce que le pauvre membre réduit à la mesure prescrite par la mode ne soit plus qu'une masse informe. Inutile de dire que cette mutilation ne se pratique que dans la classe aisée, et que les femmes mandchoues ne se conforment pas à cet usage barbare.

Une autre marque de haut rang est la longueur des ongles. Ceux de la Chinoise qui voyage avec nous sont, surtout au troisième et au quatrième doigts, de véritables griffes. Le jeune couple, qui a l'air de faire bon ménage, possède deux amours de petits garçons très drôles et très mignons. Une natte tressée avec du ruban rouge se balance déjà derrière la tête de Woo-Yung-Chuen, l'aîné ; le cadet, Woo-Yung-Chon, baby de huit mois, n'a que de minuscules taches noires à la nuque et sur le sommet de son petit crâne rasé, que protège, le matin et le soir, un bonnet rouge auquel sont attachés toutes les amulettes et tous les porte-bonheurs possibles, entre autres neuf Bouddhas en argent doré.

Depuis le départ de l'ambassade, la Chinoise et l'aîné des petits garçons mangent avec nous. Ils se servent avec aisance du couteau et de la fourchette : n'était-ce de temps en temps certain ton exprimant l'appétit satisfait qui, chez nous, passerait pour vulgaire, on se croirait en Europe.

Mon voisin de table, le négociant de Shanghaï, Tshang-Tshau, a la plus drôle de petite natte que l'on puisse imaginer. Si les trois cheveux réglementaires ne sauvaient les apparences, ce serait un simple fil. Tshang-Tshau parle couramment l'anglais. Son appétit est irréprochable ; toute la carte des mets y passe à chaque repas. Le brave Chinois ne paraît pas partager la haine que ses compatriotes vouent aux Japonais, du moins pas en ce qui concerne le beau sexe. Pourtant – à ce qu'il me dit – sa petite-fille l'a mis en garde contre les geishas ; cela ne l'empêcha pas d'assister chaque soir à leur danse pendant les six semaines qu'il passa à Nagasaki.

Je vois encore son visage désolé un jour que, prêt à partir, dans une toilette soignée, avec sa natte fraîchement tressée, une valise européenne à la main, il hésitait, sur le pont du bateau, à se confier aux flots en furie pour se rendre chez les sirènes de Nagasaki. Irait-il ou resterait-il en sûreté à bord du *Kosaï Marou*. Nécessité faisant vertu, il resta, mais l'appétit et la bonne humeur disparurent. Pensez donc, c'était le dernier soir, et les geishas de Nagasaki passent pour particulièrement attrayantes !

Encore une nuit en mer, et je me réveille en Chine.

À la mer japonaise claire et bleue succède la mer chinoise, jaune et trouble. Nous entrons lentement, par une pluie battante, dans le fleuve Wong-Pou. Des jonques peintes de couleurs voyantes, avec de grandes voiles brunes pa-

reilles à des ailes, viennent à notre rencontre. Elles portent toutes, sur le devant, de grands yeux peints, car « le bateau doit voir, afin de trouver son chemin » dit le rusé Chinois ; il en est de même des chaloupes canonnières. Sur les rives, des stations de signaux alternent avec de grandes installations de pêche. Assis sous un toit de paille, un indigène abaisse et soulève, à l'aide d'une corde, un filet plongé à une assez grande profondeur. Le capitaine nous fait voir une île très verte, formée, paraît-il, par une jonque échouée, autour de laquelle la vase est venue s'amasser. Cela donne une idée de la masse considérable de limon que charrie le Wong-Pou. Le fleuve se rétrécit peu à peu. Sur ses bords plats et verdoyants, de lourds animaux au pelage gris, avec de longues cornes, cherchent leur pâture. Ce sont des buffles chinois, les bêtes de somme par excellence de l'Orient.



Voici de petites maisons aux toits bizarrement retroussés qui apparaissent : ce sont des villages chinois ! Je suis vraiment au seuil du mystérieux empire du Milieu.

Mes amis de Kobe ont endossé leurs habits de gala. La jeune femme étincelle, couverte de bijoux plus encore qu'à

l'ordinaire. Woo-Yung-Chuen porte une merveilleuse agrafe de perles sur son bonnet, et Woo-Yung-Chon une grande tache sur le nez. Comme j'essaie de la lui enlever, les parents se précipitent pour m'en empêcher. Je ne sais donc pas que cette tache détournera les maléfices du diable ?

Les embarcations anglaises deviennent toujours plus nombreuses ; nous nous approchons du port de Shanghaï, fouillis de bâtiments de toutes sortes et de toutes nations. Sur le quai, des constructions magnifiques sur lesquelles flottent la bannière étoilée, le soleil rouge, emblème du mikado, et le pavillon impérial allemand. Ces trois consulats sont les premiers édifices qui saluent le voyageur à son arrivée en Chine.

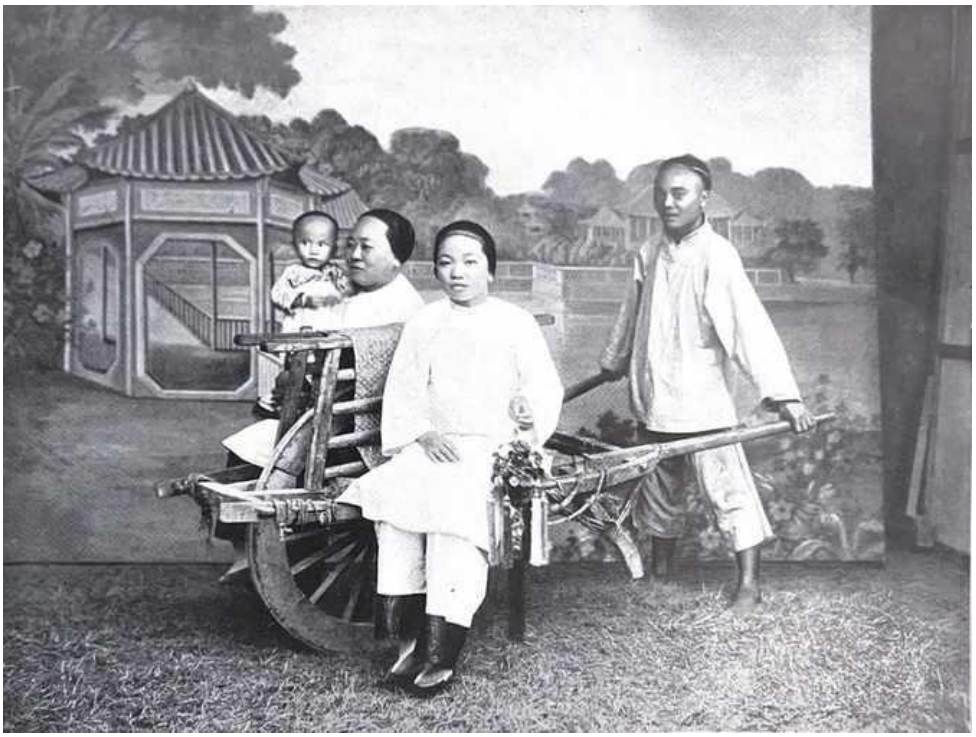
Au lieu du soleil, dont le chef du Céleste Empire se dit le fils, ce fut la pluie qui m'accueillit lorsque je mis pied à terre. Une jinrikisha m'emmène à l'hôtel Astor que je trouve humide et sombre. Je devais apprendre à connaître plus tard des logis plus défectueux encore.

Impossible de rester en chambre avant d'avoir fait connaissance avec ma nouvelle résidence. Il faut que je voie quel air a la Chine. Jusqu'à présent, elle me paraît terriblement européenne. Je passe un superbe pont pour me rendre au *Bund* – ainsi s'appelle le quai, comme à Yokohama. – À gauche, s'étend un grand parc avec de beaux parterres de fleurs, des ombrages, des bancs et un pavillon de musique. Les jardins et les bancs du *Bund* sont interdits aux Chinois.

De l'autre côté, les palais s'alignent somptueux et élégants : banques, maisons de clubs, comptoirs d'armateurs, toutes les demeures princières des aristocrates de l'argent. Cela continue ainsi jusqu'à un pont qui relie ce quartier à la

ville française. Mais j'y reviendrai. Pour le moment cherchons la Chine.

Ah, voici quelque chose que je n'ai jamais vu : une famille chinoise de quatre personnes se faisant pousser dans une brouette. C'est de cette manière que l'on transporte les gens ici. Quel véhicule lourd et sans grâce ! Le modèle n'a certainement pas subi de changement depuis des siècles : une caisse en bois au milieu de laquelle est adaptée la roue dont la partie supérieure émerge du fond de la brouette. De chaque côté de la roue, qui est recouverte d'un couvercle, il y a place pour une personne. Le voyageur appuie un pied contre les barreaux de la caisse et met l'autre dans un étrier de chanvre. Le timon auquel le coolie s'attelle se trouve derrière. Il faut naturellement un poids égal des deux côtés, afin que le coureur puisse manier facilement son véhicule. Aussi ne s'agit-il pas d'être difficile dans le choix de son vis-à-vis, qui peut être une énorme caisse ou un couple d'oies grasses. Je me souviens d'avoir vu une Chinoise bien mise ayant un porc noir comme compagnon de brouette !



Un autre véhicule qui me parut presque aussi primitif est la litière fermée, le palanquin à l'usage des Chinois de haut rang. À Shanghaï toutefois, où les coutumes européennes s'introduisent, les riches Célestes paraissent préférer les chevaux de selle, les landaus confortables et les élégantes victorias. Chinois ou européen, l'équipage est conduit par un cocher-mahfou et un domestique assis à côté de lui ; ils portent tous deux – ainsi que les deux grooms debout derrière la voiture – la même livrée blanche et bleue ou blanche et rouge, complétée par un chapeau pointu garni d'une touffe de plumes de deux couleurs. Les chevaux et les voitures sont pour leurs propriétaires prétexte à un grand déploiement de luxe.



Le train princier que mènent en général les Européens en Orient est l'écueil contre lequel viennent se briser bon nombre de jeunes gens. Ébloui par le faste qui s'étale autour de lui, le nouvel arrivé, modeste, simple dans ses habitudes, se laisse entraîner par l'exemple des autres. Comme il reçoit

des appointements élevés, il se jette corps perdu dans la vie à grandes guides. Comme les autres, il se met d'un club, tient de forts paris, a son cheval, ses domestiques, sa maison, si possible. Tout cela d'autant plus facilement que partout il trouve du crédit. Une petite note au crayon portant la somme de l'achat, signée par l'acheteur, et voilà le marchand satisfait. Plusieurs Européens et Européennes fixés à Shanghaï m'ont raconté qu'ils ne portent jamais d'argent sur eux, le *comprador* de la maison ayant la mission de régler tous les achats, petits et grands. Chaque maison de commerce a son homme de confiance, un Chinois parlant couramment l'anglais qui règle les comptes de l'établissement entre son chef européen et les indigènes. Poste de confiance s'il en fût. Ceci m'amène à rompre une première lance en faveur des Chinois si décriés, et à dire combien sûr et honnête est en général le commerçant chinois. Son *I will do* vaut une signature. Toutes les banques du Japon emploient des fils du Céleste Empire comme caissiers.

Mais retournons à notre jeune écervelé européen. Le comprador paie jusqu'à ce que la somme ait atteint un chiffre considérable. Si l'employé ne peut rembourser, on avertit son chef, et l'orage fond sur sa tête. Seuls les caractères solides peuvent faire leur chemin en Orient et même avancer rapidement. Shanghaï surtout offre les meilleures chances de réussite. Cette ville s'agrandit et se développe comme aucune autre de l'Orient, grâce à sa position sur le Wousoung ou Wang-Po. Affluent du Yangtse-Kiang, cette rivière, navigable pour de grands bâtiments, relie les principales provinces de la Chine avec l'Europe. Shanghaï est également le point de départ des câbles pour l'Europe et le Japon.

Le nom de Shanghaï signifie *près de la mer*. Bâtie suivant la tradition chinoise, au bord de l'Océan, dont elle se trouve

aujourd'hui éloignée de quarante kilomètres, Shanghaï est une très ancienne ville. En 1843, les Français, les Anglais et les Américains en prirent possession ; chaque nation s'empara d'un morceau de terre, y fonda des établissements – les settlements – et ouvrit un port au trafic. De 1853 à 1855, Shanghaï se trouva entre les mains des rebelles Taïpings qui, depuis 1849, luttaient contre la dynastie régnante en dévastant le pays ; ils ne furent réduits que par les puissances européennes alliées. À cette époque une quantité de Chinois de haut rang se réfugièrent à Shanghaï pour se mettre sous la protection de la colonie européenne ; ils contribuèrent à l'essor de la jeune ville. Celle-ci compte environ 450 000 Chinois et 9 à 10 000 Européens, la plupart des Anglais. Le nombre des Allemands s'est beaucoup accru ces dernières années.

Mon premier soin à mon arrivée fut d'aller chercher mes lettres à la poste, besogne plus difficile qu'on ne le pense. Tout d'abord, impossible de me faire comprendre de mon boy, qui conduit ma jinrikisha partout sauf où je voudrais. Ensuite, à Shanghaï, chaque nation a sa poste à elle. Très appréciée des collectionneurs de timbres-poste, cette organisation est fastidieuse pour une personne qui, selon que ses lettres sont adressées à *Miss*, *Mademoiselle* ou *Fraulein*, poste restante, doit courir les chercher à la poste anglaise, américaine, française ou allemande ; il y a de plus des postes japonaises, russes et chinoises. Cette dernière passe pour peu sûre, ce qui ne m'empêcha pas de coller de préférence ses jolis dragons sur mes lettres, qui toutes arrivèrent à destination.

Ces voyages à l'aventure me procurèrent le plaisir de découvrir des quartiers moins exclusivement européens. Les belles maisons chinoises situées en dehors de ville sur la

route de Nanking me ravirent. Les boutiques aussi bien que les habitations sont décorées de très belles sculptures sur bois et sur pierre. Les magasins offrent les choses les plus attrayantes : vieux brocarts, merveilleuses broderies sur soie, étoffes de soie modernes, bref, tout ce que l'on peut rêver de beau.

Puisque la soie joue un grand rôle à Shanghaï, qu'on me permette de raconter l'histoire vraiment fantastique du ver à soie.

À l'origine, la précieuse larve était une jolie fille qui vivait en Chine 2450 ans avant J.-C. Son père, qu'elle aimait par-dessus tout, fut, en voyage, assailli par des malfaiteurs et disparut. Le cheval revint seul.

La jeune fille inconsolable ne mangeait ni ne buvait plus. Sa mère fit le vœu de donner son enfant pour épouse à celui qui ramènerait l'absent. En entendant ces paroles, le cheval brisa son licou, partit au galop et revint au bout de quelques jours avec son maître. Mais depuis son retour, il hennissait sans cesse. Le père s'étant informé de la cause de cette inquiétude, sa femme lui avoua la promesse faite.

— Il n'est pas nécessaire de tenir parole à un animal, lui dit-il. Du reste aurait-on jamais vu donner une jeune fille en mariage à un cheval ?

La bête reçut chaque jour double ration d'avoine.

Les hennissements continuèrent de plus belle. Furieux, le maître saisit son arc et ses flèches et tua le fidèle animal. Puis il l'écorcha et mit sa peau sécher dans la cour. Au même instant la jeune fille vint à passer : Oh ! miracle, la dépouille du cheval sauta sur elle, l'enveloppa tout entière et l'emporta dans les airs.

Quelques jours après, la peau était de nouveau dans la cour, suspendue à un arbre ; la jeune fille, métamorphosée en belle larve blanche, mangeait des feuilles de mûrier tout en filant ses cocons dont le peuple se mit à tisser les plus beaux vêtements.

On peut se figurer le chagrin des parents. Mais voici qu'un jour un chariot de nuages traîné par le cheval tué, descendit du ciel. Il portait la déesse des vers à soie entourée d'un essaim de suivantes brillamment vêtues. L'une d'elles prit la parole : – Ne vous tourmentez plus, mes bien-aimés parents, la déesse m'a promue au rang de ses servantes et donné l'immortalité.

Sur ces paroles, l'éclatant véhicule s'éleva dans les airs.

Si invraisemblable que soit ce conte, il y a, dans l'empire du Milieu, des esprits assez simples, non seulement pour y croire, mais encore pour offrir, certains jours de l'année, des sacrifices à la déesse. Ils espèrent qu'elle leur procurera en échange une abondante récolte de feuilles de mûriers et une excellente saison de vers à soie.

J'avais fait sur *l'Amerika Marou* la connaissance d'une dame anglaise de Honoloulou, belle-sœur du consul français à Shanghaï. Elle m'avait invitée à aller la voir.

La concession française, située au sud du *Bund*, forme un petit État, avec sa constitution, ses droits et ses lois, son église, son hôtel et même ses coureurs de jinrikisha. Aussi chaque fois que je me rendais dans la ville française, devais-je m'informer si mon boy avait le droit d'entrer en *France*. Les Français se tiennent à l'écart des autres nations, tandis que les Anglais, les Américains et les Allemands vivent côte à côte, sans distinction de nationalité.

Mme H. me reçut le plus gracieusement du monde et son beau-frère, M. Rotard, m'offrit aimablement ses services en me disant : « Vous savez, je suis votre consul. » Les Suisses n'en possèdent pas en effet ; ce sont les consuls français et allemand qui les assistent en cas de besoin. Pour le moment, M. Rotard me prouva sa bienveillance en me faisant servir un splendide tiffin.

Le consulat français est un beau bâtiment très bien situé sur le fleuve Wousoung. Dans l'intérieur, une enfilade de salles de réception, toutes plus élégantes les unes que les autres. Le consul et son aimable épouse paraissent vivre sur un très grand pied.

Après le tiffin, nous nous rendîmes en voiture, Mme H., sa fillette et moi, à Si-ka-wei, la célèbre mission jésuite. C'est un trajet d'une heure à travers une contrée plate et peu intéressante. Les environs de Shanghaï offrent en général peu d'attraits. Pourtant je jouis beaucoup de cette excursion. Les poneys allaient comme la flèche ; les aigrettes bariolées et les nattes des mahfous flottaient au vent. Les domestiques portaient les couleurs françaises, rouge, blanc, bleu.

Aux portes de la ville commencent les cimetières. On ne peut rien se figurer de plus désert, de plus désolé que ces demeures des morts ; c'est à ne pas croire que les habitants du Céleste Empire pratiquent au plus haut degré le culte des ancêtres. Les énormes cercueils en bois, le plus souvent peints en rouge, sont déposés entre de petites buttes de terre. Dans certaines contrées isolées, on les suspend aux arbres, paraît-il. J'ai aussi aperçu au milieu d'une rizière, une espèce de sarcophage en pierres, grossièrement construit, délabré, qui sert d'abri à un cercueil. La dernière demeure a parfois la forme d'une tour.

Déjà au XVIIe siècle, de nombreux Chinois convertis au christianisme s'étaient retirés à Si-ka-wei. C'est peut-être pour cette raison que les Jésuites érigèrent leurs constructions grandioses à cet endroit. Ils y exercent encore aujourd'hui une action bienfaisante.

Je ne pus visiter qu'une annexe assez peu importante du grand établissement : la maison de travail des jeunes filles et un hospice d'enfants trouvés. J'y vis néanmoins beaucoup de choses intéressantes.

La supérieure me reçut de la manière la plus gracieuse et me donna comme guide une jeune sœur dont les magnifiques yeux bruns enflammeraient plus d'un cœur. Ici, ces étoiles ne brillent que pour des fillettes abandonnées, pour de misérables vieilles femmes, pour les repoussées et les fatiguées de la vie. Mais les pauvres délaissées ne sont pas sans en ressentir le charme. Jeunes et vieilles, même les idiotes, sourient à l'approche de la jolie sœur, toute mignonne en son austère costume monacal et se pressent autour d'elle. J'ai rarement entendu une voix plus douce, subi le charme d'un sourire plus affable, d'une main plus caressante que celle de sœur Marie. Et elle parle le joli français imagé et poétique de la Provence.

Nous commençons par les plus petits, les enfants trouvés. Ce sont pour la plupart des nouveaux-nés abandonnés, de petites filles apportées dès leur naissance aux bonnes sœurs. Article peu apprécié que les petites Chinoises, surtout chez les pauvres gens ! Quand par surplus on leur découvre un défaut corporel quelconque, il n'y a aucune raison pour ne pas s'en débarrasser. Souvent aussi on met à mort les pauvres petites créatures. Les sœurs, afin d'empêcher ces crimes, ne reculent devant aucune peine et ne ménagent pas

les recherches. Elles se réjouissent de chaque jeune vie trouvée et sauvée, s'occupent avant tout du salut de l'enfant en le faisant baptiser, puis le confient à une nourrice. Un seul garçon se trouvait parmi cette trentaine de fillettes ; c'était le fils d'un Européen et d'une Chinoise ; la mère était morte après la naissance, le père avait disparu. Un couple de Chinois sans enfant devait venir chercher le petit quelques jours plus tard et l'adopter.

Autant les petites filles sont méprisées, autant l'on se réjouit de la venue d'un garçon. Plus le Chinois possède de fils, plus il se sent riche et considéré. Par eux, père et mère s'élèveront à un rang élevé, s'enrichiront, puis, quand ils ne seront plus, leurs fils sacrifieront à leurs mânes. Quant aux filles, elles sont exclues du culte des morts.

Nous visitâmes les différentes classes. Les bonnes élèves portent comme distinction des rubans bleus autour du cou. On voit des fillettes écrire sur le grand tableau noir les signes bizarres de l'écriture chinoise. Tous les enfants ont l'air bien nourris et contents et sont proprement habillés. La vue de quelques fillettes estropiées, idiotes ou aveugles que des sœurs occupaient et amusaient de leur mieux m'émut profondément.

À l'étage supérieur, les grandes filles raccommodent et brodent. L'ouvrage ne manque jamais, car elles sont chargées des raccommodages pour les deux établissements de la mission. Les broderies, si fines et si délicates qu'on les prendrait pour de la peinture, trouvent un facile écoulement auprès des dames de Shanghaï ; pour en avoir, il faut les commander longtemps à l'avance. Les jeunes garçons acquièrent dans la sculpture sur bois, les jeunes filles dans la broderie, une habileté inconnue en Europe. On n'entend pas un mot

dans la salle ; la règle de la maison défend de causer pendant le travail. Sage mesure, car une fois leur langue débridée, les Chinoises bavardent comme des pies.

Outre les jeunes filles, plusieurs femmes mariées, anciennes élèves, passent la journée dans l'asile. La mission aime à rester en contact avec ses protégées.

Une fois leur apprentissage chez les pères terminé, les jeunes gens peuvent rester dans la maison comme ouvriers ; ils sont bien payés. S'ils préfèrent gagner leur pain ailleurs, ils doivent s'engager à venir, trois ou quatre fois par année, à Si-ka-wei, assister à quelques leçons de religion.

Les ouvriers formés par la mission jouissent au loin d'une bonne renommée. Leurs sculptures sur bois décorent jusqu'aux églises les plus reculées de la Corée et de la Mongolie. Ils se distinguent également dans d'autres industries. L'impression typographique au moyen de procédés dérivant de la sculpture passe pour un modèle.

Les bonnes sœurs s'occupent avec prédilection de mariage. Une grande joie règne dans la communauté, lorsqu'elles ont réussi à unir une de leurs protégées à un élève des pères.

Notre dernière visite fut aux petites vieilles abandonnées qui trouvent ici un asile agréable et tranquille pour finir leurs jours. Tout y est d'une propreté méticuleuse ; on s'en aperçoit au dortoir, où les lits blancs s'alignent, chacun pourvu d'un rideau. Pareilles à d'antiques pagodes jaunes et décrépites, les têtes chenues, au visage ridé, branlent et se penchent, et les pauvres mains déformées par le travail et par l'âge, tordent le fil d'un antique rouet grinçant. Ici, comme partout, sœur Marie paraît être le bon génie.

Ce sont des Chinoises qui s'occupent de la cuisine et de la pharmacie. La première est des plus simples : du riz et encore du riz. La seconde est plus compliquée, car chez les Célestes, les remèdes européens ont peu de succès. Leur confiance est acquise aux cataplasmes, aux tisanes et aux onguents. En outre, les crapauds pilés, les dents de dragons, les herbes mystérieuses, les formules magiques jouent un grand rôle et la superstition y trouve son compte.

Un coup d'œil dans l'église un peu bariolée et garnie de fleurs, puis nous prîmes cordialement congé de sœur Marie et de la supérieure, pour retourner à Shanghaï. La nuit tombait lorsque nous fîmes, au triple galop, notre entrée dans la ville française. Ici, les mahfous se sentent maîtres et seigneurs. Fiers et superbes, ils prennent le milieu de la route, faisant fuir à gauche et à droite tout ce qu'ils rencontrent. Plutôt écraser quelqu'un que de céder d'un pouce.

Ma place sur le bateau pour Takou était commandée. Aussi, malgré tout ce que l'on me présenta pour me dissuader d'aller à Péking, je ne voulus pas renoncer à ce projet.

J'employai la veille de mon départ à faire mes préparatifs. Mon boy m'avait procuré un tailleur *number one*. Number one est l'expression favorite du Chinois qui veut recommander particulièrement quelque chose ; souvent cette merveille est très médiocre. Le *pidgin-englisch*, – la langue d'affaires des Chinois – m'amusait tellement que je me surpris plus d'une fois à dire *one piecy man*, *one piecy woman*. Les Chinois prononcent *l* au lieu de *r*, ce qui provoque parfois des malentendus du plus haut comique. C'est ainsi qu'un *comprador* au lieu d'informer sa maison de l'arrivée d'une cargaison de riz (rice) lui annonça une fois des caisses de poux (lice) !

Comme les membres de sa confrérie que j'avais appris à connaître au Japon, mon tailleur est un homme de confiance. Au bout du petit quart d'heure de marchandage par lequel il faut toujours passer, j'avais partie gagnée et pouvais me fier à sa parole. Malgré toute leur honnêteté, les Chinois, à l'exemple de tous les Orientaux, commencent par demander de leur marchandise trois fois plus qu'elle ne vaut. Veut-on procurer à l'acheteur la satisfaction d'amour-propre de découvrir l'exagération des prix ? Espère-t-on qu'une fois ou l'autre un imbécile se laissera prendre au piège ? Quoiqu'il en soit, mon tailleur me réclama *thlee piecy dolla*, sachant fort bien que ce qu'il m'offrait ne valait qu'un dollar et qu'il n'en recevrait pas davantage.

Le 13 octobre au matin, je me trouvais sur le *Wuchang*, coquille de noix qui appartient, si je ne me trompe, à une société anglaise. Notre bateau était plus que rempli, la tempête ayant empêché la navigation pendant quelques jours. Je partageais une cabine avec une Anglaise et sa fille.

Au commencement tout alla bien. Nous naviguâmes sur le *Wang-Po* jusqu'à Wousoung, pour entrer à cet endroit, dans le majestueux Yangtse-kiang, le *fils de l'Océan*, comme l'appellent les Chinois. Une petite mer, ce Yangtse-kiang, un des plus puissants fleuves du monde. Il prend sa source dans le Thibet et se jette dans la mer au-dessous de Nanking, après un parcours de 5300 kilomètres.

Le vent soufflait, glacé. Lorsque j'arrivai sur le pont, le lendemain, les belles fleurs que notre bateau transportait à Chefao pour une noce étaient gelées. La mer jaune commençait à devenir désagréable, très désagréable. Personne n'échappa au mal de mer. Tous, nous nous réjouissions d'aborder à Chefao ; mais lorsque nous vîmes combien les

petits canots avaient à lutter contre les vagues, l'envie nous en passa. Mieux valait rester sur le *Wuchang*, à l'ancre. D'exquis raisins muscats que l'on apporta à bord firent mes délices. Ils réussissent à merveille à Chefao, où un missionnaire les a introduits il y a quelques années.

Dans le golfe de Petchili, les flots s'apaisèrent. Le 16 octobre, à une heure de l'après-midi, nous arrivions devant la barre de sable que le Peiho a formée à son embouchure. Un léger vapeur de moins de quatre mètres de tirant d'eau peut y passer à marée haute ; c'est ce moment de la journée que l'on choisit ordinairement pour venir chercher les passagers et une partie de la cargaison. Comme à deux heures aucun vapeur n'était encore en vue, le capitaine nous dit : – La mer va se retirer ; nous ne pourrons bouger d'ici avant demain matin à sept heures. Nous nous résignâmes, non sans murmurer, à notre sort.

Mes compagnons d'infortune étaient trois dames américaines, accompagnées de trois boys et d'un chargement de malles, un aimable missionnaire américain doublé d'une revêche moitié, et le couple américain-allemand du *Kosai Marou*, qui parcourt le monde avec une harpe et un violon, tout en faisant de bonnes affaires. Quelques passagers nous avaient quittés à Chefao ; d'autres s'étaient joints à nous.

Le soir, le capitaine prit congé en nous priant d'être prêts pour le déjeuner à sept heures. À cinq heures – il faisait encore nuit noire – nous entendîmes des coups d'aviron et des voix. Je voulus allumer la lampe, mais l'électricité ne marchait pas. Soudain on frappa à ma porte.

— Le vapeur démarre dans dix minutes. Ensuite, la mer se retirera et vous ne pourrez plus partir.

On se mit, dans l'obscurité, à s'habiller, à emballer, à pester. Chacun tenait à quitter la barre, et nous y parvînmes tous. Dix minutes après, sans avoir déjeuné, sans nous être lavés, nous nous trouvions à bord du peu attrayant tender. Chacun se blottit, frissonnant, aussi près que possible de la cheminée. Le bateau, traîné par deux remorqueurs, marchait si lentement qu'il fallut renoncer d'avance à prendre le prochain train pour Tientsin.



Le Peiho – le fleuve blanc en chinois – roule des flots bruns. Les maisons d'argile des villages construits sur ses bords se détachent à peine du sol marneux. D'argile encore, les forts de Takou, qui se dégagent peu à peu du paysage, comme d'énormes taupinières. Dans un mois, le Peiho méritera son nom de fleuve blanc ; ses eaux troubles seront recouvertes d'une couche de glace et Tientsin et Péking dormiront sous la neige.

De petits vapeurs et de grands cuirassés évoluent sur le Peiho. L'Europe se tient armée jusqu'aux dents devant la

pauvre Chine décrépite. Sur les forts de Takou, sur les remparts et les casernes qui s'étendent le long des rives nues du fleuve, les pavillons multicolores des États-Unis, de l'Allemagne, de la France, de l'Italie, du Japon, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Russie, jettent une note vive dans le paysage désolé, monotone, gris, brun et jaune. Chaque nation a sa concession. L'Allemagne paraît la mieux partagée. Les préparatifs en vue d'un long et rigoureux hiver commencent. Partout on construit, on répare.

Les brèches dans les murs des forts rappellent le combat acharné du 17 juin 1900. Un obus français fit sauter l'énorme poudrière chinoise et les Japonais profitèrent de la confusion produite par ce désastre dans l'armée des Célestes pour s'emparer des forts. Sans cette circonstance, les canonnières européennes, à l'ancre dans le Peiho, auraient passé un mauvais quart d'heure ; les alliés n'abordaient pas et Péking ne tombait pas entre leurs mains.

D'innombrables jonques et des barques lourdement chargées de bois sillonnent le fleuve aux multiples méandres. Après un trajet de quatre heures, nous abordâmes, non sans quelque difficulté, à environ un kilomètre de la station de chemin de fer de Takou. Un brûlant soleil d'octobre dardait ses rayons sur nos têtes à notre entrée dans la rue principale, misérable chaussée argileuse bordée de baraques en bois décorées de l'épithète pompeuse d'hôtels. On y voit des enseignes dans toutes les langues : Family House, Tivoli, Buvette, Locanda, Belle Jardinière, deutsche Bierhalle, hiéroglyphes russes et chinois.

Hétérogène aussi, la population qui s'agite dans cette avenue internationale : blonds Allemands, habits rouges anglais, petits Japonais jaunes dans de beaux uniformes euro-

péens, bersaglieri, matelots russes, Sikhs presque noirs, coiffés de hauts turbans blancs ou rayés. Ces Sikhs, à l'origine une secte religieuse du Pendjab, acquirent sous l'un de leurs chefs, Randshib, une grande autorité. S'étant emparés de Lahore et de Cachemire, ils possédaient en 1839 un domaine de 654 milles carrés et une armée de 82 000 hommes. En 1846, ils furent battus par les Anglais auxquels ils durent céder Cachemire. Trois ans plus tard, ils en vinrent une seconde fois aux mains avec la Grande-Bretagne. Le 21 février 1849, l'armée sikh fut faite prisonnière dans la bataille de Goudschrat et le Pendjab annexé à l'empire des Indes.

Les Sikhs passent pour la troupe hindoue la plus belle et la mieux disciplinée. Ils sont employés de préférence dans la police, en particulier à Shanghaï. Là-bas comme ici, leurs coups tombent dru comme grêle sur les échines des pauvres coolies chinois habitués à la bastonnade.

Nous allons, le missionnaire, sa femme et moi, manger dans le local le moins repoussant. L'hôtellerie est allemande, je crois. Puis je m'installai dans un réduit décoré du nom de salle d'attente. J'y fus bientôt rejointe par une vieille chinoise et sa petite-fille. La mignonne riait en me regardant de ses yeux obliques et criait *tching-tching* en frappant l'une contre l'autre ses petites mains grassouillettes. Là se borna forcément notre conversation.

Enfin notre train est formé, peu confortable avec son wagon de troisième classe ouvert à tous les vents, dans lequel les Chinois s'entassent de façon à ne plus pouvoir bouger, et ses premières garnies de bancs sales.

La monotonie de la campagne, plate, déserte, d'aspect septentrional, n'est coupée que par les silhouettes des tombeaux qui, tantôt arrondis en taupinières, tantôt en forme de

pyramides, s'élèvent au milieu des champs cultivés. Puis vient une contrée marécageuse. J'aperçois au passage des tombes submergées et de grandes taches rouges ; on dirait du sang. C'est une plante de marais qui fleurit en automne.

La pensée de Péking semble jeter une ombre sur le paysage ! Le missionnaire me raconte d'une voix vibrante et émue la Terreur de l'été 1900. Les hurlements de mort des *boxers*, leur cha, cha (tuez, tuez) que l'on n'oublie jamais, retentissent encore à ses oreilles. Son cœur saigne au souvenir des héroïques chrétiens chinois, martyrs de leur foi et de leur attachement à leurs *maîtres blancs*. Les atrocités commises par les Européens aussi bien que par les boxers défient toute description.



Il faut deux heures pour aller à Tientsin. Après un assez long trajet en jinrikisha, je me trouvai à l'hôtel Astor, assez

confortable. Mais les chambres sont froides et les prix élevés : huit dollars par jour, le dollar à deux francs cinquante.

Notons à cette occasion que depuis 1890 on frappe la monnaie en Chine au lieu de la couler comme autrefois. Il y a dans le commerce des pièces d'argent de un dollar (fr. 2.50) de 50, 20, 10 et 5 cents, portant d'un côté un dragon, de l'autre une inscription en mandchou et en chinois. L'ancienne monnaie des *taëls* a disparu ; on trouve encore des *kash* en cuivre. Il en faut environ 1120 pour un dollar.

Malgré son importance – elle compte 950 000 habitants, parmi lesquels beaucoup de riches négociants anglais, français, allemands et russes – et les habitations élégantes des Européens, la ville de Tientsin me parut laide et sombre. Située sur le Peiho, ouverte au commerce étranger en 1858, elle est d'égale importance avec Péking, comme port d'entrée et comme place de transit pour le commerce entre la Russie et la Chine.

Tientsin a beaucoup souffert en 1900. Partout on aperçoit des traces de destruction, partout on construit et on répare. Ici aussi, comme à Takou, grand étalage d'uniformes et de drapeaux. En août 1902, Tientsin, après être tombée aux mains des alliés le 24 juin 1900 grâce à la victoire du général russe Stœssel, a été rendue aux Chinois.

Je me rendis un matin en jinrikisha dans la ville chinoise. Voici le *Yamen*, jadis résidence de Li-Hung-Chang, vice-roi du Petchili, aujourd'hui bâtiment d'administration français et siège de la *Santé*. C'est une vaste construction sans fenêtres, vrai labyrinthe de dépendances et de cours dans un état d'abandon et de dévastation complet. Entre les belles colonnes sculptées et les lions stylisés grimaçants, de jeunes soldats français font l'exercice.

Une promenade à travers la ville chinoise est fort intéressante. Les ruelles étroites s'enchevêtrent en un chaos indescriptible. Une seule rue, la plus longue aussi, a une largeur normale.

De belles peaux de tigres et de léopards se balancent au-devant des boutiques. Tientsin est une place de commerce célèbre par ses fourrures. Elles me faisaient envie, mais il fallait perdre trop de temps pour l'inévitable marchandage ! Quelle bonne proie que cette étrangère et comme on l'entoure pour lui montrer de plus près les objets étalés ! Cependant elle ne s'y laisse pas prendre ; elle achètera tout bonnement une peau de léopard en Europe.

Une vie intense règne dans les rues de la ville chinoise. On y voit des palanquins rouges, verts, bleus, et, ce qui m'amusa beaucoup, de graves Chinois à longue natte portant avec sollicitude leurs canaris dans des cages ou perchés sur de petits bâtons, comme chez nous on mène à la promenade un chien favori. Les gentils chanteurs ailés goûtent-ils ce plaisir autant que nos amis à quatre pattes ? Il est permis d'en douter, car les cris, la foule, les mendiants, les mauvaises odeurs ne font sans doute pas leurs délices. Retour à l'hôtel le long du Peiho, dans des monceaux de sable, pardessus des fossés, à travers des mendiants. Sur le fleuve, les jonques chargées de bois s'apprêtent à partir avant que la glace n'ait fermé le fleuve.

Après le déjeuner, je me rendis à la gare où je fus témoin d'une bagarre si sauvage que je crus tous les boxers de la Chine déchaînés. Les Sikhs tapaient dru et sans pitié sur la foule. Très digne, le chef de gare chinois avec son long bâton et sa natte plus longue encore, cherchait à rétablir l'ordre. Grâce à ses efforts, je pus, en compagnie d'un vieux Chinois,

gagner un wagon de première classe. Les jolies sculptures des portes forment un contraste frappant avec l'aménagement sommaire du coupé.

Cette ligne appartient à une compagnie anglaise. Dans les stations délaissées, on voit des militaires de tous les pays du monde. Des marchands chinois chargés de victuailles, de petits garçons s'approchent du train. Ceux-ci offrent de changer des dollars contre de la monnaie, opération qui leur rapporte cinq cents par dollar. Mon vieux chinois partage avec moi sa provision de châtaignes rôties et tout en les grignotant, nous faisons bonne connaissance.

Le train marche d'une lenteur désespérante. La campagne est monotone, inculte, mélancolique. Après quatre heures de trajet, nous nous approchons de montagnes qui se détachent, sombres, dans le lointain brumeux.

— Péking ! dit tout à coup mon compagnon en m'indiquant de la main une masse argileuse foncée. Péking ? Mes yeux ne distinguaient encore rien d'une ville.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en juin 2023.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Michèle, Marie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Cécile de Rodt, *Voyage d'une suissesse autour du monde*, Neuchâtel, F. Zahn, [1904]. D'autres éditions, notamment l'édition numérique de TV 5 Monde, ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page ainsi que les photographies dans le texte, prise par C. von Rodt, proviennent de l'édition de référence.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.